

2^e Année - N^o 3

Juillet-Sept^{bre} 1915

BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ



FONDS A. SALLET

PREMIÈRE PARTIE

COMMUNICATIONS FAITES PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

LES EUROPÉENS QUI ONT VU LE VIEUX-HUÉ LE P. DE RHODES (1)

Par L. CADIÈRE,
des Missions Etrangère de Paris.

Nombreux sont les Européens qui ont vu le Vieux Hué : il y eut des missionnaires, il y eut des commerçants, puis vinrent des officiers et des soldats, des administrateurs. Il serait intéressant pour nous de savoir ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont vu. La simple liste de leurs noms serait un hommage de sympathie rendu à ceux qui, poussés par les mêmes motifs que nous, nous ont ouvert la voie sur la terre d'Annam. Peut-être un jour pourrions-nous, par nos recherches combinées, leur dresser ce monument de notre piété.

Parmi eux, beaucoup n'ont laissé que leur nom sur une pierre tombale, ou dans les mémoires, dans les lettres d'un compagnon ; quelques uns n'ont pas même laissé cette mince trace de leur passage à Hué ; quelques uns, par contre, ont mis par écrit, ont publié les circonstances de leur voyage, les choses remarquables qu'ils voyaient.

C'est de ceux-la que nous nous occuperons. Leurs écrits nous montreront le Vieux Hué à des périodes à peu près régulières, de demi-siècle en demi-siècle, depuis le commencement du XVII^e siècle jusqu'à la seconde moitié du XIX^e. Le P. de Rhodes a vu, je pourrais dire le « pré-Hué » c'est-à-dire Hué au moment où les Nguyễn n'y avaient pas encore fixé leur résidence, et il était là au moment où les Seigneurs du Sud venaient de s'établir pour la première fois à Kim-Long. Bénigne Vachet voit Hué environ cinquante ans plus tard, vers 1680. Vers 1740, deux Européens, un Allemand, le P. Koffler, et un Suisse, l'abbé Favre, nous dépeignent Hué, et le nouveau palais élevé par Võ-Vương sur le village de Phú-Xuân. Puis, dans les premières années du XIX^e

(1) Communication lue à la réunion du 27 janvier 1915.

siècle, c'est le Hué de Gia-Long, le Hué de **Minh-Mạng** que nous avons avec Michel **Đức** Chaigneau. Enfin, vers 1876, Dutreuil de Rhins nous fait assister à l'arrivée des Français, nous pourrions dire à la fin du Vieux Hué.

La plupart des ouvrages laissés par ces visiteurs du Vieux Hué sont rares ou peu connus. Les études que nous consacrerons à leurs auteurs et aux détails qu'ils nous donnent sur la capitale de l'Annam seront, pour beaucoup, une résurrection.

I. — L'HOMME

Ce fut un homme singulièrement actif que le P. Alexandre de Rhodes. Peu de vies sont aussi remplies, aussi fécondes que la sienne.

Il naquit à Avignon le 15 mars 1591 (1). En 1612, il part pour Rome et reste pendant six ans au noviciat des Jésuites (2). S'il se faisait jésuite, c'est qu'il voulait se faire missionnaire : « Au même temps que Notre-seigneur, dit-il dans ses *Voyages et Missions* (3), par une grâce toute pure, m'appela pour entrer en la Compagnie, il me donna la résolution de quitter l'Europe pour aller aux Indes. Ce fut le principal motif que j'eus de choisir cette sainte Religion plutôt que les autres, parce que je crus que j'y aurais plus de facilité d'aller en ces belles terres... »

Ordonné prêtre, il part de Rome avec l'autorisation de ses supérieurs, en octobre 1618, s'arrête à Avignon « la ville de sa naissance », pour embrasser sa famille, et se rend, toujours par voie de terre, à Lisbonne.

(1) Je prends la date du jour dans la préface qui accompagne la réédition de *l'Histoire du Royaume de Tunquin*, dans *Revue Indochinoise*, juillet-décembre 1908, p. 96.

(2) Pour ces dates, je me base sur l'introduction de l'édition des *Voyages et Missions du P. A. de Rhodes* donnée par le P. H. Gourdin, Lille, Desclée, de Brouwer et C^e, 1884. Cette édition est conforme à la première, de 1653. Dans cette introduction, on place le noviciat et les études théologiques à Rome de 1612 à 1618, et on fait naître le missionnaire en 1591. Cependant, le P. de Rhodes dit lui-même, dans ses *Voyages et Missions*, p. 5 : « Dieu me fit quitter mon pays en l'âge de dix-huit ans pour aller à Rome prendre la livrée des Apôtres... ». Donc, si la date de la naissance, 1591, est exacte, c'est avant 1612, vers 1609, qu'il faudrait placer le départ pour Rome.

Ch. Maybon, dans *Les Européens en Cochinchine et au Tonkin*, *Revue Indochinoise*, juillet 1913, p. 53 et suiv. étude dont je me suis servi également, fait entrer le P. de Rhodes dans la Société de Jésus à l'âge de dix-neuf ans ; il le fait naître aussi en 1591. (id. p. 56.)

(5) *Voyages et Missions*, p. 5.

où il s'embarque, le 4 avril 1619, pour l'Extrême-Orient, sur le *Sainte-Thérèse* (1). Trois mois et demi de navigation l'amène en vue du Cap de Bonne Espérance (vers le 20 juillet (2)). Le 9 octobre, il arrive à Goa (3), ou il reste trois mois, il passe à Salsète et y reste trois mois, pour guérir une maladie que lui avaient causées les fatigues du voyage (4), revient à Goa (5), qu'il quitte enfin le 12 avril 1622 (6). Le 28 juillet de la même année, il arrive à Malacca (7), en repart neuf mois après, et arrive enfin à Macao le 29 mai 1623 (8). Le voyage, depuis le départ d'Europe, avait duré quatre ans et demi : je regrette de ne pouvoir donner au moins quelques uns des détails savoureux, des réflexions naïves et charmantes, des jugements sensés, parfois malicieux, dont le missionnaire émaille le récit de sa traversée.

C'était le Japon que le P. de Rhodes rêvait d'évangéliser ; c'est au Japon que ses supérieurs l'avaient destiné tout d'abord. Mais les circonstances l'aiguillèrent dans une autre direction : à cette époque des édits de proscription très sévères fermaient aux missionnaires chrétiens l'empire du Soleil levant. Par ailleurs, les quelques jésuites qui évangélisaient la Cochinchine — je veux dire l'Annam actuel — « remplissaient leurs filets de tant de poissons, pour employer les expressions du P. de Rhodes, qu'ils ne les pouvaient pas tirer, et criaient par toutes leurs lettres à nos supérieurs de Macao de leur envoyer au secours des pères de ce beau collègue (9) ». Le P. Rhodes fut envoyé en Cochinchine, après un séjour d'un an à Macao. Lui, si précis d'ordinaire, ne nous apprend qu'assez vaguement la date de son arrivée en Cochinchine : « Nous partîmes de Macao au mois de décembre de cette même année 1624, et en dix-neuf, jours, nous arrivâmes tous en la Cochinchine (10)... » Ils abordèrent certainement dans la province de Cham, Quảng-Nam actuel, soit à Tourane, le « Kean » (11) du P. de Rhodes, soit plus probablement à Faifo. Nous aurions aimé plus de précision.

(1) *Voyages et Missions*, p. 11.

(2) *Voyages et Missions*, p. 14.

(3) *Voyages et Missions*, p. 16.

(4) *Voyages et Missions*, p. 23.

(5) *Voyages et Missions*, p. 24.

(6) *Voyages et Missions*, p. 26.

(7) *Voyages et Missions*, p. 34.

(8) *Voyages et Missions*, p. 41.

(9) *Voyages et Missions*, p. 65.

(10) *Voyages et Missions*, p. 66.

(11) Kean, Kê-Hàn, « Ceux de Hàn ». Hàn est encore aujourd'hui le nom vulgaire annamite de Tourane. Anciennement, on employait beaucoup plus que de nos jours, pour désigner les lieux, des expressions formées du nom du lieu même précédé du substantif *kê* « les gens de, ceux de... »

Le missionnaire séjourna en Cochinchine environ un an et demi. En juillet 1626 ses supérieurs l'envoient au Tonkin (1), où l'on avait besoin de quelqu'un qui parlât bien l'annamite. Il y arrive, après être passé par Macao, le 19 mars 1627 (2). Trĩnh-Tráng, qui l'avait d'abord très bien accueilli, l'expulse en mars 1629 (3). Il profite de l'occasion pour évangéliser le Nord de la province du Quảng-Binh. Il revient à Macao en mai 1630 (4) ; il y reste dix ans, donnant des leçons de théologie, prêchant, évangélisant les villes des environs jusqu'à Canton, travaillant le jour et la nuit (5).

En 1640, au commencement de février, on l'envoie de nouveau en Cochinchine (6). Il fait le voyage en quatre jours : avec nos vapeurs modernes on ne met pas moins de temps. Le 20 septembre de cette même année 1640, il retourne à Macao, expulsé par le Gouverneur de la province de Cham (7). Il s'embarque de nouveau le 17 décembre et arrive à Tourane la veille de Noël (8). Il parcourt toutes les provinces du Sud de l'Annam, jusqu'à celle de Ranran (9), le Phan-Rang actuel. Mais le Gouverneur de Cham veillait : il le force à s'embarquer de nouveau sur le vaisseau portugais en partance. Il s'embarque le 2 juillet 1641 (10), va à Manille, où il reste cinq semaines, fait un détour par Macao, et part de nouveau pour la Cochinchine sur la fin de janvier 1642 (11). Il revient à Macao en septembre 1643 (12) et en repart vers la fin de janvier 1644 (13). Un an et demi se passent en courses du Nord au Sud du royaume. Enfin, le 3 juillet 1645, après avoir été condamné par le roi, d'abord à la décapitation, puis au bannissement, il quitte définitivement la Cochinchine : « Je la quittai de corps, mais certes non pas de cœur, aussi peu que le Tonkin : à la vérité, il est entier en tous les deux, et je ne crois pas qu'il en puisse jamais sortir (14) ».

(1) *Voyages et Missions*, p. 74.

(2) *Voyages et Missions*, p. 53.

(3) *Tunchinensis historiæ*. p. 108.

(4) *Voyages et Missions*, p. 101.

(5) *Voyages et Missions*, p. 101-104.

(6) *Voyages et Missions*, p. 108.

(7) *Voyages et Missions*, p. 111.

(8) *Voyages et Missions*, p. 113.

(9) Cette orthographe, que l'on rencontre souvent dans les livres imprimés, provient sans doute d'une faute d'impression : Ranran, Panran, Phan-Rang, Panduranga.

(10) *Voyages et Missions*, p. 130.

(11) *Voyages et Missions*, p. 137.

(12) *Voyages et Missions*, p. 145.

(13) *Voyages et Missions*, p. 150.

(14) *Voyages et Missions*. p. 239.

De retour à Macao, ses supérieurs croient qu'il ne peut plus, du moins de si tôt, rentrer en Cochinchine. Ils l'envoient en Europe pour y chercher des secours spirituels et temporels.

Il s'embarque donc le 20 décembre 1645 (1), et est fait prisonnier par les Hollandais au port de Jacquetra pour avoir, pendant les cinq mois qu'il passa là, donné ses soins aux Français qui étaient assez nombreux au service des Hollandais, et à la colonie portugaise : la pratique dû catholicisme était rigoureusement défendue dans les possessions hollandaises. Ses effets furent saisis, entre autres la liste de toutes les chrétientés qu'il avait fondées avec le détail de son administration en Cochinchine (2). Délivré et traité avec honneur par le nouveau Gouverneur général des possessions hollandaises, Corneille Vanderlin, qui l'estimait beaucoup parce que, lors de son séjour en Cochinchine, il avait eu l'occasion de délivrer de la mort six Hollandais (3), il passe dans les possessions anglaises, fait escale dans les divers ports des îles de la Sonde, visite le royaume de Macassar, Bantan, le pays de Mogor, Surate, et arrive enfin à Ispahan, capitale de la Perse, le 13 avril 1648 (6) : ne trouvant point de vaisseau qui doublât à cette époque le Cap de Bonne Espérance, il s'était décidé à revenir en Europe par voie de terre. Il traverse la Médie, l'Arménie supérieure, toute l'Anatolie, et arrive enfin à Smyrne, le 17 mars 1649, « après avoir voyagé par terre un an moins un jour (5) ». Le 27 juin, il était à Rome.

Croyez-vous qu'il va se reposer ? Ce serait bien mal connaître le P. de Rhodes.

« Je commençai, aussitôt après mon arrivée, à faire connaître par toute cette grande ville le dessein qui m'avait amené du bout du monde. J'ai eu le bien d'en parler souvent à notre Saint-Père... j'étais tous les jours à la porte de Messieurs les cardinaux, pour leur représenter ces nouvelles chrétientés qui leur tendaient les mains. . . Il a fallu que j'aie demeuré trois ans, partie pour assister à nos trois congrégations générales, partie pour les affaires de nos royaumes, demandant toujours des évêques et des missionnaires (6) ».

(1) *Voyages et Missions*, pp. 247, 249.

(2) Ou ne saurait trop regretter la perte de ces documents. J'avais prié le D'Brandes de faire des recherches dans les archives de la Compagnie des Indes à Batavia. Il me dit que les Jésuites, qui ont la mission de l'île, lui avaient fait la même demande, mais que ses recherches avaient été jusqu'ici infructueuses.

(3) *Voyages et Missions*, p. 266.

(4) *Voyages et Missions*, p. 297.

(5) *Voyages et Missions*, p. 316.

(6) *Voyages et Missions*, p. 318.

Nous verrons plus loin ce qu'il fit en outre, les ouvrages qu'il composa ou fit imprimer pendant ce temps.

Il part pour la France le 11 septembre 1652 (1) passe à Marseille, à Lyon, arrive à Paris, « qui est, à mon avis, l'abrégé ou plutôt l'original de tout ce que j'ai vu de beau dans tout le reste du monde ». Il intéresse à son projet ses confrères, les gens du monde, les prélats, la reine, le roi lui-même : « Messieurs les prélats ont pris cette affaire à cœur, et ont témoigné, par les lettres qu'ils en ont écrites au Pape, que la piété des évêques de France est capable de porter l'Evangile vers l'un et vers l'autre pôle. Il faut que Paris ait cette gloire d'avoir porté au-delà de tout l'Océan le flambeau de la vérité chrétienne (2) ». A vrai dire, le P. de Rhodes n'était pas Français, Avignon dépendant encore du Pape à cette époque. Mais on voit qu'il était Français de cœur, et en quelle estime il tenait la gloire de la France à l'extérieur.

Le résultat de toutes ces démarches fut la fondation de la Société des Missions Etrangères, dont le P. de Rhodes fut non pas le fondateur à proprement parler, mais l'instigateur. « Cette mission du P. de Rhodes, dit un auteur qui a étudié attentivement toute cette période (3), eut des résultats considérables pour l'établissement et l'extension de l'influence française dans le pays d'Annam. » On peut ajouter : et dans tout l'Extrême-Orient.

Le P. de Rhodes ne fut pas seulement le premier des Français qui ait vu le Vieux Hué ; il est aussi notre introducteur dans ces pays-ci. A ce titre, il mérite la notice que nous lui consacrons.

Ses voyages ne sont pas finis : ses supérieurs, au lieu de le renvoyer aux pays où « il avait laissé son cœur tout entier », le destinent aux missions de Perse. Il part en novembre 1654. Il avait soixante-trois ans passés. C'est là qu'il meurt, à Ispahan, le 16 novembre 1660 (4).

Il nous dit quelque part (5) qu'il passa quinze fois le golfe de Hainan. Ailleurs il nous raconte « qu'il alla premièrement du côté du midi, en toutes les provinces [de la Cochinchine] jusqu'aux confins du royaume de Champa, puis il rebroussa vers le Nord jusqu'aux limites du Tonkin (6) ». Et il fit cette visite de sa paroisse à plusieurs reprises différentes.

(1) *Voyages et Missions*, p. 319.

(2) *Voyages et Missions*, p. 521.

(3) Ch. Maybon, *Les Européens en Cochinchine et au Tonkin*, dans *Revue Indochinoise*, 1913, juillet, p. 57.

(4) *Voyages et Missions*, Introduction du P. H. Goudin, p. 11.

(5) *Voyages et Missions*, p. 41.

(6) *Voyages et Missions*, p. 140.

On a vu qu'il ne fit pas que cela. Rien que ces voyages suffiraient à remplir la vie d'un homme. Il faudrait toutefois se garder de croire que le P. de Rhodes fut un agité. Ce fut un grand travailleur. Partout où il arrivait, il se mettait à l'œuvre. Les escales qu'il était forcé de faire en route lui fournissaient l'occasion d'exercer son zèle toujours à l'affût d'une bonne œuvre à faire. En Cochinchine, ce fut un organisateur : il y aurait une étude intéressante à faire sur son ministère. On verrait que la méthode d'évangélisation adoptée par les missionnaires d'aujourd'hui, l'organisation des missions, soit au Tonkin, soit en Annam, dépendent, en beaucoup de points, des principes posés par le P. de Rhodes il y a près de trois siècles.

Homme d'action, il fut aussi un homme d'étude et un grand écrivain.

Un point que l'on n'a par encore fait ressortir c'est ses connaissances en fait de langues étrangères. Le P. de Rhodes était un polyglotte.

Il connaissait le provençal, sa langue maternelle. Il manie la langue française comme Saint François de Sales : mêmes expressions pittoresques, mêmes phrases naïves, mêmes tournures charmantes, mêmes sentiments délicats, mêmes idées fines et gracieuses, parfois un peu mièvres, quoique ce caractère se retrouve plus rarement dans notre hardi voyageur. Qu'on en juge par cette phrase : « Tout ce que je vois en Europe ne me donne point les sentiments de piété que j'avais en cette église (au port de Kean, Tourane), où de vrai il y avait de quoi louer Dieu, voyant l'assiduité, les veilles et les larmes de tous ces chrétiens : il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas l'attendrir en cette occasion. Sous exposâmes le Saint-Sacrement au jeudi saint ; plusieurs ne quittèrent pas l'église de tout le jour. Quand ils virent, sur le tard, que je lavais les pieds à plusieurs pauvres, ils mouillaient leurs faces avec plusieurs larmes. Mais le lendemain, quand je leur exposai le crucifix découvert, et que je le leur fis adorer et baiser, récitant cependant des cantiques fort lamentables en leur langue sur la passion de Notre-Seigneur, ce fut bien pour lors que les larmes de dévotion, coulant de leurs yeux comme de petits torrents, servaient de bain à leurs péchés et de breuvage à tous les anges (1) ».

Et ce récit de son départ définitif de la Cochinchine : « Je ne saurais dire quels furent les cris et les larmes de tous les chrétiens qui s'assemblèrent au port quand il me fallut partir avec les Portugais. Les uns se jetaient par terre comme à demi-morts ; les autres hurlaient d'une façon si lugubre que mon cœur mourait de douleur. Voyant la bonté de ces bonnes gens, je ne leur disais rien que par le mouvement de ma tête, de mes bras et encore plus par mes yeux (2) ».

(1) *Voyages et Missions*, pp. 154.155.

(2) *Voyages et Missions*, pp. 238.239.

Pendant ses études, il apprit le latin, le grec, sans doute aussi l'hébreu. Pendant son noviciat à Rome, il avait appris l'italien. Avec ses confrères, soit en Portugal, soit pendant le voyage, soit à Macao ou en mission, il parlait le portugais. Peut-être même connaissait-il l'espagnol, cela semble ressortir d'un détail qu'il donne clans ses *Voyages et Missions* (1) et des allusions qu'il fait aux sons de la langue espagnole dans ses éléments de grammaire.

Pendant les quelques mois qu'il passa à Goa, à son arrivée d'Europe, « son occupation domestique fut d'apprendre la langue canarine [le canara] que l'on parle en l'île et aux terres de Goa (2) ».

Quelque temps après il arrive à Macao : « On m'y retint un an, pendant lequel je m'employai de tout mon pouvoir à me rendre familière la langue du Japon, où je prétendais d'aller au plus tôt (3) ».

Il connaissait le chinois, mais admirons son humilité : « Je m'employai [pendant les dix ans qu'il passa à Macao] je m'employai de toutes mes forces à la conversion des Chinois ; mais, à dire la vérité, je n'y trouvai pas la facilité que j'avais expérimentée en ce royaume de bénédiction d'où je venais [le Tonkin]. La cause en provenait, à mon avis, premièrement de moi, parce que, encore que j'entendisse fort bien la langue chinoise, je n'en savais pas pourtant assez pour la parler dans un discours continué, de sorte que j'étais contraint de prêcher avec un interprète (4) ».

Je ne saurais dire s'il connaissait les caractères chinois (5).

Pour ce qui concerne l'Annamite, le dialecte du Tonkin et celui de la Cochinchine n'avaient pas de secret pour lui. Son dictionnaire annamite-portugais-latin est, a dit M. Finot, pour l'époque où il fut publié, « une manière de chef d'oeuvre. Il est resté la base de tous les travaux ultérieurs, qui l'ont simplement complété et parfois gâté. Les connaisseurs y goûtent un sens très fin de la phonétique et l'ingéniosité d'une transcription qui a défié jusqu'ici tous les assauts (6) ». Ajoutons

(1) *Voyages et Missions*, p. 212. « Je passai le reste de la nuit en la compagnie de ces bons Pères et de Messieurs les Espagnols, qui me racontèrent tout ce qu'ils avaient fait en la cour du roi de la Cochinchine. »

(2) *Voyages et Missions*, p. 19.

(3) *Voyages et Missions*, p. 54.

(4) *Voyages et Missions*, p. 103.

(5) Comparer *Voyages et Missions*, p. 53. « Nos Pères, pour en apprendre suffisamment (des caractères chinois), s'y adonnent pendant quatre ans, avec le même soin qu'on met pour apprendre tout le cours théologie. » Il ne dit pas s'il se livra lui-même à cette étude.

(6) Cité dans : *Les Européens en Cochinchine et au Tonkin*, de Ch. Maybon, dans *Revue Indochinoise*, juillet 1913. p. 59, note 4.

qu'il nous donne sur l'état ancien de la langue annamite, sur des mœurs et des coutumes aujourd'hui disparues, des renseignements qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Enfin, âgé de près de soixante-cinq ans, il part pour la Perse, où il attaque l'étude d'une nouvelle langue. Il avait étudié onze, peut-être même treize langues différentes, qu'il pouvait presque toutes parler couramment.

Il avait, pour l'étude des langues, une facilité merveilleuse. Il nous le dit sans fatuité, simplement, comme il parle toujours de lui-même : « Je pris garde que les sermons du P. Pina étaient bien plus utiles que ceux des autres (qui ne parlaient pas l'annamite). Cela m'obligea à m'adonner sérieusement à cette étude (de l'annamite), encore que bien fâcheuse. Je commençai à prendre à cœur cet emploi : on me donnait tous les jours des leçons que j'apprenais avec autant d'application que j'avais autrefois appris la théologie à Rome, et Dieu voulut que dans quatre mois j'en sus assez pour entendre les confessions, et dans six mois je prêchai en la langue de la Cochinchine, ce que j'ai continué depuis pendant beaucoup d'années..... Celui qui m'aida merveilleusement fut un petit garçon du pays, qui m'enseigna dans trois semaines tous les divers tons de cette langue, et la façon de prononcer tous les mots ; il n'entendait point ma langue, ni moi la sienne, mais il avait un si bel esprit qu'il comprenait incontinent tout ce que je voulais dire (1) ».

Le P. de Rhodes était bien armé pour démêler, reconnaître, différencier et noter par des signes appropriés les divers sons, parfois si voisins, si fuyants, de la langue annamite. C'est ce qu'il a fait dans son dictionnaire annamite-portugais-latin. Avant lui, on avait déjà, semble-t-il, essayé de noter la langue annamite en caractères européens. Il s'est servi, avoue-t-il, pour faire son dictionnaire, de deux lexiques manuscrits composés par deux de ses confrères. Mais, à une époque où il n'y avait pas de règle commune de transcription, où chacun, sur beaucoup de points, faisait comme il jugeait meilleur ou suivait sa fantaisie, il a fait œuvre de critique : il a choisi tel signe plutôt que tel autre, il a classé méthodiquement les tons, il a organisé — on peut dire qu'il a créé pour une bonne partie — le système de transcription dit *quðc-ngũ*. Tout cela ressort avec évidence de l'étude de son dictionnaire.

Ajoutons que pour le sens des mots l'ouvrage est d'une sûreté impeccable, et que les notions de grammaire qu'il a ajoutées à son dictionnaire dénotent une compréhension très profonde du mécanisme parfois compliqué et subtil de la syntaxe annamite.

(1) *Voyages et Missions*, p. 67.

C'est pendant les neuf ans de son séjour en terre annamite, neuf années entrecoupées de nombreux voyages et parfois de longs séjours au dehors, neuf années remplies, par ailleurs, par les occupations d'un ministère écrasant, c'est pendant ces neuf années que le P. de Rhodes a pu acquérir une telle connaissance de la langue annamite. Je disais vrai quand je louais plus haut sa grande facilité pour l'étude des langues.

Son catéchisme annamite et latin est à la fois un document précieux pour la connaissance de l'ancienne langue annamite et un témoignage de l'esprit méthodique et pratique avec lequel il comprenait la formation religieuse des nouveaux chrétiens : les catéchismes en usage aujourd'hui dans les missions de l'Indochine ne le valent pas sous ce dernier point de vue.

Ces deux ouvrages furent composés, tout porte à le croire, pendant les séjours du P. de Rhodes en Cochinchine ou au Tonkin. Ils furent imprimés à Rome pendant le séjour qu'y fit le P. de Rhodes, en 1651. L'impression n'alla pas sans quelque lenteur.

Pendant son séjour en Europe, le P. de Rhodes composa et fit imprimer plusieurs ouvrages : une histoire du Tonkin, tant au point de vue descriptif et politique qu'au point de vue religieux, éditée presque en même temps en italien, en latin et en français (1) ; une histoire de la mission de Cochinchine, en français ; une notice sur un de ses catéchistes, André, massacré pour la foi ; un sommaire de ses voyages et missions ; une relation plus développée sur les mêmes sujets ; la traduction française de deux ouvrages italiens sur les missions ou quelques missionnaires jésuites ; enfin, mais plus tard, en 1658, une histoire de la mission de Perse.

Quiconque veut étudier l'Annam ancien, son histoire, tant politique que religieuse, ses mœurs, sa religion, surtout sa langue, doit faire état des ouvrages du P. de Rhodes. Pour certaines questions ils sont la base de tout travail.

Les voyages du P. de Rhodes, ses travaux apostoliques, ses ouvrages, voilà de quoi remplir trois vies d'homme.

Disons quelques mots, en terminant, de son caractère moral.

Le P. de Rhodes est un méridional — et un méridional des bords du Rhône, où l'esprit est plus vif, le cœur plus chaud, le caractère plus gai. — C'est un méridional qui a gardé jusqu'à la fin de sa vie son

(1) Dans les renseignements bibliographiques qui précèdent l'édition des *Voyages et Missions* de 1884, on n'indique pas cette édition française. Mais elle est due au P. Albi et parut à Lyon en 1652. Voir *Revue Indochinoise*, 1908, juillet-décembre, p. 96. Cette revue a réédité une partie de cette traduction française.

enthousiasme, son exubérance, en même temps que la fraîcheur et la vivacité de sentiments de ses vingt ans.

Ses qualités de cœur ne le cèdent en rien à ses talents d'écrivain, à sa prudence d'organisateur, à sa finesse d'observation. Il aime les Annamites passionnément, de toute son âme. J'ai cité la phrase où il avoue qu'il a laissé son cœur en Cochinchine et au Tonkin. Je pourrais multiplier ces citations : l'amour qu'il avait pour les Annamites éclate à toutes les pages de ses ouvrages. Il aimait ses chrétiens, surtout ses amis, Madame Marie, tante de *Công-Thượng-Vương*, « cette dévote princesse », « cette dame excellente en toutes les vertus chrétiennes » (1), « cette grande servante de Dieu (2) » ; Madame Madeleine, femme du Gouverneur de Phan-Rang, « cette tant vertueuse dame (3) » ; surtout ses catéchistes ; surtout « son bon André » (4), qui, percé d'un coup de lance pour la foi, sous les yeux du P. de Rhodes, « regardait fort aimablement son maître, comme lui disant adieu ». Il aimait ceux qui ne voulaient pas partager sa croyance, tant les pauvres que les grands mandarins de Hué qu'il poursuivait de ses exhortations. Son grand ennemi lui-même, Onghebo, le Gouverneur de *Quảng-Nam*, qui l'expulsait du royaume, qui brûlait ses églises et les images pieuses, qui persécutait ses chrétiens et les faisait mettre à mort, le P. de Rhodes n'avait aucune haine pour lui. Le missionnaire a vu beaucoup de persécutions, parfois sanglantes ; il les décrit, il raconte sincèrement les angoisses qu'il éprouvait, mais sans un mot d'aigreur ou d'amertume ; la méchanceté des hommes, la brutalité des événements n'altéraient pas la bonté naturelle de son cœur ni sa sérénité.

C'est ce qui explique l'affection que ses chrétiens avaient pour lui. Quoi de plus touchant que cette démarche des chrétiens tonkinois qui, convertis par lui vers 1630, sur les rives du *Sông-Gianh*, apprenant, quatorze ans plus tard, en 1644, qu'il est sur la frontière Nord de la Cochinchine, viennent le prier instamment, par lettre et de vive voix, d'aller les visiter (5). Les preuves de cet amour des Annamites pour lui abondent dans le récit de ses missions. Des mandarins payens se plaisaient à lui rendre service à l'occasion.

Je ne parle pas de ses vertus de missionnaire. Un auteur que j'ai cité déjà plusieurs fois dit : « Le P. de Rhodes apparaîtrait, dans ses ouvrages, avec cette humeur toujours égale, ce besoin de sacrifice, cette

(1) Voyages et Missions, p. 155.

(2) Voyages et Missions, p. 222.

(3) Voyages et Missions, p. 126.

(4) Voyages et Missions, p. 177.

(5) Voyages et Missions, pp. 160-162.

modestie, cette foi, cette naïveté non exempte de finesse qui expliquent ses succès auprès des Annamites de toute condition (1) ». Quand on lit ses ouvrages en se plaçant à ce point de vue particulier, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ce fut un saint.

Je n'ai pas dit tout ce que j'aurais voulu dire sur le P. de Rhodes. On m'excusera d'avoir cependant parlé de lui un peu longuement. C'est le premier Français qui ait vu et décrit le Vieux Hué (2) : nous devons être fiers de lui à tous égards ; nous devons le connaître.

II. — LE HUÉ DU P. DE RHODES.

Voyons maintenant comment le P. de Rhodes nous dépeint Hué.

Il nous dit dans un passage de ses *Voyages et Missions* (3) : « La ville où le roi fait son séjour s'appelle Kehue ; sa cour y est fort belle et le nombre des seigneurs fort grand ; ils sont superbes en habits, mais leurs bâtiments ne sont pas magnifiques, parce qu'ils ne bâtissent que de bois ; ils sont pourtant fort commodes et assez beaux, à cause des colonnes fort bien travaillées qui les soutiennent. »

Cette description de Hué ne s'applique pas au moment où le P. de Rhodes arriva en Cochinchine, mais au moment où il en partit.

Les premiers rois de Cochinchine tâtonnèrent longtemps avant de choisir l'emplacement définitif de leur résidence. Le P. de Rhodes eut la bonne fortune d'assister à quelques-uns des déplacements de la capitale des Nguyễn.

Il arriva en Cochinchine en décembre 1624 ou en janvier 1625. A ce moment, Tê-Vuong, le second des seigneurs de Cochinchine, résidait encore à Trà-Bát, village situé à trois ou quatre kilomètres au Nord de Quảng-Trị. Le P. de Rhodes, bien qu'il ne le dise pas expressément, nous le laisse entendre : « J'étais, nous dit-il, [en 1625] avec l'admirable P. François de Pina dans la province de Cham, où grand nombre d'idolâtres reçurent le baptême. De là nous allâmes à la cour, et en passant nous séjournâmes quelque temps en la province de Hoà, où une des principales dames du royaume, proche parente du roi, et fort affectionnée aux idoles, ayant ouï prêcher le P. Pina, fut éclairée du Saint-Esprit et renonça si bien à l'erreur, qu'après avoir été baptisée et appelée Marie-Madeleine, elle fut l'appui de toute cette nouvelle église (4) ».

(1) Ch. Maybon. *Les Européens en Cochinchine et au Tonkin*, dans *Revue Indochinoise*, juillet 1913, p. 59.

(2) Avec la réserve que j'ai faite plus haut qu'Avignon, la patrie du P. de Rhodes, et le Comtat, n'avaient pas encore été rattachés à la France à cette époque, mais étaient soumis au Pape,

(3) *Voyages et Missions*, p. 58-59.

(4) *Voyages et Missions*, p. 69.

Le P. de Rhodes part de la province de Cham, province actuelle du **Quảng-Nam**. Il se rend à la cour de **Tê-Vương**. Comme ce prince résidait encore dans la province actuelle de **Quảng-Trị**, le missionnaire est obligé de passer, comme il nous le dit fort justement, par la province de Hué, et de la traverser toute entière. L'orthographe que l'on trouve à cet endroit dans les *Voyages et Missions*, **Hoà**, n'a rien qui doive nous surprendre : nous avons vu plus haut Kehue, qui répond à l'orthographe actuelle **Kê-Hoé**, « les gens de **Hoé** » ; j'ai trouvé, dans les documents du temps, soit Hoe, soit Hué, soit Hoa. Dans son Dictionnaire, le P. de Rhodes emploie les formes **hốá, kễ hốá, ou kễ hốé**. L'accent circonflexe que nous voyons sur l'*â* de la forme **Hoà** doit être le fait d'un compositeur européen qui a pris le signe du ton montant pour un accent circonflexe. Quoiqu'il en soit, à l'époque du P. de Rhodes, la forme actuelle Hué, avec *ê* fermé final, paraît inconnue. On prononçait le nom de la capitale actuelle avec un son final ouvert, soit *a*, soit *e*, cette dernière forme Hoé ayant disparu actuellement. Ce qui le prouve, c'est d'abord les formes que je viens de donner ; c'est ensuite les formes portugaises que nous trouvons dans les documents : Sinua, Sennua, Senua, Singoa, formes qui rendent l'ancienne appellation sino-annamite **Thuận-Hoá** ; enfin, si la forme actuelle Huê, avec *ê* final fermé, avait existé, le P. de Rhodes l'aurait mentionnée, lui qui mentionne, tout à côté des formes **kễ hốá, kễ hốé**, les formes **hốá** ou **hốê**, « fleur », **con hốá** ou **con hốê**, « fille publique », **thinh hốá** ou **thinh hốê**, « province de Thanh-Hoa. » Je crois pouvoir conclure de toutes ces raisons que le nom de Huê, au temps du P. de Rhodes, était **Hoá**, avec une forme Hoé, aujourd'hui perdue, mais que la forme actuelle Huê n'était pas usitée.

Une seconde conclusion se dégage du récit du P. de Rhodes.

« La cour » des **Nguyễn**, pour employer son expression, résidait encore dans le **Quảng-Trị**. Mais des membres de la famille royale s'étaient déjà fixés dans la province de Hué. Madame Marie était une « proche parente du roi », qui était alors **Tê-Vương** ; c'était « une des principales dames du royaume » ; dans la province, « elle commande sans que personne ose contredire » (1) Ailleurs, à propos d'événements qui se passaient en 1644, le P. de Rhodes nous dit que cette dame était la tante du roi, qui était alors **Công-Thượng-Vương** (2). Le cas n'est pas bien clair, car, dans un autre passage, malheureusement ambigu, le missionnaire semble dire que le fils de Madame Marie — à moins que

(1) *Voyages et Missions*, p. 69. D'après le contexte, au sens ambigu, peut-être le lieu où « commandait » la princesse n'était pas la province où elle résidait, mais l'église qu'elle avait construite dans sa demeure et où les chrétiens s'assemblaient.

(2) *Voyages et Missions*, p. 153.

ce ne soit « l'intendant des affaires de son fils » — était oncle du même **Công-Thượng-Vương** (1). On ne peut donc dire avec certitude si Madame Marie était tante de **Tế-Vương**, ou tante de **Công-Thượng-Vương**, par conséquent fille, ou plutôt épouse d'un des fils, de **Nguyễn-Hoàng**, ou de **Tề-Vương**. Mais ce qui est certain, c'est que ses descendants pouvaient espérer arriver au trône (2).

Nguyễn-Hoàng paraît avoir été attiré lui-même par le site de Hué : en 1601 il fit construire la pagode bouddhique de **Thiên-Mẫu**, vulgairement **Thiên-Mộ**, appelée improprement de nos jours « Tour de Confucius ». C'est dans les environs immédiats de cette pagode que, vingt-cinq ans plus tard, nous trouvons établie Madame Marie, cette princesse tant « affectionnée aux idoles ». Le « palais » de Madame Marie, en effet, devait être dans le village même de **Kim-Long** ; divers passages de la relation du P. de Rhodes laissent supposer qu'il était, en 1640-1643, dans la ville royale même (3) ; or, à ce moment, la ville royale était dans le village de **Kim-Long**.

Tề-Vương transféra sa résidence des environs de **Quảng-Trị** au village de **Phước-An**, à une dizaine de kilomètres au Nord de Hué, vers le mois d'avril 1626, par conséquent pendant que le P. de Rhodes était encore en Cochinchine. Le missionnaire ne fut envoyé au Tonkin, on l'a vu, qu'en juillet de cette même année. Malheureusement il ne nous dit rien de ce changement dans ses ouvrages.

Lorsqu'il revint en Cochinchine, en 1640, **Công-Thượng-Vương** résidait à **Kim-Long** depuis quatre ans. C'est cette résidence de **Kim-Long** que le P. de Rhodes vit plusieurs fois, dans laquelle il fit plusieurs séjours : il y passe la semaine sainte de l'année 1640 (4) ; il y revient vers le mois de février 1642 (5) ; il y est pour le jour des Rameaux de 1644 (6) ; il y passe huit jours vers juin-juillet de cette même année (7) ; il y fait un petit séjour à son retour du **Quảng-Bình** (8) ; après les fêtes de Pâques de 1645, nous l'y voyons de nouveau (9) ; le jour de la Trinité de cette même année, il y est encore, mais prisonnier, condamné à être expulsé, à la veille de s'embarquer et de quitter définitivement la Cochinchine (10).

(1) *Voyages et Missions*, p. 168.

(2) *Voyages et Missions.*, p. 153.

(3) Comparez *Voyages et Missions*, p. 110, 223.

(4) *Voyages et Missions*, p. 110.

(5) *Voyages et Missions.* p. 138.

(6) *Voyages et Missions*, p. 153.

(7) *Voyages et Missions*, p. 157.

(8) *Voyages et Missions*, p. 162.

(9) *Voyages et Missions*, p. 222.

(10) *Voyages et Missions*, pp. 226 et suivantes.

C'est à cette résidence que s'applique la description que nous avons donnée plus haut ; un grand nombre de seigneurs avaient leur demeure autour de la résidence royale ; les maisons des mandarins, tout comme le palais du roi, étaient supportés par des colonnes en bois, comme aujourd'hui, et par des charpentes artistement travaillées ; tout devait être couvert en paillottes, c'est ce qui semble ressortir des expressions du P. de Rhodes : « Leurs bâtiments ne sont pas magnifiques, parce qu'ils ne bâtissent que de bois ». Ces maisons étaient cependant « commodes et assez belles ». Elles étaient, comme aujourd'hui, entourées d'un jardin : le P. de Rhodes, en effet, nous parle d'une grande église que Madame Marie avait fait bâtir dans l'enceinte de son palais (1). La cour de **Công-Thư-ơng-Vư-ơng** était fort belle, au dire du P. de Rhodes : cette expression s'applique sans doute et au palais du roi, et à la suite du souverain. Dans un autre passage, le missionnaire nous donne indirectement quelques détails sur ce palais.

Vers le mois de février 1645, un vaisseau espagnol parti de Macao et se rendant aux Philippines fut obligé, par la tempête, de faire relâche au port de Cham, c'est-à-dire soit à Faifo, soit à Tourane. Il y avait comme passagers deux religieux franciscains et quatre religieuses du même ordre. C'était les premières femmes européennes qui pénétraient en Cochinchine : ce fut un événement. « Le bruit en fut incontinent répandu dans tout le royaume, nous dit le P. de Rhodes (2), et particulièrement à la cour, où le roi et la reine, ayant appris la manière de vivre que tenaient ces filles, voulurent les voir ». Il fallut obéir. C'est à l'occasion de cette visite des Espagnols à la cour que le P. de Rhodes nous donne quelques détails sur le palais.

« Ce fut environ les deux heures après-midi qu'elles allèrent au palais, toujours bien voilées, en compagnie de deux pères religieux, du capitaine espagnol et d'environ cinquante soldats de sa garde, qui étaient tous fort bien couverts et ne manquaient pas d'avoir cette belle gravité ordinaire à la nation. Le roi les attendait, appuyé sur une fenêtre qui regardait sur la grande basse-cour du palais ; la reine était sur une autre, proche du roi. L'on avait préparé dans cette belle salle un réduit, environné de tapisseries et fort bien orné, où les religieuses pouvaient demeurer à couvert, sans être exposées aux yeux de toute cette grande cour.

« Le roi et la reine étaient magnifiquement vêtus : les principaux du royaume s'y trouvèrent pour faire leur cour. La garde était alors de quatre mille hommes, divisés en quatre compagnies de mille hommes

(1) *Voyages et Missions*, p. 222.

(2) *Voyages et Missions*, p. 213.

chacune, si bien rangés en divers quartiers, qu'ils ne couvraient aucunement les places du roi, de la reine, et l'endroit où les religieuses avaient leurs places. Les deux compagnies qui étaient plus proches du roi étaient vêtues de grandes robes de damas violet, avec des lames d'or sur l'estomac; les deux autres portaient de longues casaques, tirant sur le noir, et chaque soldat avait un grand cimenterre, tout garni d'argent; ils étaient tous en leur rang, et pas un d'eux ne bougeait et ne disait mot.

« Quand les religieuses entrèrent dans la salle, on les conduisit en ce lieu couvert, à la main gauche du roi; le capitaine espagnol, les deux principaux seigneurs de sa suite et les deux religieux s'approchèrent du roi et lui firent toutes les révérences à l'espagnole, la tête découverte, et n'oubliant rien de leurs graves cérémonies. Le roi ne manqua pas de leur rendre libéralement pour le moins autant, avec plusieurs belles paroles d'estime et de courtoisie; puis les fit tous asseoir en des sièges élevés, qu'on avait préparés pour eux, et commanda à tous les soldats de s'asseoir à terre, les pieds croisés, ce qu'ils firent en un instant et sans bruit.

« La cérémonie commença par une belle collation, que l'on apporta sur plusieurs tables rondes, vernissées et dorées; chacun avait la sienne (1); elles étaient pleines de fort bonnes viandes, avec une magnificence royale; le roi les invitait à manger, et priait de loin les dames religieuses de faire bonne chère. Pendant la collation, les damoiselles de la cour dansèrent un beau ballet, et messieurs les Espagnols avouaient qu'en leur pays on ne faisait pas mieux, ni même peut-être si bien (2).

« La collation finie, le roi voulut que les religieuses sortissent de leur enclos et passassent vers la fenêtre où était la reine; elles sortirent,

(1) Il s'agit de *mâm*, ou « plateaux de service ». Dans son Dictionnaire, le P. de Rhodes traduit *mâm*, « table ronde sur laquelle sont préparés les mets »; *bưng mâm* « porter une table ronde à quelqu'un pour qu'il mange. »

(2) A propos de ces « damoiselles de la cour » dont parle le P. de Rhodes, les documents annamites nous racontent, quelques années plus tard, la triste fin de l'une d'elles. En 1652, une chanteuse du *Nghê-An*, nommée *Thị-Thừa*, était entrée au service du palais. Elle était très jolie et plaisait beaucoup à *Hiên-Vương*, fils et successeur de *Công-Thượng-Vương*. Mais le prince, repassant l'histoire de *Ngô-Vương*, vit le danger auquel il s'exposait. Il pria sa favorite de porter à un de ses officiers, *Nguyễn-Cửu-Kiến*, un habit dont il lui faisait don. Dans la manche de cet habit était cachée une lettre dans laquelle le prince ordonnait à l'officier de tuer la chanteuse. Le procédé pouvait être très politique; il était peu galant. *Liệt truyện tiền biên*, IV, 3 a; *Thật lục tiền*, IV, 4 a. Il est à supposer que cette malheureuse *Thị-Thừa* n'était pas encore du nombre des « damoiselles » qui émerveillèrent les Espagnols en 1645.

toujours bien voilées, passèrent devant le roi, et le saluèrent ; puis elles allèrent auprès de la reine, où, elles s'assirent. La première chose que cette princesse leur demanda, fut qu'elles posassent leur voile, parce qu'elle voulait voir s'il était bien vrai qu'elles rasassent leurs cheveux, ce que personne ne voulait croire en cette cour. Les religieuses dirent qu'elles ne pouvaient pas mettre bas leur voile, particulièrement à la vue de tant d'hommes ; mais elles le levèrent devant la reine, et lui firent voir leur visage. Le roi en fut un peu offensé, et dit que, puisqu'il leur montrait son visage, il ne savait pas pourquoi elles refusaient de se découvrir.

« La reine, qui aime fort les idoles, leur demanda quelle était leur loi, et quelle sortes de prières elles chantaient ; ces bonnes religieuses répondirent constamment ce qu'elles devaient, mais la femme qui était leur interprète ne rapporta pas fidèlement leur réponse. Lors la reine ordonna à l'une de ses dames de mettre la main sur la tête des religieuses, et de voir si elles étaient rasées comme l'on disait ; cette dame toucha la tête de la plus âgée, et n'y ayant point trouvé de cheveux, s'écria tout haut qu'il était bien vrai ; cela fut tenu comme une grande merveille.

« Cet entretien dura plusieurs heures, pendant lesquelles on fit plusieurs jeux à la mode du pays, avec une magnificence vraiment royale. Quand la nuit commença, le roi fit, allumer par tout le palais grande quantité de flambeaux ; et, après que tout fut achevé, il donna bonne escorte de ses gens aux religieuses et aux Espagnols, qui, après avoir remercié le roi de ses faveurs, allèrent passer la nuit dans leurs galères, où ils croyaient d'être plus en repos (1). »

On ne me tiendra pas rigueur de la longueur de cette citation. Nous aurions beau feuilleter toutes les Annales officielles : nous n'y trouverions pas tant de détails, et présentés d'une façon si charmante, sur le palais de Còng-Thượng-Vướng et sur la psychologie de ceux qui l'habitaient en 1645.

Mais les fêtes données en l'honneur des Espagnols ne finirent pas de sitôt : le P. de Rhodes nous raconte encore (2) comment, « pour montrer à ces étrangers qui ont tant d'estime pour leur nation, que la Cochinchine n'est pas un pays de barbares », le roi leur fit voir « un beau combat de vingt galères toutes dorées, qui firent mille passades sur la grande rivière de cette ville ». Le roi lui-même montait une de ces galères, « et en même temps son fils et son frère étaient en une large campagne voisine, montés sur de beaux chevaux richement parés, où

(1) *Voyages et Missions* pp. 213-217.

(2) *Voyages et Missions* pp. 219-221 .

ils faisaient un magnifique carrousel, de façon que les Espagnols voyaient en même temps deux combats, l'un sur terre, l'autre sur l'eau, et ils avouèrent franchement qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus beau. »

Le lendemain, nouvelle joute sur le fleuve. « Le roi était assis en un trône sur le bord (de la rivière), et avait deux mille hommes à ses côtés, tous vêtus de mêmes livrées et avec leurs armes ». Le troisième jour, grande cérémonie religieuse eu l'honneur des ancêtres du roi : « Elle se faisait dans une grande cour devant le palais. Tous les soldats entrèrent en bel ordre, au nombre d'environ six mille ; ils étaient tous vêtus de rouge cramoisi, avec des casques dorées et des mousquets fort reluisants. »

Sous tâcherons de déterminer quelque jour, en nous basant sur d'autres documents, à quel endroit précis étaient le palais, la grande cour qui était devant le palais et la plaine où eut lieu le « magnifique carrousel ». Disons seulement aujourd'hui que c'était à peu près à l'endroit où est situé le marché actuel de Kim-Long, que l'on traverse lorsqu'on se rend à la Tour de Confucius.

En dehors du palais royal, ce qui semble avoir frappé le P. de Rhodes, à Hué, c'est la nombreuse agglomération d'habitants qui composait la nouvelle capitale.

Il nous parle à plusieurs reprises de « cette grande ville (1) » et de la « grande foule de peuple » (2) qui y habitait. Le P. de Rhodes a l'épithète facile, c'est un fait. Cependant les expressions qu'il emploie ici ne doivent pas être considérées comme exagérées. La plupart des villages, sinon tous, qui entourent actuellement la citadelle de Hué, existaient déjà à l'époque du P. de Rhodes. Ils sont nombreux et très peuplés sur les deux rives du fleuve, et leur ensemble forme une agglomération importante. A supposer que l'expression dont se sert le P. de Rhodes, « la grande ville », ne s'applique qu'au village de Km-Long, où était le palais royal, et aux villages immédiatement contigus de Phù-Xuân, Vạn-Xuân, Xuân-Hòa, An-Ninh, nous avons déjà une ville bien peuplée, qui forme, sur la carte de l'Etat-major, un pâtre important. La présence du roi avait amené là des mandarins, des troupes — le P. de Rhodes parle de six mille soldats de la garde, qui avaient tous leur famille sans doute — des commerçants ; toute cette population nouvelle augmentait le chiffre des habitants primitifs. Il est permis de croire que le chiffre global de la population de « la ville royale », au temps du P. de Rhodes, n'était pas de beaucoup inférieur au chiffre actuel.

(1) *Voyages et Missions*, pp. 139, 225.

(2) *Voyages et Missions*, p. 147.

La capitale avait des rues : « [Les soldats] me traînèrent par toutes les rues de cette ville, dit le P. de Rhodes, avec une extrême douleur des chrétiens, qui me suivirent jusqu'au navire ; et même quand je fus dedans, les uns me suivaient au long de la rade, les autres allaient dans des barques pour me rencontrer à quelques lieues loin du port (1) »

Le missionnaire mentionne à plusieurs reprises ce « port » de Hué (2). Il ne faut pas entendre, par cette expression, soit l'embouchure du fleuve de Thuận-An, soit le village de Bao-Vinh, sens qu'elle aura plus tard dans d'autres documents, mais bien l'embarcadère du fleuve où accostaient les barques, en face du palais royal, à l'emplacement, ou à peu près, du marché actuel de Kim-Long.

Arrêtons-nous sur ce tableau qui cloture dignement le séjour du P. de Rhodes en Annam : le missionnaire, condamné au bannissement par Công-Thượng-Vương, est tiré de la prison où on l'avait enfermé ; il parcourt, sous l'escorte des soldats, les petits sentiers réguliers et étroits qui coupent encore le village de Kim-Long ; il s'embarque au marché actuel ; ses chrétiens, inconsolables, lui font leurs derniers adieux : les uns courent sur le rivage, pendant que la barque descend le fleuve ; les autres, sautant dans des embarcations, l'accompagnent pendant quelques lieues : « Ils eurent moyen de m'arrêter et de m'entendre parler encore une fois. Je leur dis le dernier adieu, mêlant leurs larmes avec les miennes (3) ». Le P. de Rhodes ne devait plus revenir dans le pays où « il laissait son cœur ».



(1) *Voyages et Missions*, p. 232

(2) *Voyages et Missions*, pp. 226, 221.

(3) *Voyages et Missions*, p. 232.

LA PAGODE THIÊN-MAU : DESCRIPTION. (1)

Par A. BONEHOME

Administrateur des Services civils.

La pagode Thiên-Mẫu, qui est intéressante au point de vue historique, et remarquable par sa situation pittoresque, mérite encore l'attention du visiteur à plusieurs autres égards, et, entre autres, par l'importance des bâtiments qui la composent, et par le grand nombre d'objets d'art qu'elle renferme : stèles, statues, cloches, tableaux, etc... L'époque de la prospérité est passée pour elle, il est vrai, et les fidèles l'ont abandonnée pour d'autres pagodes plus en vogue, telles que celles de Tù-Hiêu 慈孝寺, Trường-Vân 祥雲寺, Báo-Quốc 報國寺, etc... pour ne citer que les plus connues. Mais si ces nouveaux temples sont plus riches, plus soignés, mieux entretenus, s'ils ne présentent pas, pour tout dire, le caractère de vétusté et d'abandon qui surprend à Thiên-Mẫu, ils portent, en revanche, l'empreinte de leur jeunesse et de la rapidité de leur croissance. Ils sont étriqués, resserrés, étouffés. Ils donnent une impression pénible d'exiguïté, de manque d'espace, d'air et de lumière. Tel n'est pas le caractère de la pagode Thiên-Mẫu où tout est large, vaste, puissant. L'emplacement est immense, les bâtiments sont spacieux et suffisamment éloignés les uns des autres. La place est nette, et, au contraire de ce qui se passe dans la plupart des édifices annamites, on circule facilement, au grand air, en pleine lumière, sur un vaste plateau d'où la vue s'étend librement sur toute la campagne environnante.

Les bâtiments dépendant de la pagode Thiên-Mẫu sont construits, en effet, au milieu d'une vaste enceinte, de forme rectangulaire, ayant 250 mètres de longueur sur 75 de largeur et formée par un mur en maçonnerie de 2 m. 30 de hauteur (voir plan général ci-joint).

On y accède par deux grands escaliers de 15 mètres de largeur, construits devant le fleuve, et comprenant, le premier, sept, et le deuxième, quatorze marches en briques. De part et d'autre de ces

(1) Communication lue à la réunion du 29 juin 1915. — Cette étude fait suite à la notice historique concernant la même pagode parue dans B A. V. H. 1915, pp. 173-192.

escaliers ont été édifiés deux dragons sculptés, la tête tournée vers le fleuve. On voyait autrefois, devant l'escalier, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par les photographies jointes à la communication précédente sur l'histoire de la pagode, les quatre piliers classiques que l'on retrouve devant tous les temples de quelque importance. A la suite du typhon de 1904, les deux piliers disparurent, et il ne reste plus aujourd'hui que les deux autres. Ces deux piliers contiennent chacun deux inscriptions (une sur la face antérieure et l'autre sur la face postérieure), qui forment des sentences parallèles.

C'est ainsi que nous avons sur les faces antérieures les deux inscriptions suivantes (désignées sous les chiffres 1 et 1^a sur le plan général ci-joint) :

N^o 1

御製淨土梵宮佛日增輝于四大

« Composé par le Souverain : De la contrée des Bouddhas et du « Paradis (1), le soleil bouddhique luit sur les quatre grands continents (2) en augmentant leur éclat. »

N^o 1^a

摩空寶塔法輪常轉于三千

« La tour précieuse s'élève dans les nues et la roue bouddhique « tourne éternellement dans les trois cieux (3). »

(1) D'après le livre bouddhique intitulé *Pháp giới an lập đồ* 法界安立圖 « Atlas des mondes bouddhiques reconstitués », l'univers se divise en deux parties distinctes : l'une, éternelle, la contrée des Bouddhas et le Paradis ; l'autre, comprenant un milliard de mondes pareils au nôtre, c'est-à-dire composés toujours d'un mont Mérou (Tu-Di sơn 須彌山) et de ses 33 cieux, d'un soleil et d'une lune, d'une terre et de ses dix enfers.

(2) D'après les livres bouddhiques, il existe plusieurs mondes dont quatre sont généralement connus : à l'Est le Đông-Thắng-Thần-Châu 東勝神洲 ; à l'Ouest, le Tây-Ngư-Hóa-Châu 西牛貨洲 ; au Nord, le Bắc-Cự-Lư-Châu 北俱盧洲 au Sud, le Nam-Thiệm-Bộ-Châu 南瞻部洲. Ce dernier est celui sur lequel nous vivons et au milieu duquel est descendu le Bouddha.

(3) Il existe dans la cosmogonie bouddhique trois cieux ou mondes dits : Grand monde (Đại-thiên-thê-giới 大千世界), Moyen monde (Trung-thiên-thê-giới 中千世界) et Petit monde (Tiểu-thiên-thê-giới 小千世界). Chacun de ces mondes est entouré d'une chaîne de montagnes de fer dite a Thiêt-Vi-Sơn 鐵圍山.

Mur

Mur

Mur

Temple
de
Quan Âm

Ancien Temple de
Huong Nghiêu
de
Dê-Lac

Temple
de
Đại-Hung

Depositoire

14

12

13

11

8

6

7

5

3

4

Mur

Mur

Mur

Mur

Route

Rivière

Fig. 52. — Plan général de la pagode Thiên-Mẫu (par A. Bonhomme).

Et sur les faces postérieures :

N ° 2

開發菩提心而化通萬類

« Le Bouddha a montré la bonté de son cœur en transformant l'intelligence des êtres vivants ».

et N° 2^a

弘施方便力以覺悟群生

« La Bouddha a réussi par ses efforts à faire sortir les êtres vivants de la torpeur dans laquelle ils étaient plongés ».

Lorsqu'on a gravi les deux escaliers on se trouve en face d'une sorte de soubassement dallé, de forme carrée, ayant dix mètres de côté et 0 m. 60 de hauteur (n°3 du plan général). C'est l'ancien emplacement du belvédère de la Prière Parfumée (Hương-*Nguyen đình* 香願亭), édifié par Thiệu-Trị en la 4^e année de son règne (1844) et que l'on voit encore sur les photographies jointes à la précédente communication.

Ce belvédère a été renversé par le typhon de 1904 et reconstruit sur l'emplacement de l'ancien temple de Di-Lặc.

A droite et à gauche (1) de ce soubassement se trouvent deux petites constructions de forme carrée (n°4 et 5 du plan général) et qui servent à abriter les deux stèles érigées par l'Empereur Thiệu-Trị en la 6^e année de son règne (1846) et dont il a déjà été question dans la communication précédente. Ces deux stèles qui ont 1m. 70 de haut sur 0m. 90 de large, sont en marbre et reposent sur un piédestal également en marbre.

La stèle de gauche (n°5) contient les poésies composées par Thiệu-Trị en l'honneur de la pagode, et celle de droite (n°4) est relative à la construction de la grande tour.

Les inscriptions gravées sur ces deux stèles étant fort longues, leur traduction fera l'objet de communications ultérieures.

*
* *

Devant l'ancien emplacement du belvédère de Hương-*Nguyen* s'élève la grande tour dite « de la Source du Bonheur » (Phước-Duyên tháp)

(1) Les expressions « à droite et à gauche » employées au cours de la présente étude doivent s'entendre, par rapport au spectateur placé en face des monuments ou objets décrits et non pas par rapport à ces monuments ou objets.



Planche XXX. — La tour de la Source du Bonheur, à Thiên -Mẫu, vue par derrière. (Cliché Pierron.)

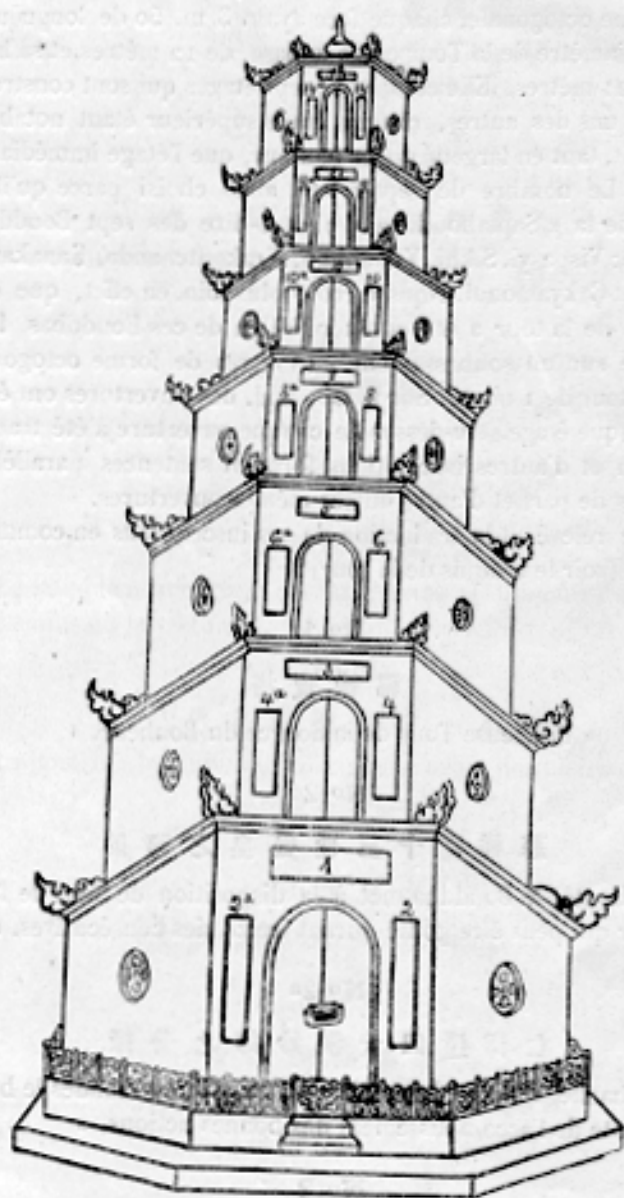


Fig. 53. — Croquis schématique de la tour Phước -Duyên
(par A. Bonhomme).

福緣塔) (n°6 du plan général). Cette tour, qui a été construite par Thiệu-Trị en la 4^e année de son règne (1844) (1), est en briques. Elle a une forme octogonale, chaque face ayant 3m. 50 de longueur à la base. Le diamètre de la Tour est, à la base, de 12 mètres et sa hauteur totale de 21 mètres. Elle comprend sept étages qui sont construits en retrait les uns des autres, chaque étage supérieur étant notablement plus réduit, tant en largeur qu'en hauteur, que l'étage immédiatement inférieur. Le nombre de sept a été ainsi choisi parce qu'il est le symbole de la « Saptabouddha » c'est-à-dire des sept Bouddhas de l'antiquité : Vispasyi, Sikhi, Visyabhoù, Krakoutchanda, Kanakamouni, Kacyapa et Çakyamouni. Nous verrons plus loin, en effet, que chacun des étages de la tour a été consacré à l'un de ces Bouddhas. La tour est édifiée sur un soubassement en pierres de forme octogonale et d'une hauteur de 1m. 10. Sur la face Sud, des ouvertures ont été percées à chaque étage. Au-dessus de chaque ouverture a été tracée une inscription et d'autres inscriptions formant sentences parallèles ont été peintes de part et d'autre de ces mêmes ouvertures.

Voici le relevé et la traduction de ces inscriptions en commençant par le bas (voir le croquis de la tour) :

N ° 1

福緣寶塔

« Précieuse Tour de la Source du Bonheur. »

N ° 2

慈祥開十三世覺皇之福果

« Par bonté, le Bouddha met à la disposition de tous le fruit du « bonheur qui peut être goûté durant treize vies consécutives. »

N ° 2 °

仁澤遺四大洲妙諦之善緣

« Par charité, il répand dans les quatre grands mondes le bonheur « qui résulte de l'accomplissement des bonnes actions. »

N ° 3

福被群生

« Le bonheur se répand sur tous les êtres vivants. »

(1) Voir communication précédente : B. A. V. H. 1915. pp. ,173-192.

N ° 4

道濟群生三七圓成正果

« Le Bouddha, par sa doctrine, vient au secours des êtres vivants, « de même que par son pouvoir, il aide à l'arbre a Tam-thât (1) à former ses fruits. »

N ° 4^a

化通萬類大千感悟真如

« Son influence s'étend sur tous les êtres et l'univers entier est « soumis à son action. »

N ° 5

化通萬類

« L'action du Bouddha s'étend à tous les êtres. »

N ° 6

聖卽佛濟人歸萬善

« Le Bouddha est le Sage par excellence et il montre aux hommes les chemins de la vertu. »

N ° 6^a

色是空闡教定一心

« La doctrine bouddhique enseigne le néant des plaisirs. »

N ° 7

善緣有契

« Le bonheur accompagne les bonnes actions. »

N ° 8

恆河沙福南無佛

« Les félicités du Bouddha sont innombrables, comme les grains de « sable. »

N ° 8^a

般若經文極樂天

« Les livres bouddhiques sont venus des pays les plus fortunés. »

(1) Tam-thât 三七 (trois sept), arbre imaginaire de la contrée des Bouddhas.

N° 9

福果常圓

« Le fruit du bonheur est la récompense des bonnes actions, »

N° 10 .

大衍追完香願

« En pratiquant la doctrine pour atteindre à la plus haute perfection »

N° 10^a

古希增佑仙齡

x On parviendra à l'âge merveilleux de Cò-Hi. » (1)

N° 11

極樂境

« C'est ici la contrée la plus fortunée, »

N° 12

慈悲原有契

« L'amour et la pitié vont généralement de pair. »,

N° 12^a

博施豈無因

« La bonté et la charité sont la source du bonheur. »

N° 13

自在天

« Quiétude céleste. »

N° 14

道涵一理

« La doctrine renferme l'unique raison. »

N° 14^a

化妙萬緣

« La transformation engendre dix mille bonheurs. »

(1) 70 ans.

On ne peut visiter la tour qu'avec l'autorisation du Gouvernement annamite. La pagode **Thiên-Mẫu** dépend, en effet, à la fois du Ministère des Rites et du Ministère des Travaux publics. Les ouvertures étant scellées par des représentants de ces deux ministères, il faut, pour y pénétrer, être assisté de ces employés qui ont seuls qualité pour enlever les anciens scellés et en apposer d'autres, une fois la visite terminée. On pénètre dans la tour par l'ouverture du rez-de-chaussée, laquelle est fermée par deux grandes portes de fer dont la clef est confiée au **bá-hộ** du village d'**An-ninh**.

Après avoir franchi la porte d'entrée, on se trouve en face d'une sorte de niche en maçonnerie renfermant une statue en bronze doré du Boudha **Quá-Khư-Ti-Bà-Thi-Phật** 過去毘婆尸佛 (Vispasyi).

Un escalier en colimaçon, très étroit, conduit au sommet de la tour.

Arrivé au deuxième étage, on trouve, en face de l'ouverture afférente à cet étage, une niche de même forme que la première et renfermant la statue de **Thi-Khi-Phật** 尸棄佛 (Sikhi).

A chaque étage se trouvent de même une niche et une statue. C'est, ainsi qu'on trouve au 3^e étage, la statue de **Ti-Xá-Phù-Phật** 毘舍浮佛 (Visvabhoh) ; au 4^e étage, celle de **Câu-Lư-Tôn-Phật** 拘留孫佛 (Krakoutchanda) ; au 5^e étage, celle de **Câu-Na-Xá-Mâu-Ni-Phật** 拘那含牟尼佛 (Kannkarnouni) ; au 6^e étage, celle de **Ca-Diếp-Phật** 迦葉佛 (Kacyapa).

L'escalier en maçonnerie se termine au 6^e étage. Pour pénétrer dans le septième et dernier, il faut ouvrir une trappe en fer fermée à clef et scellée, et fixer à cette trappe une échelle *ad hoc* qui se trouve au Ministère des Travaux Publics. Ce luxe de précautions s'explique par le fait que la niche du septième étage contient plusieurs statuettes en or de divers Bouddhas et Bodhisattvas, celles entre autres de **Çakya mouni** (Trung-Thiên-Điền-Ngư-Bồn-Sư-Thích-Ca-Mâu-Ni-Văn-Phật 中天調御本師釋迦牟尼文佛) ayant à ses côtés **Amitahba** (A-Di-Đà-Phật 阿彌陀佛), **Anandâ** (A'-Nan 阿難) et **Kâcyapa** (Ca-Diếp 迦葉).

De la fenêtre du 7^e étage on jouit d'une vue splendide sur la campagne environnante.

Au pied de la tour et sur la face Nord, se trouve une petite stèle érigée par les soins du Ministère des Travaux Publics en la 11^e année de **Thành-Thái** (1899) en souvenir des réparations effectuées à cette date à la tour (1).

(1) Voir dans la communication précédente la traduction de l'inscription gravée sur cette stèle.

A droite et à gauche de la tour se trouvent deux édifices de forme hexagonale (n^{os} 7 et 8 du plan général). Celui de gauche (n^o 8) abrite la grande cloche dite **Đại-Hồng 大洪**, fondue en la 19^e année du règne de **Minh-Vương** (1710) (1). Cette cloche est tout à fait remarquable, tant par ses dimensions imposantes que par le soin avec lequel elle a été sculptée et décorée. Son poids est de 2.052 kilogrammes, sa hauteur de 2 m. 50 et sa largeur de 1 m. 20. Suspendue à un grand cadre en bois, par une sorte d'anse formée de deux-dragons de bronze sculptés, elle est entièrement couverte d'ornements et inscriptions variés. C'est ainsi que sur la partie supérieure on voit d'abord huit caractères antiques, emblèmes de la Longévitité (**Thọ 壽**).

Au-dessous, la surface de la cloche est divisée en quatre compartiments qui renferment des inscriptions composées par **Minh-Vương** et dont voici la traduction :

1°. — « Que la, fortune impériale soit, solide ! Que le son de la cloche traverse les mondes bouddhiques ! Qu'il soit entendu de tous dans l'intérieur de la chaîne des montagnes de fer, voire même dans l'obscurité ! Qu'en l'entendant, tous les êtres vivants se perfectionnent et secouent les souillures du siècle, afin de parvenir au rang de Bouddhas ! »

2°. — « Que la fortune impériale soit prospère ! Qu'en entendant le son de la cloche, les soucis s'évanouissent, l'intelligence s'affine, le cœur s'apaise, comme si l'on sortait de l'enfer ou d'une caverne de feu, et qu'on devienne un Bouddha pour secourir les êtres vivants ! »

3°. — « L'éclat du bouddhisme va de jour en jour en augmentant. Le Seigneur du Royaume, **Nguyễn-Phước-Châu 阮福淵** du nom bouddhique de « Dragon qui se lève » (**Hưng-Long 興龍**) succédant en ligne directe et à la 30^e génération au célèbre bonze, a fondu cette grande cloche dont le poids est de 3.285 livres et qu'il offre à la pagode **Thiên-Mụ** pour adorer à jamais les Tam-Bảo (2). »

4°. — « La Roue bouddhique tourne éternellement. »

(1) Voir communication précédente.

(2) Tam Bảo 三寶 « les trois précieux » ou « les trois joyaux, » nom sino-anamite de la triade du Triratna qui personnifie les trois éléments de la religion bouddhique : Bouddha-Dharma-Sanga (le Bouddha, la Loi et l'Eglise) sous la forme de trois divinités qui sont représentées soit par des statues, soit par des dessins dans la pièce principale de toutes les pagodes bouddhiques. Ces trois divinités sont ; Cakyamouni (Thích-ca-mu-Ni 釋迦牟尼) au milieu ; — Amitabha (A-Di-Đà 阿彌陀) à sa gauche ; — et Maitreya (Đi-Lặc 彌勒) à sa droite.

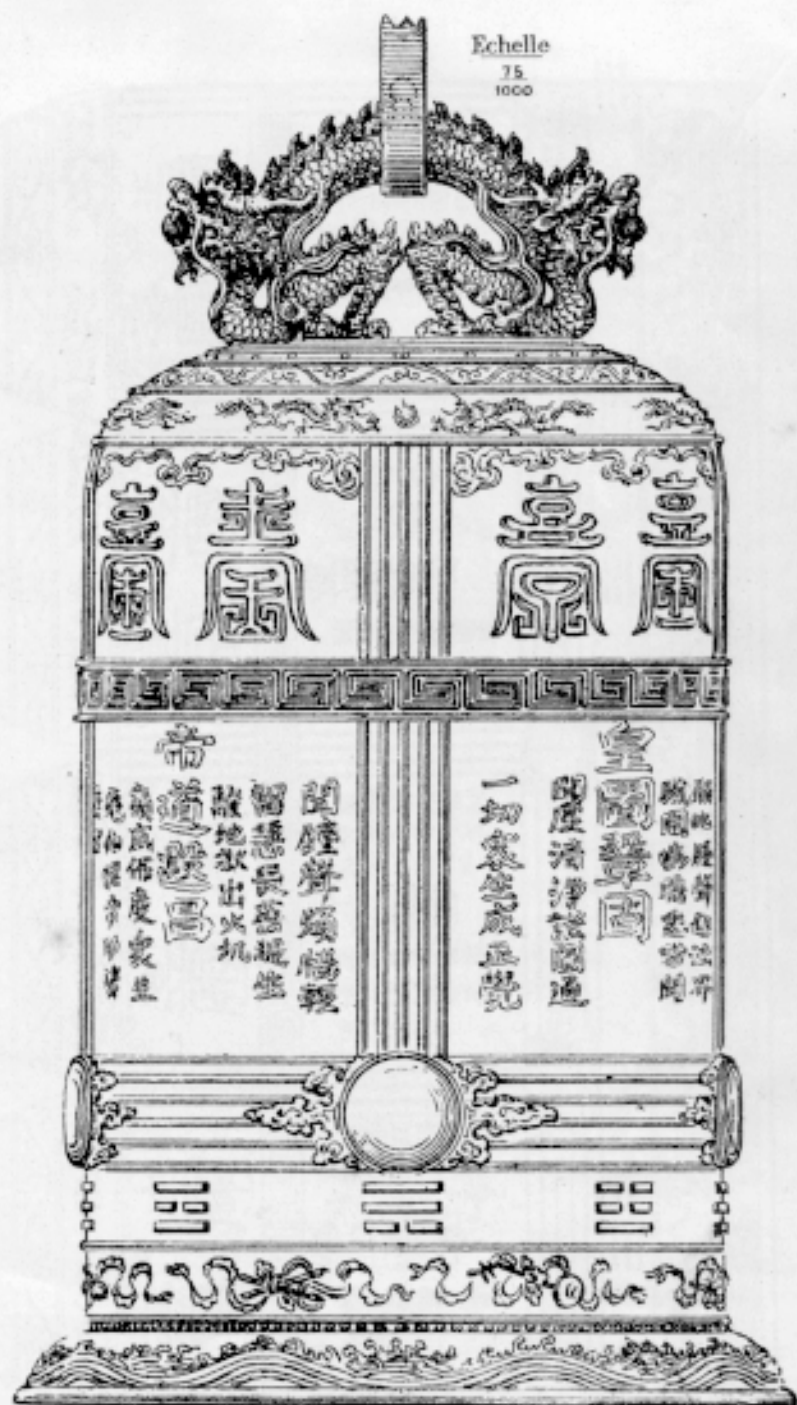


Planche XXXI. — La cloche Đại -Hồng, à Thiên -Mẫu.
(Dessin de M. Tôn -Thất Sa.)



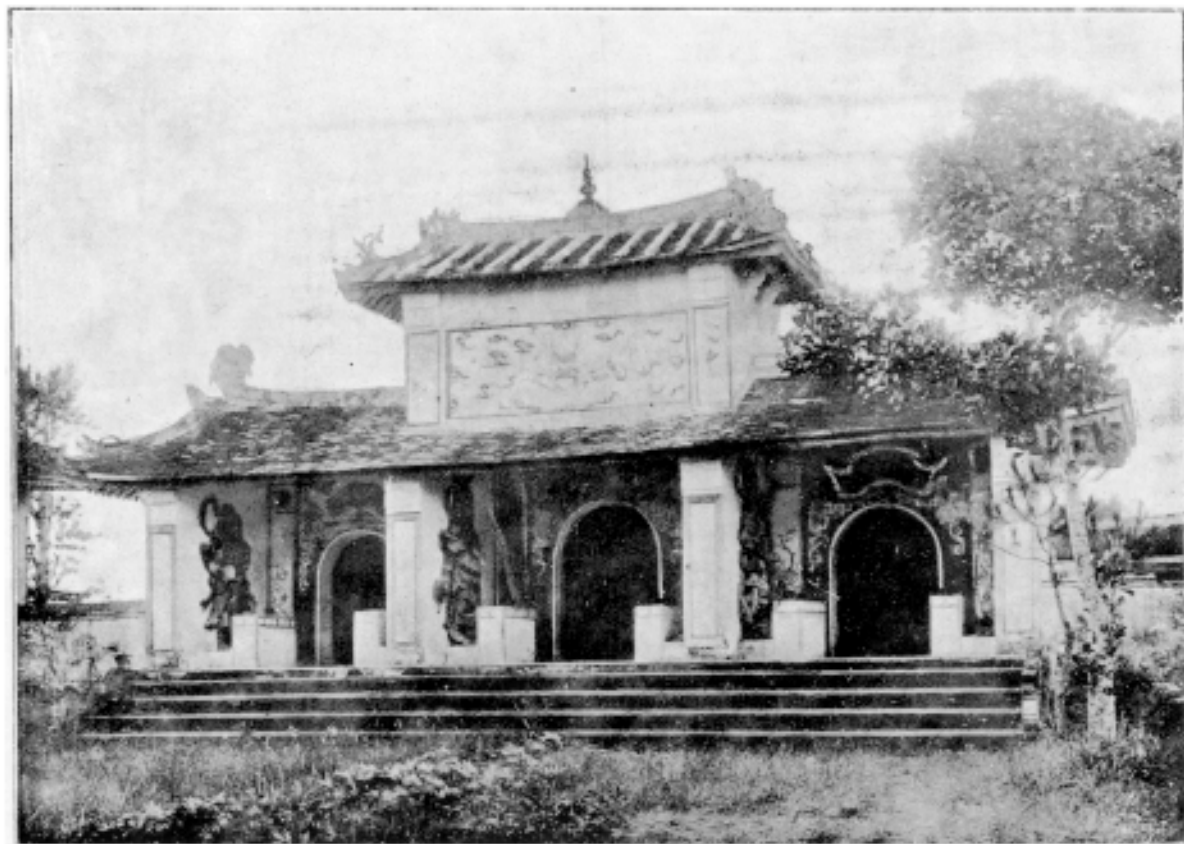


Planche XXXIII. — Portique Nghi - Môn, à Thiên - Mẫu. (Cliché Pierron.)

« Que les vents soient favorables, les pluies bienfaisantes, le pays prospère, le peuple tranquille et que tous les êtres vivants progressent dans la voie de l'intelligence. »

« Fondue au 4^e mois de l'année *canh-dần* 庚勸, 6^e année de *Vĩnh-Thạnh* (mai 1710). »

A la partie inférieure sont représentés les *bát-quái* ou huit diagrammes divinatoires, symbole des huit principes cosmiques.

Enfin la cloche contient encore des ornements divers, en relief, représentant, entre autres, le soleil et, tout à la base, la mer et ses vagues tumultueuses.

L'édifice construit à droite de la tour (n° 7) abrite la grande stèle érigée par *Minh-Vương*, en la 11^e année de *Vĩnh-Thạnh* (1715), et dont il a été question dans la communication précédente. Cette stèle qui a 2 m. 60 de hauteur sur 1 m. 20 de largeur est formée de deux parties. La partie inférieure, sur laquelle est gravée l'inscription, est en pierre ; la partie supérieure, formant chapiteau, est en marbre. La stèle est posée sur le dos d'une énorme tortue de marbre sculpté ayant 2 mètres de longueur sur 1 m. 40 de largeur et 0 m. 70 de hauteur. Le tout repose sur un soubassement en pierre, de forme carrée, ayant 1 m. 70 de côté et 0 m. 50 de haut.

L'inscription gravée sur la stèle étant fort longue, sa traduction fera l'objet d'une communication ultérieure.

En face de la tour et du côté Nord se trouve l'entrée principale de la pagode. C'est le « tam quan », le grand portique à trois ouvertures, que l'on retrouve à l'entrée de tous les temples bouddhiques. Celui-ci est appelé aussi « Porte de Nghi-Môn » 儀門.

Au-dessus de la porte centrale, on voit, en caractères dorés sur un panneau en bois sculpté et doré, l'inscription (n° 9 du plan général).

靈 姥 寺

« Pagode Linh-Mụ ». (1)

Et, (au-dessus des portes latérales) peintes sur le mur, des variantes (n°s 10 et 10^a) des trois caractères *Phước* 福 « Bonheur » *Lộc* 祿 « Richesse » et *Thọ* 壽 « Longévité ».

(1) A propos de cette appellation, le Père Cadière m'a donné l'explication suivante qui est aussi celle des milieux annamites : *Tự-Đức*, n'ayant pas d'enfants, avait pensé qu'il expiait peut-être, par là, en quelque sorte, le sacrilège résultant de l'emploi abusif et inconsidéré, dans la terminologie officielle, des caractères sacrés *thiên* 天 ciel et *địa* 地 terre. Il aurait donc décidé de faire remplacer ces

De part et d'autre de chacune des trois ouvertures ont été édifiées deux grandes statues polychromes formées par de l'argile recouvrant une armature de fer.

Ces six statues ainsi que six autres que l'on voit, aussitôt après avoir franchi la porte d'entrée, dans deux bâtiments dits « Lôi-Gia 雷家 » (n^{os} 11 et 12 du plan général) adossés aux murs d'enceinte, représentent les Kim-Cang 金剛. Ce mot est la traduction du sanscrit « Vajra » qui signifie « bâton, masse de diamant ». Il désigne aussi le Génie porteur de cette masse de diamant qui est le sceptre d'Indra (dieu du Tonnerre) et, en même temps, la masse d'armes dont il se sert pour exterminer les ennemis du bouddhisme.

Les Kim-Cang, qui ont été parfois considérés comme une des formes du Bodhisattva Manjusri, sont devenus, en Annam, des divinités populaires, sorte de Génies guerriers protecteurs de la religion bouddhique (Ông-Thiện et Ông-Ac 翁善翁惡). Aussi les rencontre-t-on généralement sous le portique des temples, où ils se tiennent prêts à frapper tous les ennemis du bouddhisme.

Les Kim-Cang se divisent en deux catégories. Il y a d'abord les huit Kim-Cang de l'air, savoir :

1^o Thanh trừ tai Kim-Cang 青除災金剛, Kim-Cang bleu préservant des malheurs ;

2^o Tịch độc Kim-Cang 辟毒金剛, Kim-Cang préservant des substances vénéneuses.

3^o Hoàng tùy cầu Kim-Cang 黃隨求金剛, Kim-Cang jaune exauçant les prières ;

mots par des termes équivalents et c'est ainsi que la pagode *Thiên-Mụ* serait devenue la pagode *Linh-Mụ*.

Il résulte des recherches que j'ai effectuées à ce sujet, qu'en effet, au cours du 1^{er} mois de la 15^e année de son règne (février 1862). Tự-Đức trouvant, que les caractères 天 *thiên* et 地 *địa* étaient nobles et élevés, ordonna qu'à l'avenir, et en témoignage, de profond respect, on évitât de les employer, exception faite pour les expressions de Khâm-Thiên-Giám 欽天監 « Service astrologique » et Thừa-Thiên-Phủ, 承天府 « préfecture de Thừa-Thiên » dans lesquelles le caractère 天 *thiên* devait être simplement laissé en blanc. En exécution de ces prescriptions, le Ministère des Rites proposa de changer l'appellation de la pagode *Thiên-Mụ* en celle de *Tiên-Mụ*, le caractère 天 *thiên* signifiant « esprit, génie fée ; immortel, divin ». Mais Tự-Đức ayant fait remarquer qu'il serait peu-être plus logique d'employer le caractère 靈 *linh* « spirituel, immatériel, surnaturel, divin », le Ministère se rangea à cet avis, et la pagode fut, en conséquence, appelée désormais pagode *Linh-Mụ*.

Le décision générale prise en la 15^e année de Tự-Đức, fut rapportée en la 22^e année du même règne (1869) mais les pièces officielles ne mentionnent pas les motifs de cette détermination. Cependant l'opinion généralement admise par les Annamites est que Tự-Đức ayant constaté par une expérience de sept années que sa réforme ne donnait pas le résultat espéré, avait jugé inutile d'insister.



Planche XXXIV. — Un des Kim -Cang de Thiên -Mẫu.
(Cliché Pierron.)

4 ° Bạch tịnh thủy Kim-Cang 白淨水金剛, Kim-Cang b l a n c comme l'eau pure ;

5 ° Xích thanh hỏa Kim-Cang 赤聲火金剛, Kim-Cang rouge comme le feu ;

6 ° Định trì tai Kim-Cang 定持災金剛, Kim-Cang s o u t i e n t des opprimés ;

7 ° Tử hiển Kim-Cang 紫 賢金剛, Kim-Cang violet, le Sage ;

8 ° Đại thần Kim-Cang 大神金剛, Kim-Cang tout puissant.

Il y a ensuite les Tứ-Thiên-Vương 四天王, « les quatre Princes célestes, » répartis aux quatre points cardinaux, sur les flancs du mont Tu-Di 須彌山, le Mérou des Hindous, la montagne sacrée du bouddhisme :

1° Kim-Cang quyền Bồ-Tát 金剛眷菩薩, Bodhisattva, Kim-Cang affectueux ;

2° Kim-Cang sách Bồ-Tát 金剛索菩薩, Bodhisattva, Kim-Cang chassant les mauvais esprits ;

3° Kim-Cang ái Bồ-Tát 金剛愛菩薩, Bodhisattva, Kim-Cang aimant ;

4° Kim-Cang ngữ Bồ-Tát 金剛語菩薩, Bodhisattva, Kim-Cang informateur.

Devant chacune de ces douze statues se trouve un autel en maçonnerie sur lequel on allume les baguettes d'encens.

En avant des deux bâtiments dits Lô-Gia et près des murs d'enceinte, on aperçoit les soubassements des anciens temples des dix Rois des Enfers (Thập-Điền-Vương 十殿王), qui furent détruits par le typhon de 1904 (n^{os} 13 et 14 du plan général).

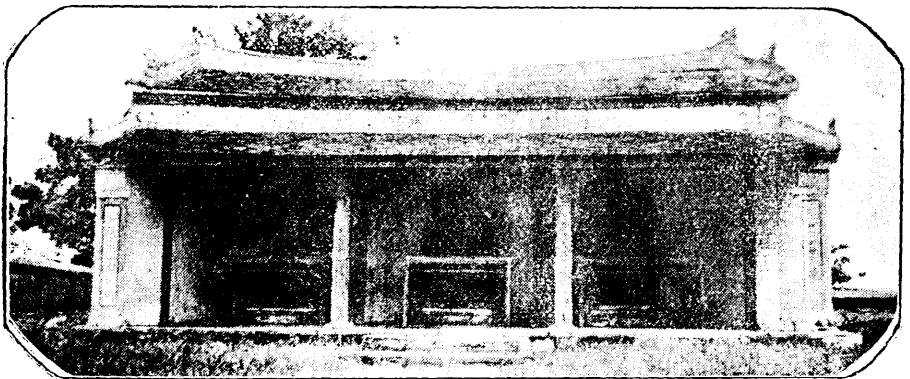


Fig. 54. — Un des bâtiments Lô-Gia et les statues des Kim- Cang, à Thiên-Mẫu
(Cliché A. BONHOMME.)

La porte de Nghi-Môn est surmontée d'un étage où l'on peut voir une statue en bronze doré de 1m. 90 de hauteur, représentant Hộ-Pháp 護法, « le Protecteur de la Loi » c'est-à-dire de la Religion, le Génie tutélaire préposé à la garde des temples bouddhiques, debout, le glaive à la main.

A droite et à gauche de la porte d'entrée, et sur le même plan, se trouvent deux sortes de miradores (n°15 et 16 du plan général). Celui de gauche (n°16) abrite un énorme tambour de 1m. 40 de diamètre tandis que celui de droite (n°15) renferme une cloche en bronze de 1m.70 de hauteur sur 1m. 10 de largeur.

Cette cloche porte à la partie supérieure huit caractères, emblèmes de la Longévité (Thọ 壽). Au milieu est gravée une inscription dont voici la traduction :

« La présente cloche a été fondue un jour faste au commencement de l'automne de l'année *Ất-hợi* 乙亥, 14^e année de Gia-Long (août 1815), et offerte à la pagode Thiên-Mụ ».

A la partie inférieure on a représenté les signes du *bát-quái* et tout au bas, différents ornements en relief représentant le soleil, le dragon et les vagues de l'océan.

* * *

Après avoir franchi la porte d'entrée, on se trouve en face du temple du Grand Héros (Đại-Hùng điện 大雄殿).

Ce bâtiment qui a 30 mètres de longueur sur 25 mètres de largeur, se compose d'abord d'une sorte de galerie couverte de 10 mètres de large dite « Tiền-Đường » 前堂. Sous y voyons en gros caractères dorés, sur un panneau en bois sculpté, l'inscription n°1 (voir le plan ci-joint du temple de Đại-Hùng) :

大雄殿

« Temple de Đại-Hùng. »

puis, suspendues le long des colonnes, des planches en bois laqué, recouvertes de caractères dorés, formant sentences parallèles et contenant les inscriptions ci-dessous :

N° 2 et 2^a

願布慈曇早應庶以昭靈
祈施法雨普足爲証驗

« Que le Bouddha exauce aussitôt mes vœux en couvrant le ciel de nuages favorables qui témoigneront de sa puissance. »

« Qu'il répande partout une pluie bienfaisante, afin de manifester son pouvoir. »

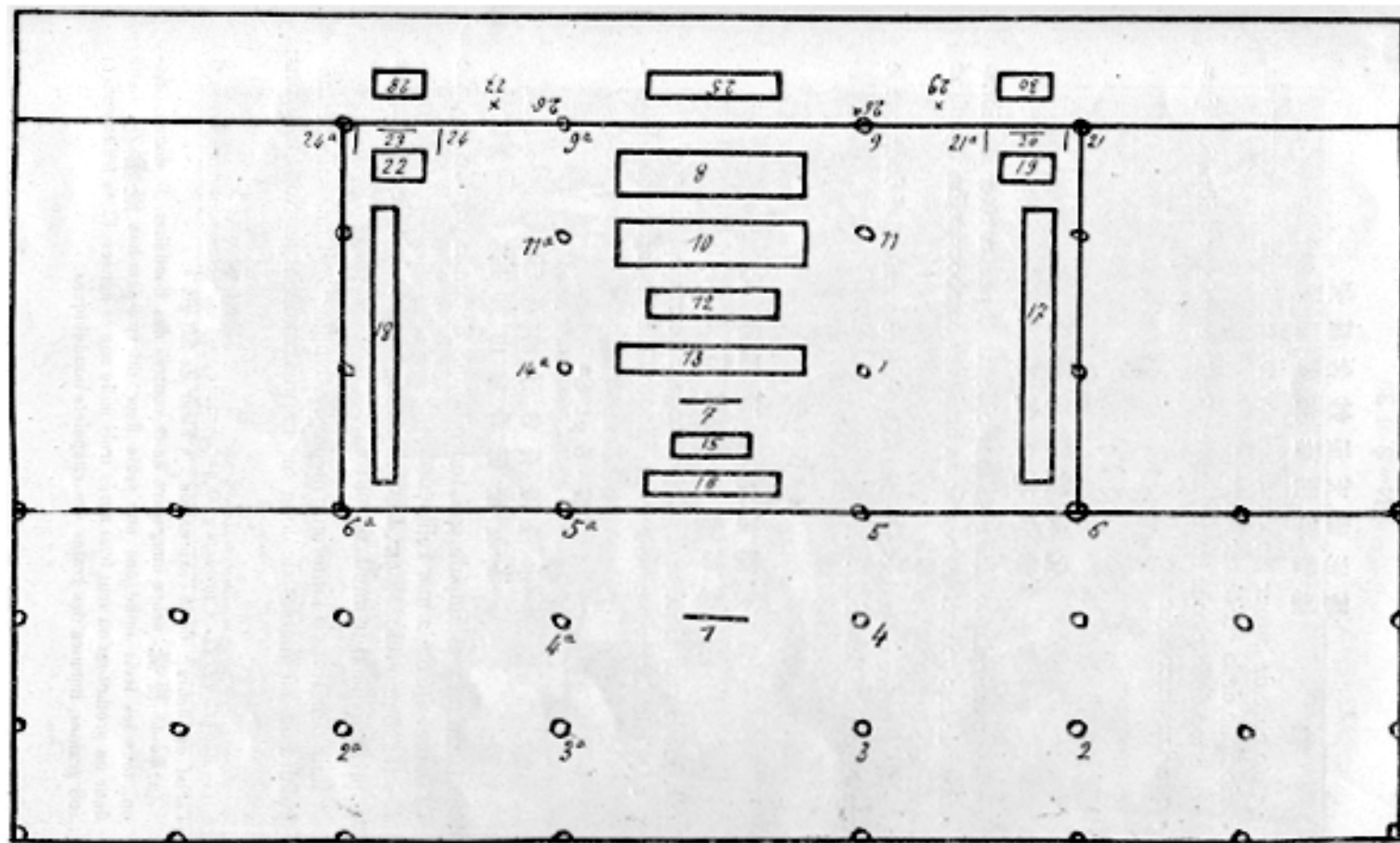


Fig. 55. — Plan du temple Đại - Hùng, à Thiên - Mẫu. (par A. Bonhomme.)

N^{os} 3 et 3^a

塔影聳天垠 妙含証覺
鐘聲穿樹蔭 玄入圓通

« L'ombre de la tour embrassant l'horizon renferme les preuves du
« triomphe de la vérité sur l'erreur. »

« Le son de la cloche traversant les forêts envoie ses vibrations jus-
« que dans la contrée des Bouddhas. ».

N^{os} 4 et 4^a

化神竹響鐘聲逗
妙到花香氣味深

« Le pouvoir du Bouddha est merveilleux. Il peut arrêter les vibra-
« tions de la cloche et les réunir au bruit des bambous se balançant au
« vent. »

« Le mystère de la doctrine une fois pénétré paraît aussi doux que le
suave parfum des fleurs. »

N^{os} 5 et 5^a

光開般若花 祥風薦祉
茂結菩提樹 化日凝禱

« Que la prospérité se développe, telle la fleur « bát-già » (1)

« Qu'elle s'accroisse, telle les feuilles touffues de l'arbre « bô-dề » (2).

N^{es} 6 et 6^a

淨水澄澄有會法 海遙涵
羣峯歷歷低看靈 山仰止

« L'eau pure et limpide qui tourbillonne devant la pagode rappelle
« l'immensité de la mer religieuse. »

« Du sommet de la tour, la vue s'étend sur une série de montagnes
« qui rappellent le mont Mérou. »

Mais pénétrons à l'intérieur même du temple. C'est une salle rectan-
gulaire de 15 mètres de long sur 12 mètres de large. Nous trouvons

(1) Bát-già 般若, « prudence et perspicacité. » Ces vertus sont comparées à l'éclat des fleurs : de là l'expression : « Fleur de bát-già ».

(2) Bô-dề 菩提, arbre imaginaire de la contrée des Bouddhas. Il donne, dit-on, tous les trois mille ans une seule fleur dite tra-đàm-hoa 優曇花. Cette fleur ne produit qu'un seul fruit après trois mille autres années. Et ce fruit contient 108 graines, nombre des grains des chapelets bouddhiques.

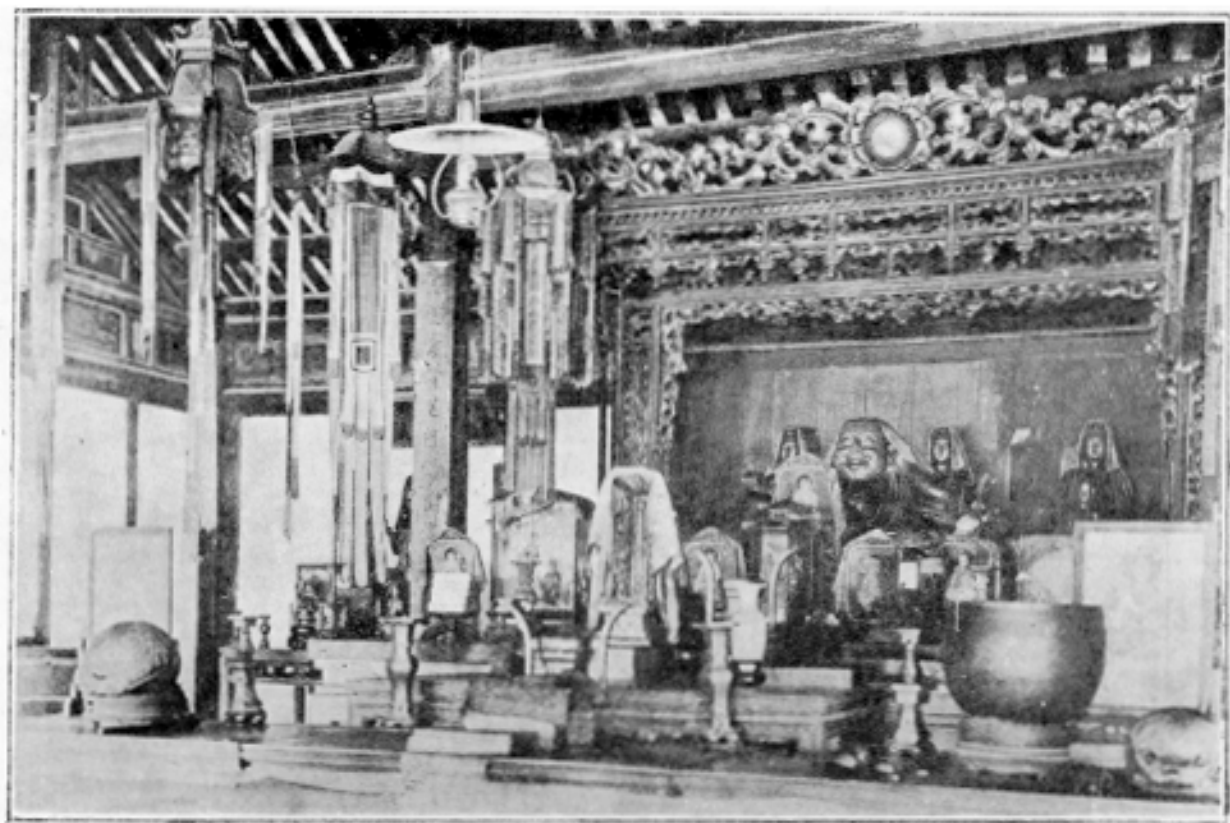


Planche XXXV. — Temple Đại-Hùng, à Thiên-Mẫu ; autel principal. (Cliché Khóa.)

d'abord, sur un panneau en bois laqué rouge suspendu horizontalement et recouvert de caractères dorés, l'inscription (n°7) :

靈 鷲 高 峯

« Le plus haut sommet de la contrée des Bouddhas. »

Tout au fond, on aperçoit un grand autel (n°8 du plan spécial) en maçonnerie, ayant 4 m. 20 de longueur sur 2 m. 20 de largeur et 1 m. 00 de hauteur, avec dessus en pierre. Sur cet autel est installé un piédestal en bois supportant une sorte de dais en bois sculpté et dore. Sous ce dais sont placées trois grandes statues en bronze doré représentant les « Tam-bão », la trinité tant vénérée par les bouddhistes, savoir :

Au milieu, Çakyamourr (Thích-ca-mâu ni 釋迦牟尼), le Bouddha, fondateur du bouddhisme, et qui, du séjour divin du Nirvâna (Nát-bàn 涅槃), la contrée des Bouddhas, préside aux destinées de l'univers ;

A sa gauche (côté de préséance), Amitabha (A-di-đà 阿彌陀), qui gouverne le Paradis inférieur appelé « Cực-Lạc » 極樂, le Soukhavâti des Hindous, séjour de délices placé bien loin à l'ouest du monde, où les élus qui n'ont pu atteindre le Nirvâna passent plusieurs années avant de revenir sur la terre ;

A sa droite, Maitreya (Đi-Lạc 彌勒), le Bouddha futur, le messie bouddhique, chargé de surveiller la propagation de la foi.

Devant ces trois grandes statues, on en voit trois autres qui représentent, en plus petit, les mêmes personnages. Tous sont assis sur le trône de lotus, symbole du bouddhisme. Cette position assise indique la méditation. Les jambes sont croisées ; seule la position des mains diffère quelquefois. Le trône sur lequel sont assis les Bouddhas est généralement divisé en deux parties superposées dont chacune est garnie de feuilles, sans doute pour rappeler le tapis de gazon dit de Bodhi-manda. L'histoire raconte, en effet, que vêtu d'un linceul ramassé dans un cimetière, le Bouddha choisit un lieu propice à la méditation pour trouver, par la force de la pensée et par l'extase, la vérité suprême. Il se plaça donc au pied d'un arbre, d'un nyagyodha (figuier indien), car c'est toujours sous un arbre qu'on arrive à la perfection absolue, et s'assit, les jambes croisées, sur un tapis formé d'herbes que lui avait fournies un marchand de verdure nommé Svastika, déclarant que, dût son corps se dessécher, il ne quittent pas cette position tant qu'il n'aurait pas trouvé la Bodhi, c'est-à-dire cette illumination intérieure, cette connaissance complète, parfaite, adéquate à la vérité qui fait qu'on est un Bouddha. On appelle Bodhimanda (essence de la Bodhi) (et Vadjra Sana) (siège de diamant) le lieu où s'accomplit cette scène mémorable, ou simplement le siège sur lequel le Bodhisattva

(l'aspirant à la Bodhi) était placé. L'arbre au pied duquel il était assis s'appelle l'arbre de Bodhi (Bodhidrouma).

Aux extrémités de l'autel se trouvent deux tableaux placés dans des cadres forme psyché d'environ 0 m. 70 de hauteur et représentant, celui de gauche, Quan-Âm 觀音, divinité d'origine coréenne adoptée par le bouddhisme du Nord qui en a fait le Bodhisattva Avalokiteçvara. Considérée comme l'incarnation de la pitié et de la miséricorde, cette divinité est l'une des plus populaires du bouddhisme chinois et les femmes l'implorent pour obtenir des enfants.

Le tableau de droite représente Vãn-Thù 文殊 ou Manjusri, le Bodhisattva de la Science et de la Sagesse, à cheval sur l'animal symbolique Thanh-Sư 青獅, « lion bleu ».

De part et d'autre de l'autel, contre le mur, et suspendues verticalement à des colonnes, les deux sentences parallèles (9 et 9 a) :

眞以智明推善慧
名因情立廣能仁

« Avec le secours de l'intelligence on pénètre toutes choses. »

« Avec l'aide de la sensibilité on pratique la charité et on acquiert
« une bonne réputation. »

Devant le grand autel il y en a un deuxième, de même forme et mêmes dimensions, quoique un peu plus haut (n°10 du plan spécial). On y voit, au milieu, une énorme statue ventrue, en bronze doré, de Di-Lặc 彌勒 (Maitreya) à une époque de sa vie où il n'avait pas encore embrassé la vie religieuse, et devant, une petite statue, également en bronze doré, sous une cloche de verre, représentant A-Di-Đà 阿彌陀 (Amitabha) assis sur un trône de lotus. De part et d'autre de cette cloche de verre, sept dessins dorés représentant, sur des tablettes en bois laqué rouge, les sept Bouddhas de l'antiquité (Saptabouddha) dont on a déjà rencontré les statues dans la tour. Sur la partie gauche de l'autel nous avons encore successivement : Un groupe en bois doré représentant le Roi du Ciel, l'Empereur de Jade (Ngọc-Hoàng 玉皇) assisté des deux génies Nam-Tào 南曹, l'Etoile du Sud, et Bắc-Đẩu 北斗, l'Etoile du Nord, qui l'aident à diriger l'univers. Nam-Tào est à la gauche de Ngọc-Hoàng ; il est chargé de tenir le registre des naissances humaines Bắc-đẩu siège à sa droite ; il est chargé du registre des décès. Ces trois divinités font partie, non pas du bouddhisme, mais du taoïsme, et leur présence prouve que la religion bouddhique ignore le fanatisme et n'hésite pas à adopter toutes les divinités locales qu'elle

rencontre sur sa route. Cette habile concession lui permet de coexister fraternellement avec les autres cultes sinon même de les absorber. C'est pourquoi, dans les pagodes bouddhiques, on voit souvent trôner les divinités stellaires du taoïsme auprès de la pure et impersonnelle image du Bouddha, et que, dans les prières des taoïstes, au milieu des objurgations et des exorcismes, on entend fréquemment invoquer les esprits protecteurs du bouddhisme, les Dévas et la triade sacrée de Bouddha — Dharma — Sanga.

Puis, sous une cloche de verre, six petits personnages en porcelaine dorée, quatre représentant Quan-Âm et deux (ceux qui tiennent la crosse à la main), le Bodhisattva miséricordieux Ksitigartha (Địa-Tạng 地藏) chargé de délivrer dans les enfers (Nâraka — sino-annamite Địa-Ngục 地獄) les âmes qui ont à leur actif quelque bonne action ou qui montrent un sincère repentir. Chargé de la haute direction des régions infernales et de la conduite des âmes devant les Tribunaux des Enfers, Địa-Tạng est généralement représenté tenant en mains la crosse bouddhique.

Sur la partie droite de l'autel, nous trouvons successivement :

D'abord, devant une petite glace genre psyché, un groupe en bois sculpté représentant le Roi du Ciel (Ngọc-Hoàng) assis sur un trône au milieu de deux lính tenant un parasol, et assisté des Génies de l'Etoile du Sud et de l'Etoile du Nord (Nam-Tào et Bắc-Đẩu) ;

Puis, sous une cloche de verre, une statue de Çakyamouni debout et, devant lui, trois statuettes représentant Di-Lặc assis. Ces quatre statues sont en porcelaine dorée.

De part et d'autre de l'autel et à l'arrière sont suspendues verticalement à des colonnes les deux sentences parallèles (n^{os} 11 et 11").

願民安祈物阜並山河壯固千秋
祝聖壽讚皇圖耀日月光輝萬古

« Que le peuple soit tranquille, que tous les êtres soient prospères
« et que cette tranquillité et cette prospérité durent éternellement
« comme les montagnes et les cours d'eau ! »

« Que la Reine-Mère vive longtemps, que la fortune impériale soit
« constante, que cette vie et cette fortune aient l'éclat du Soleil et de la
« Lune ! »

Devant l'autel se trouve une table en bois (n^o 12 du plan spécial) sur laquelle on aperçoit, placée verticalement, une tablette en bois laqué et doré, recouverte d'un voile et qui contient les caractères suivants :

當今皇帝聖壽萬歲萬萬歲

« Dix mille années, dix mille fois dix mille années à la sainte longévité de l'Empereur régnant. »

Et, derrière la tablette, un brûle-parfum en émail sculpté et ajouré dit « tháp-hưong » 塔香 dont on ne se sert qu'en présence du Roi.

Devant celle table il y en a une autre (n° 13 du plan spécial) beaucoup plus longue, qui contient des brûle-parfums et de nombreux livres de prières.

Sur la partie gauche de cette table se trouve un tableau avec cadre forme psyché et représentant, à cheval sur un *sư-lử* « lion » le Bodhisattiva Mahastama (Đại-Thê-Chi 大勢至), divinité subalterne du panthéon bouddhique qui a pour mission d'assister Amitabha dans la gestion du Paradis de Cực-Lạc.

À droite, un tableau du même genre représentant Văn-Thù 文殊 sur un *Thanh-sư* « lion bleu. »

Puis, de part et d'autre de cette grande table, suspendues à des colonnes, les deux sentences parallèles sur bois avec caractères en relief (n° 14 et 14^a) :

萬化瑤源普四大而咸歸善念
七層寶塔對兩間而敷錫福緣

« Lorsque l'action du Bouddha se répand, telle les vagues de l'océan, « dans les quatre grands continents, tous les êtres reviennent dans la « voie de la Vertu. »

« La précieuse tour à sept étages qui s'élève entre le Ciel et la Terre, contribue à répandre largement le bonheur. »

Enfin, du côté opposé, entre les portes d'entrée, on voit également deux tableaux (n° 15 et 16 du plan spécial) avec des brûle-parfums et une petite statue en bronze doré représentant Hộ-Pháp 護法.

Contre les murs latéraux du temple nous trouvons, à droite de l'entrée, une série de tables (n° 17 du plan spécial) sur lesquelles on remarque d'abord, dans des cadres genre psyché, en bois laqué rouge, trois tableaux représentant chacun trois personnages, soit donc neuf au total. Ces neuf personnages avec les neuf autres qui leur font pendant du côté opposé (n° 18 du plan spécial) représentent les dix-huit Arhâts bouddhiques (dits La-Hán 羅漢, du terme bouddhique sanscrit Arhân), c'est-à-dire les principaux disciples de Çakya-mouni.

Puis, placée sur une sorte de coupe en bois, une statue en porcelaine peinte représentant un arhât maîtrisant un dragon (Hàn-Long La-Ián 降龍羅漢).



Fig. 56. — Arhat maîtrisant le dragon
(Cliché A. BONHOMME.)

Nous avons ensuite cinq statues en bronze figurant cinq personnages assis, qui, avec les cinq autres qui leur font pendant du côté gauche opposé (n° 18 du plan spécial) représentent les Rois des dix régions de l'Enfer bouddhique (Thập-Điền-Vương 十殿王).

Au fond de la salle, contre le mur, on voit sur une table (n° 19 du plan spécial) une grande statue en bronze doré de Văn-Thù 殊文 assise sur un trône de lotus et tenant dans sa main une fleur de lotus.

Devant, sous une cloche de verre, trois statuettes en porcelaine dorée représentant Çakya-mouni. Dans les deux du fond il est dans un état de maigreur extrême à la suite de sa vie érémitique sur le mont Đà-Đổ où il s'était retiré.

Puis, de part et d'autre de cette cloche, dans de petites niches en bois sculpté, de petites statuette en bronze doré représentant Quan-Am.

Au-dessus de la table (n° 19) se voit l'inscription (n° 20).

廣運慈心

« La bonté du cœur du Buddha se manifeste largement ».

Puis, de part et d'autre, les deux sentences parallèles (n° 21 et 21')

臨風說法花應墜
對月談經石點頭

« Pendant la prédication en plein air, une pluie de fleurs tomba du Ciel (1) ».

« Et les pierres elles-mêmes, malgré leur insensibilité, sont « touchées par la grâce que répand la doctrine (2) ».

A gauche de l'entrée du temple nous trouvons un dispositif analogue et symétrique à celui que nous venons de décrire (n° 18 du plan), avec trois tableaux et cinq statues faisant pendant à ceux que nous avons vus (n° 17 du plan). Entre les trois tableaux et les cinq statues se trouve, dans une coupe, et correspondant à celle que nous avons vue de l'autre côté, une statue du Bodhisattva Phục-Hổ 伏虎 « maîtrisant un tigre ».

Au fond de la salle, contre le mur, sur une table spéciale (n° 22 du plan), une grande statue en bronze doré de Phô-Hiến 普賢 assise sur un trône de lotus et tenant dans sa main une fleur de lotus. Phô-Hiến représente comme Văn-Thù, le Bodhisattva Mandjusri et personnifie la Science et la Sagesse.

Devant, sous une cloche de verre, deux statuettes : une en argile peinte représentant le célèbre bonze Văn-Đức-Tì-Kheo 文德比丘 instruisant, livre en main, Thiện-Tài-Đông-Tử, 善才童子 disciple de Quan-Âm, agenouillé devant lui ; l'autre en porcelaine dorée, représentant Di-Lặc.



Fig. 57. — Arhat maîtrisant un tigre
(Cliché A. BONHOMME.)

(1) Sous le règne de l'Empereur Võ-Đê 武帝 de la dynastie des Lương 梁, un bonze du nom de Văn-quang-pháp-sur 雲光法師 fit tomber, en prêchant, des fleurs du Ciel. En mémoire de ce prodige on bâtit la pagode Võ-hoa-đài 雨花臺 « pluie de fleurs » près de Nankin.

(2) Sous le même règne, un autre bonze célèbre vint prêcher à la pagode Hổ-Khư 虎邱. Comme personne ne s'intéressait à son sermon, le bonze assembla



Planche XXXVI. — Autel de Phổ -Hiên (Mandjuirî),
à Thiên -Mẫu. (Cliché Khóa.)

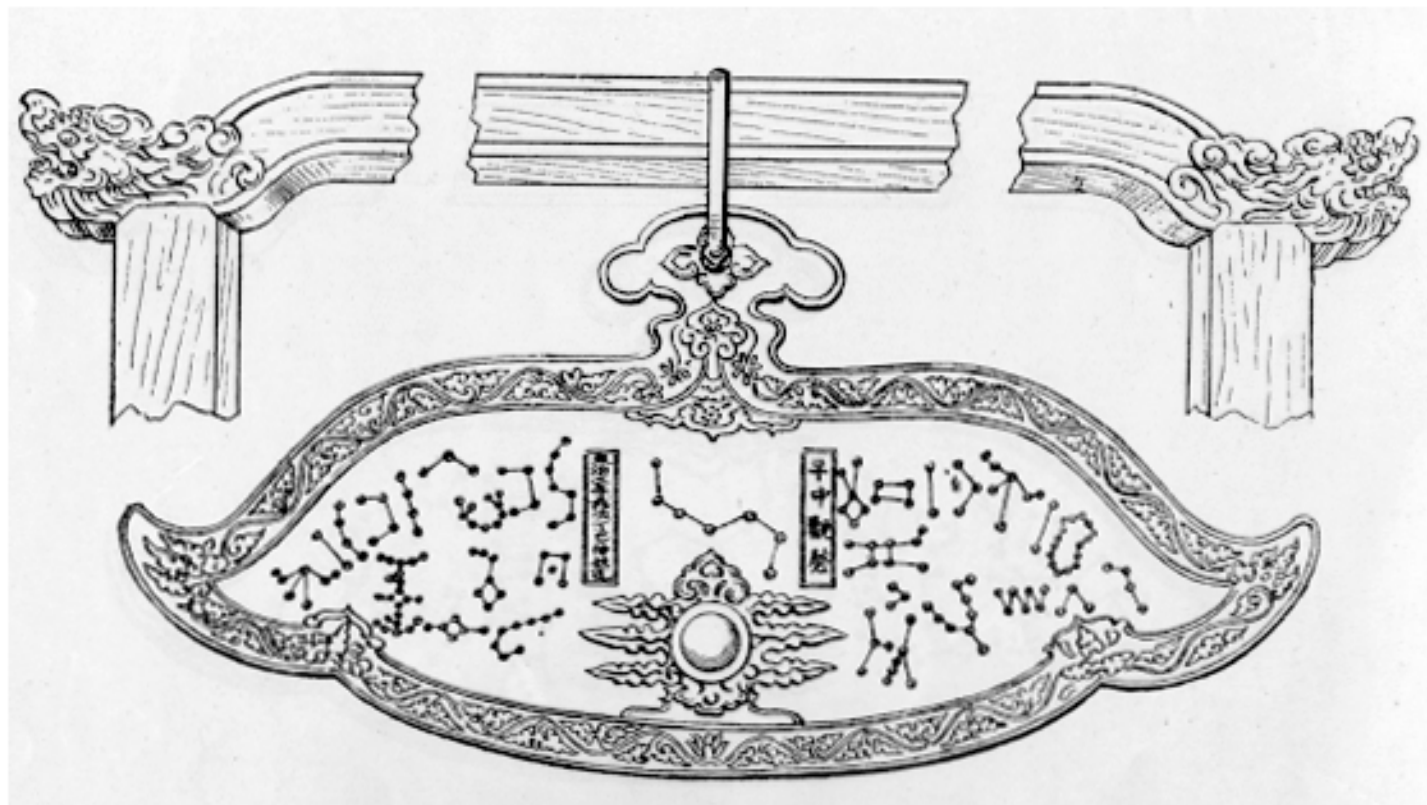


Planche XXXVII. — Khánh en bronze de Thiên -Mẫu. (Dessin de M. Tôn -Thất Sa.)

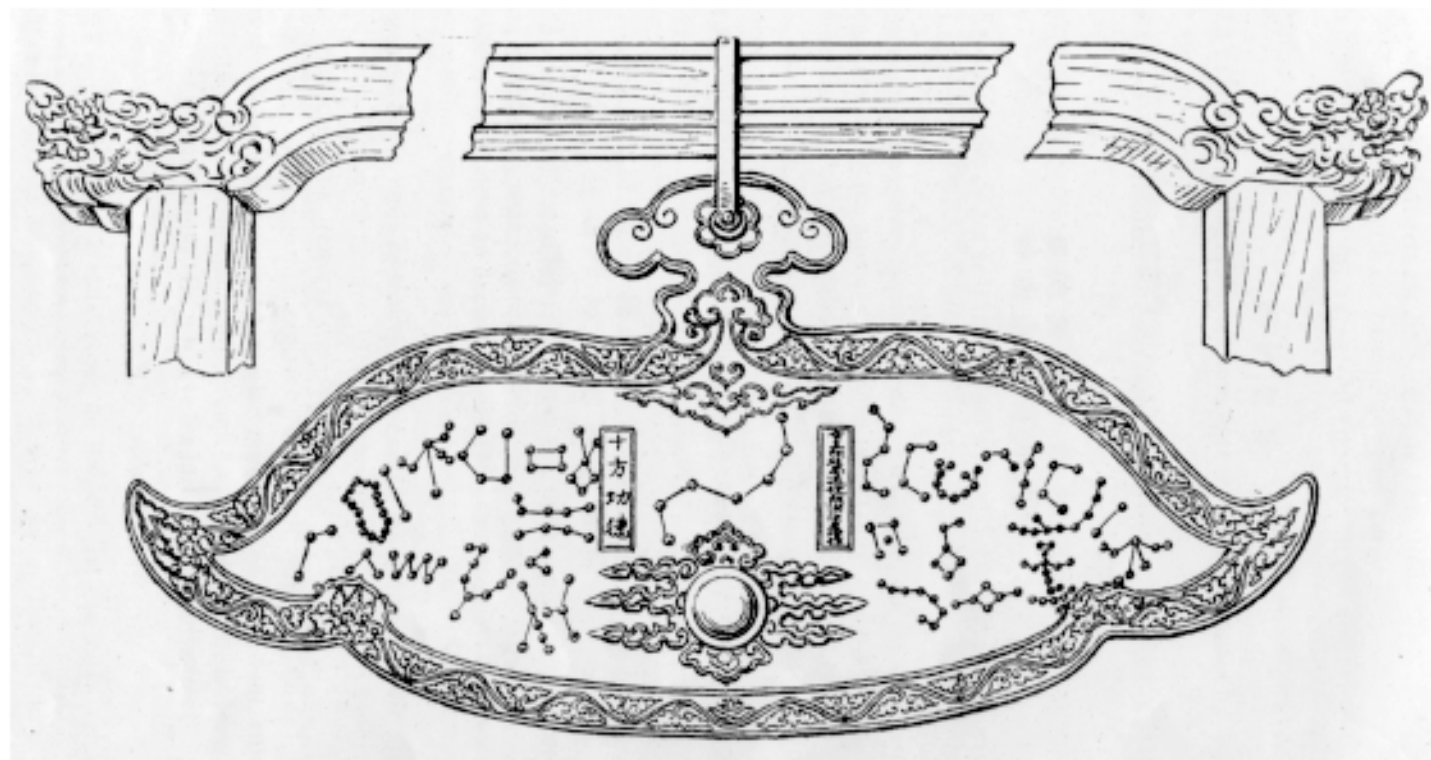


Planche XXXVIII. — Khánh en bronze de Thiên -Mẫu autre face. (Dessin de M. Tôn -Thất Sa.)

A gauche, une statuette en bois peint de Phò-Hiến.

A droite, une statuette en bronze de Quan-Am.

Au-dessus de la table (n° 22) se voit l'inscription (n° 25) :

神通智勝

« La puissance du Bouddha est immense et domine toutes les passions ».

Puis, de part et d'autre, les deux sentences parallèles (n° 24 et 24^a) :

聖德光垂千載著
神功浩蕩萬年明

« Les vertus des Sages se transmettent durant des milliers d'années. »

« Les mérites des Génies brillent pendant dix mille ans ».

Si nous pénétrons dans la partie arrière du temple, qui est séparée de la pièce principale par une cloison, nous nous trouvons dans une sorte de vérandah où l'on voit d'abord, au milieu, sur une table (n° 25 du plan), une statue en bronze de Đạ-Tạng à cheval sur un *đẽ-thinh* « licorne »

De part et d'autre de cette table, deux sentences parallèles (n° 26 et 26^a) :

跳出三輪不與六塵作對
高超十地相隨萬德常鄰

« Après avoir franchi les trois roues (1), on n'a plus rien de commun avec les six sens vulgaires (2) ».

« Après s'être élevé au-dessus des dix Terres on acquiert facilement « les dix mille vertus ».

A gauche de la table se trouve, suspendu à un cadre en bois, une sorte de grand gong en bronze dit « khánh » (n° 27 du plan) ayant la forme classique *sui generis* des instruments de ce genre, laquelle rappelle vaguement celle d'un croisant. Ce khánh, qui a 1^m.60 de longueur et 0^m.80 de largeur, en tout à fait remarquable. Il contient, entre autres, différents ornements sculptés représentant le soleil, la lune et les diverses constellations. On y relève les inscriptions suivantes :

(1) Le corps, la bouche et l'intelligence du Bouddha sont considérés comme trois roues de voiture qui circulent partout pour répandre le bouddhisme.

(2) D'après la doctrine bouddhique il y a six sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et l'intelligence.

永治二年歲次丁巳仲秋造會主陳廷恩道號明
洪法名淨信奉供

« Fabriqué en la 2^e année de Vĩnh-Trị année *dinh-tị*, (1674), au milieu de l'automne; offert par le Président de la confrérie Trần-Đình-An, du nom religieux de Minh-Hồng 明洪 et du nom bouddhique de Tịnh-Tín 淨信 (1).

平中觀磬十方功德

« Khánh du temple Bình-Trung, mérite de la région entière. »

A droite du khánh, sur une table (n° 28 du plan), se trouvent, dans un baldaquin en bois laqué et doré, trois statues en bois laqué et doré dédiées au Bonheur (Phước 福), à la Richesse (Lộc 祿) et à la Longévit (Thọ 壽).

A gauche de l'autel central de Địa-Tạng, nous avons une cloche en bronze (n° 29 du plan) de un mètre de hauteur, et, à gauche de cette cloche, dans un baldaquin en bois laqué et doré placé sur une table (n° 30 du plan) trois petites statues en bois doré représentant la Sainte-Mère des neuf cieux (Cửu-Thiên-Thánh-Mẫu 九天聖母) et ses assistantes. Nous sommes, là encore, en présence d'une divinité de l'olympée taoïque.

(1) Trần-Đình-Ân 陳廷恩, né en 1624 au huyện de Minh-Linh 明靈 province de Quảng-Trị. Sous le règne de Thái-Tôn (1649-1685), il prit en qualité de Thủ-Bộ 守簿 une part très active aux opérations militaires contre les Trịnh. Il fut ensuite nommé successivement Câu-Kê-Kiểm-Trị-Bộ 勾磬兼知簿 en 1687; — Cai-Bộ Phó-Đoán-Sự 該解副斷事 en 1688; — et Tham-Chánh Chánh-Đoán-Sự 參政正斷事 en 1699.

En la 12^e année du règne de Hiến-Tôn 顯尊 1702, Trần-Đình-Ân ayant atteint l'âge de 78 ans, obtint enfin, après plusieurs démarches précédentes qui étaient restées sans résultat, d'être admis à la retraite. C'était, disent ses biographes, un homme de bien, libéral, généreux, et adepte fervent de la religion bouddhique. Une fois admis à la retraite, il se retira dans la pagode de Bình-Trung 平中寺 province de Quảng-Trị, où il mourut, eu la 15^e année de Hiến-Tôn (1705), à l'âge de 81 ans. L'Empereur lui conféra le titre posthume de Serviteur méritant et loyal, élevé par faveur spéciale au titre de Soutien du Royaume, avec bannière de couleur or et violet, portant le litre funéraire d'illustre dignitaire, Grand Chambellan du Đại-Lý-Tự (Đôn-hậu Công-thần đặc-tân Trụ-quốc Kim-tử Vinh-lộc Đại-phu Đại-lý-Tự-khanh 敦厚功臣特進柱國金紫榮祿大夫大理寺卿).

Les descendants de Trần-Đình-Ân suivirent l'exemple de leur glorieux ancêtre. Ils donnèrent à l'Annam toute une lignée de mandarins de valeur dont plusieurs furent des ministres célèbres. S. E. Trần-Đình-Phát 陳廷樸 Ministre des Finances, décédé l'an dernier à Hué (Voir B. A. V. H. 1915, p. 60 Notes nécrologiques par R. Orband) appartenait précisément à cette illustre famille (D'après l'Histoire des hommes illustres de l'Annam. *Dại-Nam liệt truyện tiền biên* 大南列傳前編, Vol. 5 pages 22 et suivantes).

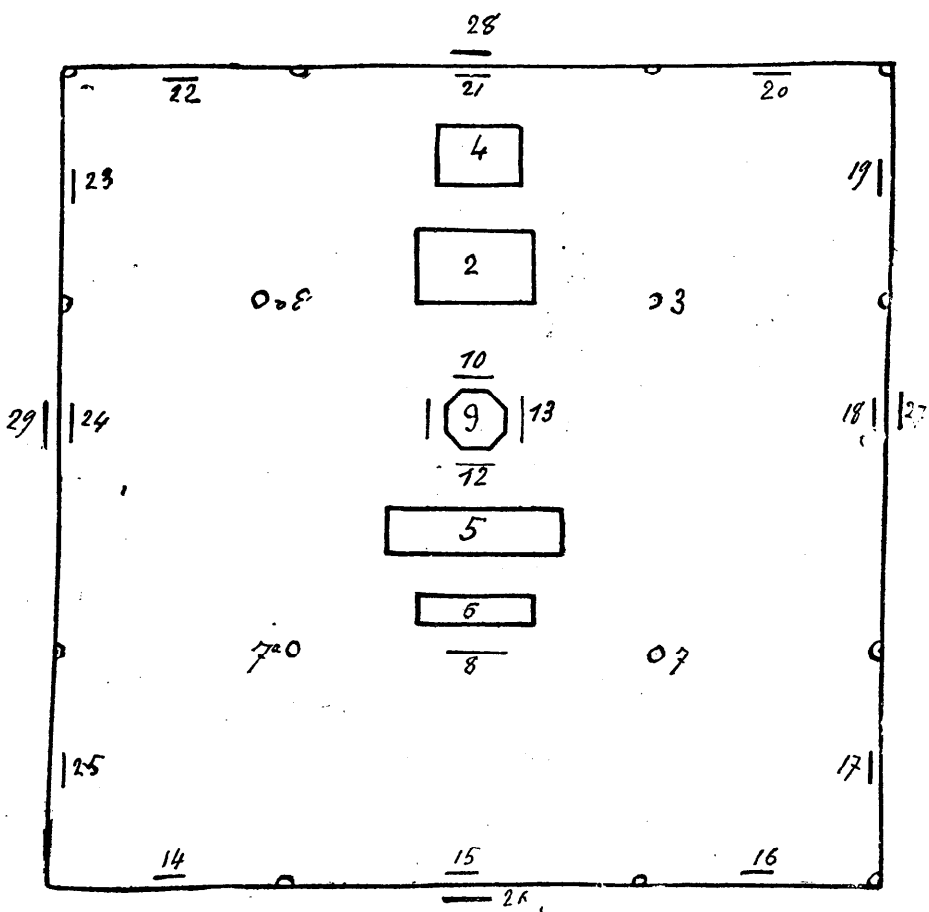


Fig. 58. — Plan du temple de Huong-My, à Thien-Mau (par A. BONHOMME.)

* * *

Après avoir quitté le temple de Đại-Hùng, on trouve devant soi un grand emplacement rectangulaire ayant 28 mètres de longueur, 20 mètres de largeur et 0 m. 70 de hauteur (voir plan général). C'est le soubassement de l'ancien temple de Di-Lặc qui fut démoli par le typhon de 1904 et dont les matériaux ont disparu.

Sur cet emplacement s'élève actuellement le belvédère de Hương-Nguyễn, qui se trouvait autrefois, ainsi qu'il a été expliqué plus haut, devant la tour de Phước-Duyên.

Ce bâtiment, de forme carrée, mesure 10 mètres de côté, et il est percé de larges ouvertures sur chaque face.

Au-dessus de l'entrée on trouve l'inscription (n° 1 du plan spécial du temple de Hương-Nguyễn) :

奉敕建香願亭紹治五年孟蘭節

« Temple de Hương-Nguyễn »

« Construit par ordre impérial le 15^e jour du 7^e mois de la 6^e année « de Thiệu-Trị (17 août 1845). »

A l'intérieur et au milieu du temple, se trouve, sur une table (n° 2 du plan) surmontée d'un baldaquin en bois laqué et doré et dans un cadre en bois genre psyché de 1 m. 60 de hauteur sur 0 m. 75 de largeur, un grand tableau sous verre représentant Quan-Võ 關羽, appelé aussi Quan-Đề et Quan-Công, et vulgairement Ong-Thánh-Quan 翁聖關 célèbre général chinois qui vécut au III^e siècle ap. J. C. et fut le fidèle compagnon de Lữ-Bị 劉備. Renommé pour son courage et son habileté militaire, il est honoré comme dieu de la guerre dans tout l'Extrême-Orient de civilisation chinoise. Le personnage placé à sa droite est Quan-Bình 關平, son fils adoptif, qui partage sa haute réputation dans l'art de la guerre. Celui de gauche est son serviteur, Châu-Thương 周倉, nègre d'une force herculéenne.

Devant le tableau, et au pied, trois petites statuettes en argile représentent les mêmes personnages.

A droite et à gauche de cette table se trouvent les deux chevaux de selle de Quan-Võ, et, tout à côté, suspendues à des colonnes, deux sentences parallèles asec caractères dotés sur bois laqué (n° 3 et 3^a) :

崩男直衝標萬宇而輝煌慧日
巍峩峙立對兩間而布濩曇雲

« La tour s'élève, droite et majestueuse, sous les rayons bienfaisants « du soleil, dominant de sa hauteur tous les autres bâtiments qui « l'entourent. »

« Par ses dimensions imposantes, elle rappelle l'immensité du Ciel et de la Terre et leur action bienfaisante. »

Derrière la table (n° 2) on voit, dans un cadre en bois laqué forme psyché, de 2^m. 10 de hauteur et 1^m. 10 de largeur, un autre tableau (n° 4 du plan) représentant Quan-Võ et Châu-Thương.

Devant la table (n° 2) deux autres tables plus petites (n° 5 et 6 du plan) avec des brûle-parfums, des parasols, des sabres, etc...

A droite et à gauche, suspendues à des colonnes, deux sentences parallèles (n° 7 et 7^a).

秉燭豈避燭此夜心中知有漢
花容非報義當年目下視無曹

« En veillant toute la nuit, une torche à la main, Quan-Công n'avait pas simplement dessein d'écarter les soupçons, mais plutôt de prouver que sa fidélité inébranlable à la cause des Hán était l'unique préoccupation de ses pensées (1). »

En rendant, à Ba-Dung, la liberté à Tào-Tháo, Quan-Công n'avait pas simplement dessein de prouver sa reconnaissance pour un bienfait, mais plutôt de pardonner à son ennemi, en oubliant jusqu'à sa présence (2) ».

Et, au-dessus, sur un panneau laqué et doré placé horizontalement, l'inscription (n° 8) :

關公祠成泰九年七月重修

« Temple de Quan-Công ».

« Restauré le 7^e mois de la 9^e année de Thành-Thái (août 1897). »

Tout en haut, sous la toiture et au centre de l'édifice, en aperçoit un dessin en bois et en relief représentant les signes du *bát-quái* (n° 9 du plan).

(1) Allusion à un épisode de la vie de Quan-Công. Avant de monter sur le trône des Hán, Lữ-Bị, au cours de ses pérégrinations, essuya plusieurs défaites à la suite desquelles il dut se séparer de son fidèle compagnon Quan-Công. Ce dernier ayant été fait prisonnier en même temps que les deux femmes de Lữ-Bị, l'usurpateur Tào-Tháo le fit enfermer dans la même pièce que ces deux femmes, afin de l'inciter à trahir Lữ-Bị. Mais Quan-Công passa toute la nuit debout, une torche à la main (D'après le Tam-Quốc-Chí 三國志 Histoire des trois royaumes).

(2) Allusion à un autre épisode de la vie de Quan-Công. Alors que Quan-Công se trouvait au pays de Ngụy sous la dépendance de Tào-Tháo, ce dernier, admirant son courage et sa bravoure, et voulant le rallier à sa cause, le traita avec la plus grande considération. Lữ-Bị et Quan-Công ayant réussi à se retrouver, infligèrent, à leur tour, plusieurs défaites à Tào-Tháo qui fut fait prisonnier à Ba-Dung ; Quan-Công se souvenant de la manière dont il avait été traité autrefois par son ennemi et pris de pitié, lui rendit la liberté.

En fin, autour de ce dessin, de même que sur les parois intérieures du temple, ont été gravées, sus des boiseries spéciales et en caractères dosés, différentes poésies composées par *Thiệu-Trị* et dont voici la traduction :

Autour du dessin du *bát-quái*, quatre poésies (n^{os} 10, 11 , 12 et 13 du plan spécial) :

N^o 10

« Bien que le bouddhisme ne soif point lié à l'avenir de la fortune
« impériale,

« Je l'ai néanmoins encouragé en vue de l'instruction et de l'édi-
« cation du peuple.

« La vie simple et obscure dans la retraite et l'abstinence est une
« chose peu utile,

« Bien que le son grave ou aigu des cloches et des gongs ne laisse
« pas d'avoir son charme ».

N^o 11

« Le son de la cloche sacrée fait sortir les êtres vivants de l'erreur
« où ils étaient plongés,

« Tandis que celui du gong d'or invoque la venue du Bouddha.

« Cette musique semble s'accorder avec le « *huyền-lê-độ-khúc* (1) ».

« Ce sont les divertissements que l'on goûte dans la contrée de
« longévité ».

N^o 12

« La colline est recouverte en toute saison d'une verdure printanière.

« Sa forme est celle d'un dragon qui se dissimule en partie.

« Le son de la cloche apporté par une brise favorable retentit dans
« la profondeur des forêts.

« Le parfum de l'encens imprégné par la pluie bouddhique embau-
« me la mer religieuse ».

N^o 13

« La verdure sombre des arbres de la pagode s'associe heureuse-
« ment aux couleurs claires des nuages.

« Les allées sont remplies des traces des pas des bonzes.

« Le Bouddha aide le monde à rentrer dans la voie du devoir.

« Ce n'est pas sans raison que l'éclat du bouddhisme augmente de
« jour en jour »:

(1) Gong en pierre en usage dans l'antiquité.

Le long des parois intérieures du temple, douze poésies (n^{os} 14 à 25) :

N^o 14

« Il descendit de la région de **Đầu-Suât** (1) dans le haut du ciel.

« Après avoir cultivé beaucoup d'arbres de vertus, il parvint à récolter le vrai fruit de **Nát-Bàn** (2) ».

« Lorsqu'il réussit à fonder sa doctrine, c'était au commencement de la dynastie des **Châu** (3) ».

« Et sa doctrine fut introduite en Chine sous la dynastie des **Ilán** postérieurs (4) ».

N^o 15

« La prédication occidentale a pour but la pitié et la miséricorde.

« C'est pour secourir le monde que le Bouddha est venu ici en volant par dessus la mer du Sud.

« Il incite les êtres vivants à suivre la bonne voie.

« Les livres bouddhiques rapportent des milliers d'actions édifiantes qui rentrent toutes dans la vraie doctrine. »

N^o 16

« L'heureux présage qui a déterminé l'affectation de cette terre prédestinée est un signe de l'accord qui existe entre le Ciel et l'homme.

« Tout est renouvelé par la construction de la tour peinte en rouge.

« Avec le secours de l'intelligence on pénètre toutes choses ;

« Avec l'aide de la sensibilité on pratique la charité et on acquiert une bonne réputation. »

N^o 17

« Le pouvoir du Bouddha est merveilleux. Il peut arrêter les vibrations de la cloche et les réunir au bruit des bambous se balançant en vent.

« Le mystère de la doctrine une fois pénétré paraît aussi doux que le suave parfum des fleurs.

« Tant que la paix régnera, douce et brillante, comme le soleil du matin dans la fraîcheur de la nature,

« Ces monuments subsisteront éternellement sous la splendeur du ciel. »

(1) **Đầu-Suât** 兜率, région des Bouddhas.

(2) **Nát-Bàn** 涅槃, Nirvāna — Récolter le vrai fruit de **Nát-Bàn** signifie devenir Bouddha.

(3) La dynastie, des **Châu** (1122-253 av. J. C.).

(4) Celle des **Ilán** postérieurs (25 à 220 ap. J. C.).

N° 18

« A son attitude majestueuse, on voit qu'il a atteint la perfection.
« Transformé en un corps d'or et assis dans la sérénité, son action
« édifiante se répand cependant partout.
« Qu'il montre son pouvoir pour rendre heureux tous les êtres vivante,
« Afin qu'ils puissent avoir le bonheur de devenir Bouddhas.

N° 19

« En feuilletant les livres composés avec les feuilles du palmier
« bôï » (1),
« Le Bouddha assis sur son trône de lotus fit la prédication.
« Tant que le soleil bouddhique luira sur les quatre grands continents,
« Le souverain, par ses bienfaits, contribuera à mettre en pratique la
« doctrine des trois Roues. »

N° 20

« Si, à l'Ouest de la capitale, s'élèvent ces magnifiques temples
« bouddhiques,
« C'est que l'Empereur exauçant les vœux du peuple les a fait construire.
« Cette œuvre perpétue la splendeur des heureux présages envoyés
« du ciel,
« Qui brillent, lumineux comme les rayons éclatants du soleil levant. »

N° 21

« Semblable au cours d'un fleuve majestueux, la doctrine bouddhi-
« que poursuit sa marche triomphale,
« Au milieu de la vénération universelle des peuples.
« Que le Bouddha montre le fruit du bonheur aux êtres vivants
« pour les encourager,
« Et pour rendre la doctrine plus brillante et la fortune impériale
« plus prospère. »

N° 22

« Bien que l'essence du Bouddha soit immatérielle et son attitude
« impassible, son action renferme cependant des mystères infinis.
« Pour lui le plaisir n'étant qu'un néant, il est pour ainsi dire indif-
férent à tout.
« La pagode, entièrement restaurée, étincelle parmi les ornements
« d'or,
« Et la précieuse tour inspire partout de la vénération pour le
« bouddhisme ».

(1) Bôï 貝, palmier de l'Inde dont les feuilles étaient utilisées, dans l'antiquité, comme papier.

N° 23

« Sans avoir besoin de s'enquérir des désirs du monde, le Bouddha
« les connaît par simple divination.

« Par son intelligence, il pénètre le caractère insondable des êtres.

« Connaissant les bonnes actions, il y répond mystérieusement même dans les endroits les plus obscurs,

« Ce qui prouve surabondamment son caractère immatériel et divin »

N° 24

« Ne vous demandez donc pas si le Bouddha existe ou non.

« Car lorsqu'une bonne pensée se manifeste en vous, c'est lui qui
« l'inspire.

« Après avoir pénétré les bát chánh (1), on a le cœur ferme.

« Et lorsqu'on a saisi les thật năng (2), on comprend tout. »

(1) Bát chánh 八正 les huit voies ou préceptes dont la pratique conduit au Nirvâna : quatre doivent être suivies par tous les hommes :

1° — Bonnes ou droites pensées.

2° — Bons ou droits discours.

3° — Bonnes ou droites actions.

4° — Regards droits.

Les quatre autres voies sont réservées aux religieux : elles sont secondaires.

1° — Vivre en reclus.

2° — Application dans l'étude de la Loi.

3° — Mémoire en pensant à la Loi.

4° — Droite méditation.

(2) Thật năng, 七能 les sept prohibitions fondamentales de la Doctrine. Cinq concernent tous les croyants.

1° — Ne pas tuer ou détruire les êtres vivants.

2° — Ne pas voler.

3° — Ne pas mentir.

4° — Ne pas commettre d'adultère.

5° — S'abstenir de liqueurs fortes.

Les deux autres concernent les religieux :

1° — S'abstenir de l'usage de l'or et de l'argent.

2° — Ne manger qu'aux heures permises.

A ces sept prohibitions il convient d'en ajouter trois autres (ce qui porte leur nombre à dix) qui ne concernent également que les religieux :

1° — Ne pas user de parfum ou de guirlandes de fleurs.

2° — Coucher sur une natte étendue sur le sol et non sur un lit élevé.

3° — S'abstenir de spectacles, danses, musique, chant, jeux.

N° 25

« Le parfum de l'encens offert au Bouddha se répand sur tous les points du monde.

« L'ombre de l'arbre **viêt** (1) se balance au-dessus des dix mille habitations.

« Bien que n'étant pas un véritable adepte du bouddhisme,

« Je le vénère néanmoins pour le bonheur et la prospérité du peuple ».

A l'extérieur du temple, quatre poésies (n° 26 à 29) :

N° 26

« Avec dédain un Bodhisattva refusa les titres que le souverain des T'ân désirait lui conférer (2).

« Ce Bodhisattva compte parmi les dix-huit apôtres venus de la région bouddhique.

« Il en est d'autres qui maîtrisèrent les dragons.

« Et d'autres encore qui soumirent les tigres ».

N° 27

« Le but poursuivi par le bouddhisme est de secourir le monde.

« Et la doctrine bouddhique a pour fin la pitié et la miséricorde.

« Si, à la pagode, on examine attentivement les statues des Bouddhas.

« On voit que leurs yeux éclairent les quatre points de l'univers ».

N° 28

« La doctrine est vaste comme la mer, mais elle a une fin comme la mer a un rivage.

« Ceux qui la pratiquent pourront l'atteindre, de même que les vaisseaux voyageant au large finissent par arriver au port.

« Plus la doctrine est pratiquée, plus elle augmente d'éclat, de même que la lune, à une heure avancée de la nuit, brille davantage.

« Le son de la cloche et du tambour rappelle la présence des Bouddhas.

(1) **Viêt** 槐, arbre dont l'écorce est utilisée dans la fabrication de l'encens.

(2) Un Bodhisattva du nom de **Cưu-ma-la-thập** 鳩摩羅什 fut mandé par le roi des T'ân et chargé de la traduction de livres bouddhiques. Ce travail accompli, le roi voulu lui conférer un titre de noblesse ; il le refusa.

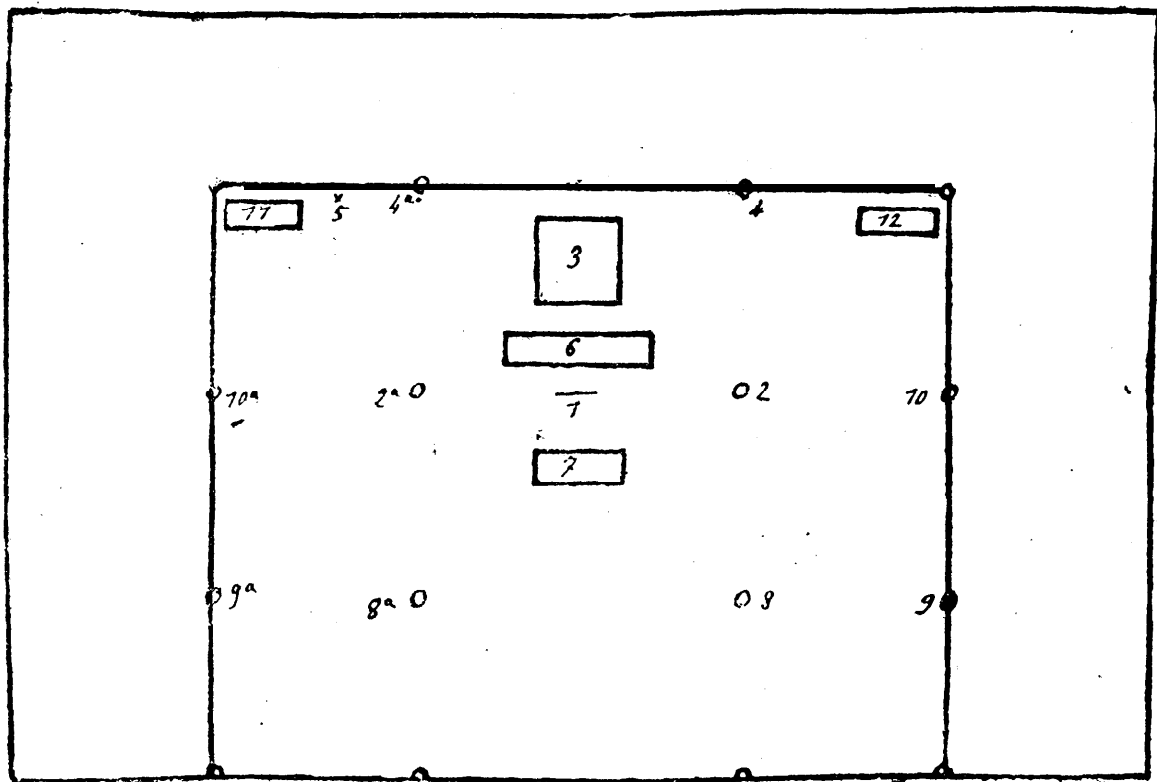


Fig. 59. — Plan du temple de Quan-Âm, à l'hiên-Mẫu (par A. BONHOMME.)

N° 29

« De même qu'arrivé au sommet d'une montagne on aperçoit avec
« plaisir le rivage de la mer ;

« Qu'au milieu de la chaleur du jour, on aspire avec délices la fraîcheur de la brise dans l'ombre des arbres,

« Et qu'en apercevant les ondulations des eaux, on sent son cœur
« se dilater de joie ;

« Prêtant attentivement l'oreille au bruit du vent et des eaux, on
« goûte davantage la profondeur de la doctrine. »



En sortant du temple de Hương-Nguyện, on arrive au temple de Quan-Am (voir plan général). Cet édifice, de forme rectangulaire, mesure 20 mètres de long sur 13 mètres de large.

A l'intérieur et au centre, on trouve l'inscription n° 1 (voir le plan ci-joint du temple de Quan-Am) :

觀音殿

« Temple de Quan-Âm »

Et, à droite et à gauche, suspendues à des colonnes, les deux sentences parallèles (n° 2 et 2°) :

佛即心感發辰何必真靈山驚嶺
空是色繁花處豈不是鹿苑祇園

« Le Bouddha résidant dans notre propre cœur, il n'est point nécessaire de gravir les monts « Linh-Sơn » et « Thử-Lãnh » (1) pour
« manifester les bons sentiments que nous éprouvons à la vue du
« monde extérieur. »

« Le néant est le plaisir suprême et même au milieu des occupations
« de ce monde on songe aux jardins « Lộc-Uyền » et « Kỳ-Viên (2). »

Au fond du temple, un autel carré en maçonnerie (n° 3 du plan) de 1 m. 30 de côté et 1 m. 00 de hauteur, avec, sous un dais en soie, une grande statue de Quan-Am en bronze rouge.

(1) Linh-Sơn 靈山 et Thử-Lãnh 驚嶺 montagnes de l'Inde sur lesquelles le Bouddha fit la prédication. — Par extension, région des Bouddhas.

(2) Lộc-Uyền 苑鹿 et Kỳ-Viên 祇園 jardins magnifiques de la contrée des Bouddhas.

De part et d'autre, contre le mur, suspendues à des colonnes, les deux sentences parallèles (n° 4 et 4^a) :

經繡貝葉談玄教
座踞蓮花說法身

« En feuilletant les livres faits en feuilles de palmier bôï,
« Le Bouddha assis sur son trône de lotus fît la prédication ».

Près de la sentence (n° 4^a) se trouve une cloche en bronze (n° 5 du plan) de 0^m. 75 de haut, et marquée des quatre caractères suivants :

明氏重鐘

« Cloche de Minh-Thị-Trọng. »

Devant l'autel, sur une table (n° 6 du plan), deux autres statues plus petites de Quan-Am, en bronze doré.

A droite et à gauche, deux tableaux sous verre représentant respectivement Van-Thù sur un *thanh-sur* 青獅 « lion bleu » et Pho-Hiến sur un *bạch-tượng* 白象 « éléphant blanc ».

Puis, entre ces deux tableaus, sous une cloche de verre, cinq statuettes en bronze doré représentant les cinq Bouddhas qui dirigent les cinq points cardinaux (*ngũ-phương* 五方), c'est-à-dire le Nord, le Sud, l'Est, l'Ouest et le Centre,

Tout à fait devant, sur une petite table (n° 7 du plan) une tablette recouverte d'un voile et contenant les caractères suivants :

當今皇帝聖壽萬萬歲

« Vive l'Empereur régnant ! »

Devant la table (n° 7), suspendues à des colonnes, deux sentences parallèles (n° 8 et 8^a).

捧喝衆生歸善念
經傳萬化入真規

« Le Bouddha conduit les êtres vivants vers la voie de la bonne action comme le guide qui marche devant, un bâton à la main et en criant : « gare » .

« Les livres bouddhiques rapportent des milliers d'actions édifiantes qui rentrent toutes dans la vraie doctrine.

Contre les murs latéraux de l'édifice, également suspendues à des colonnes, quatre autres sentences parallèles.

N° 9 et 9^a.

等閑好善同惟善
如是無爲助有爲

« Le bouddhisme, comme le confucianisme, nous enseigne à faire
« le bien.

« Quoique impassible lui-même, le Bouddha apporte son concours
à ceux qui agissent ».

N° 10 et 10^a.

七寶之塔長留于自在天
一誠之心大願于眞如佛

« Que la tour ornée des sept substances précieuses se perpétue
« dans la quiétude céleste.

« La droiture du cœur est l'unique vœu du Bouddha ».

Enfin, tout au fond du temple, on remarque, de chaque côté, des
tables (n^{os} 11 et 12 du plan), sur lesquelles sont placées, dans des
cadres de bois laqué, des feuilles de papier recouvertes de nombreuses
inscriptions. Ce sont les noms des princes et princesses décédés sans
postérité.



UNE LIGNÉE DE LOYAUX SERVITEURS

LES NGUYEN-KHOA 阮科 (1)

Par G. RIVIÈRE

Professeur

Les Nguyễn-Khoa 阮科 sont originaires du village de Trạm-Bạc 湛泊, canton de Văn-Cú 文句, sous-préfecture de An-Dương 安陽, préfecture de Kinh-Môn 荊門, province de Hải-Dương 海陽 (Tonkin). Sur la demande de Nguyễn-Khoa-Minh 阮科明, ministre des Rites, ils furent inscrits, le 11^e mois de la 10^e année de Minh-Mạng, 1829, sur le Đình-Bộ (rôle officiel du cens) du village de An-Cửu 安舊, huyện de Hương-Trà 香茶 (aujourd'hui Hương-Thủy 香水) près de la ville de Hué, province de Thừa-Thiên 承天.

Le domaine familial actuel se trouve dans le hameau de Gia-Lạc 嘉樂, canton de Dương-Nỗ 楊努, huyện de Phú-Vang 富榮, phủ de Thừa-Thiên 承天.

1^{re} Génération : NGUYỄN-ĐÌNH-THÂN 阮廷伸.

Né en *qui-sửu* 癸丑 1553, Nguyễn-Đình-Thân mourut en *qui-dậu* 癸酉 1633, à l'âge de 81 ans.

En *mậu-ngọ* 戊午 1558, c'est-à-dire alors qu'il n'avait encore que cinq ans, il fit partie de la suite de Nguyễn-Hoàng 阮潢 (Thái-Tô

(1) Communication lue à la réunion du 28 avril 1915.

Ce travail m'a été suggéré par notre Rédacteur du Bulletin, le P. Cadière, qui découvrit, il y a quelques mois, les tombeaux de la famille Nguyễn-Khoa 阮科 situés au Sud-Est de l'Ecran du Roi (Ngự-Bình 御屏), dans le hameau de Tứ-Tây (quatrième de l'Ouest 四西邑). Frappé des inscriptions portées par les stèles, le P. Cadière eut aussitôt l'idée de faire part à notre Société des renseignements qu'un heureux hasard lui avait permis de connaître. Il eut vite fait d'en appeler à l'obligeance de M. Nguyễn-Khoa-Đạm, professeur de caractères chinois au collège de Quốc-Tử-Giám, et ainsi obtint la traduction en quốc-ngữ des matériaux qui m'ont servi à retracer les biographies qui vont suivre. Je dois mentionner aussi le nom de M. Nguyễn-Khoa-Kỳ, Tư-Vụ du Ministère de la Justice, dont le concours m'a été des plus précieux.

La documentation repose à la fois sur le livre familial des Nguyễn-Khoa et sur les ouvrages : *Đại-nam chánh-biên liệt-truyện sơ-tập* 大南正編列傳初集 et *Đại-nam liệt-truyện tiền-biên* 大南列傳前編.

Gia-Dụ Hoàng-Đê 太祖嘉裕皇帝) qui s'installa dans le Thuận-Hóa 順化 à partir de cette époque, à l'endroit appelé Ai-Tử 愛子, village situé au Nord de la citadelle actuelle de Quảng-Trị 廣治.

En service dès l'âge de vingt ans, Thân parvint au grade de chef de bataillon de la province de Quảng-Trị 廣治, du rang de Marquis de Đò-Thăng 舊營隊長都勝侯.

2^e Génération : NGUYỄN-ĐÌNH-KHÔI 阮廷魁

Né en *giáp-ngọ* 甲午 1594, Nguyễn-Đình-Khôi mourut en *mậu-ngọ* 戊午 1678, à l'âge de 84 ans.

Il fut fonctionnaire sous Công-Thượng-Vương (Thần-Tôn Hiếu-Chiêu Hoàng-Đê 神尊孝昭皇帝) 1635-1648, comme mandarin du Bureau des finances (1), du rang de Baron de Thuần-Mỹ (Trưởng-Thần Lại-Tur, Thuần-Mỹ Nam 將臣吏司淳美男).

(1) En 1614, *giáp-dân*, Sãi-Vương (Tê ou Sĩ-Vương 士王, Hi-Tôn Hiếu-Văn Hoàng-Đê 1613-1635, créa trois Bureaux principaux en vue d'assurer la bonne marche des affaires du royaume. Il y eut donc pour l'administration centrale :

1^o Le département double Xá-Sai-Ti 舍差司 présidé par deux mandarins : un Đò-Tri 都知 et un Ký-Lục 記錄, dont les fonctions correspondaient à peu près à celle des Ministres actuels de la Justice et de l'Intérieur.

2^o Le département des finances Trưởng-Thần-Lại-Ti 將臣吏司, chargé d'assurer la perception de l'impôt en nature et en argent, avec pour directeur des bureaux, un Cai-Bộ 該簿.

3^o Le département Linh-Sự-Ti 領事司, qui s'occupait des cérémonies, assurait la distribution des vivres aux troupes de la résidence royale, avec, pour directeur, un Vệ-Uý 衛尉.

L'organisation de Sãi-Vương prévoyait à chacun des trois départements : trois Câu-Kê 勾稽, chefs de bureau ; sept Cai-Hạp 該合, sous-chefs de bureau ; dix Thủ-Hạp 首合, chefs de section ; quarante Ti-Lại 司吏, commis secrétaires.

Plus tard il fut établi :

a) Un bureau central Nội-Linh-Sự-Ti 內領事司 qui eut la surveillance générale des impôts, et à qui on confia la gérance des trésors royaux (1617).

b) Deux autres bureaux adjoints : Tá-Linh-Sự-Ti 左領事司 e t Hữu-Linh-Sự-Ti 右領事司 ou Linh-Sự-Ti de gauche et de droite, qui, en 1632, eurent pour fonctions la perception, dans les deux provinces dépendant de la cour, du nouvel impôt personnel proportionnel Sai-Dư-Tiền, fixé par Sãi-Vương à cette époque.

En *giáp-ti* 甲子, (1744), sous Võ-Vương 武王 (1738-1765), se produisirent les transformations suivantes :

Le Ký-Lục devient Lại-Bộ, Ministre de l'intérieur ;

Le Đò-Tri devient Hình-Bộ, Ministre de la Justice ;

Le Nha-Uý (Vệ-Uý) devient Lễ-Bộ, Ministre des Rites ;

Le Cai-Bộ Phó-Đoán-Sự devint Hộ-Bộ, Ministre des Finances.

En outre on créa deux autres ministères : le Bộ-Binh (Ministère de la Guerre) et le Bộ-Công (Ministère des Travaux publics).

Les Văn-Chức devinrent membres du Hàn-Lâm-Viện.

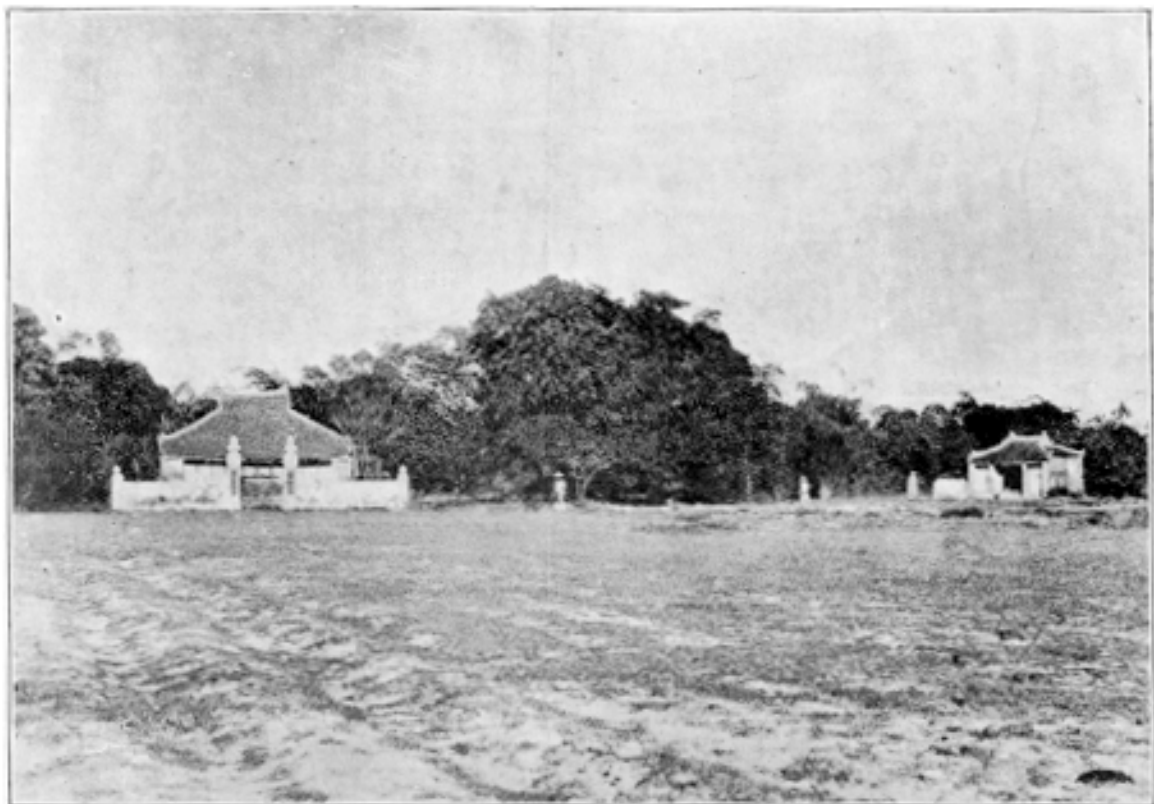


Planche XXXIX. — Chapelles funéraires du cimetière des Nguyễn -Khoa.

A partir de ce moment le caractère intercalaire (Chữ-lót) **Đinh** 廷 est changé en **Khoa** 科 par ordonnance seigneuriale, et les fils de Nguyễn-Đinh-Khôi 阮廷魁 sont les Nguyễn-Khoa 阮科.

3^e Génération : NGUYỄN-KHOA-DANH 阮科名

Né en *nhâm-thân* 1632 Nguyễn-Khoa-Danh mourut en *đinh-sửu* 丁丑 1697 à l'âge de 65 ans.

Il occupa des fonctions mandarinales d'abord sous Hiến-Vương 賢王 (Thái-Tôn Hiều-Triệt Hoàng-Đê, 1648-1687), puis sous Ngãi-Vương 義王 (Anh-Tôn Hiều-Nghĩa Hoàng-Đê, 1687-1691) et enfin sous Ming-Vương 明王 (Hiền-Tôn Hiều-Minh Hoàng-Đê, 1691-1725) ; il parvint au grade de chef de bureau de la province capitale, du rang de comte de Cảnh-Lộc. (Chánh-Dinh Câu-Kê, Cảnh-Lộc Bá. 正營勾稽景祿伯).

4^e Génération : NGUYỄN-KHOA-CHIÊM 阮科占.

Né en *kỷ-hợi* 己亥, 1659, Nguyễn-Khoa-Chiêm mourut en *bính-thìn* 丙辰, 1736, à l'âge de 78 ans.

Il fut d'abord nommé chef de section (Thủ-Hạp 首合). En *tân-tị* 辛巳, 1701, 10^e année de Minh-Vương 明王 (Hiền-Tôn Hiều-Minh Hoàng-Đê, 顯尊孝明皇帝, 1691-1725), il fut, avec quelques grands mandarins ses collègues (Trần-Đinh-Khánh 陳廷慶, Tôn-Thất-Diệu 尊室耀, Tông-Phước-Tài 宋福才), envoyé au Quảng-Bình 廣平 pour y prendre la direction des troupes et y élever des redoutes.

En l'année *canh-dần* 庚寅, 1710, 19^e année de Minh-Vương, il fut élevé au grade de sous-chef de bureau (Cai-Hạp 該合), mais il assurait en même temps les fonctions de Tri-Bộ (1) dans la même province.

Le beau-père de Nguyễn-Khoa-Chiêm fut Trần-Đinh-Ân 陳廷恩, l'ancêtre de Trần-Đinh-Phát 陳廷發 qui vient de mourir. Assez bien en cour, Trần-Đinh-Ân ne manqua pas de recommander son gendre, très souvent et en termes élogieux, à la bienveillance royale. Chiêm obtint ainsi diverses missions importantes à remplir.

(1) La charge de Tri-Bộ correspondrait, d'après M. Nguyễn-Khoa-Đạm à celle de Bô-Chánh créée par Gia-Long.

D'après M. Nguyễn-Khoa-Kỷ, le Tri-Bộ aurait été un fonctionnaire dont le grade serait intermédiaire de nos jours entre celui de Tham-Tri et celui de Tuần-Phủ. Le Cai-Bộ aurait été assisté des Tri-Bộ qui, en somme, n'avaient droit à aucune initiative et dont le rôle se bornait à assurer l'exécution des ordres royaux.

En la 23^e année de Minh-Vương 明王, 1714, il assura la distribution des vivres aux armées et fixa les impôts qu'il calcula d'après le cadastre qu'il avait fait établir pour le Gouvernement.

En récompense du zèle et du dévouement dont il fit montre à cette occasion, il fut promu chef de bureau (Cầu-Kê 勾稽) en ất-vị 乙未 1715, 24^e année de Minh-Vương. Il continuait à remplir en même temps et temporairement les fonctions de Tri-Bộ, auxquelles dès ce moment il joignait celles de Conseiller pour les affaires militaires de la province capitale (Chánh-Dinh Cầu-Kê, Tham-Tân-Quân-Ki 正營勾稽參贊軍機).

En mậu-tuất 戊戌, 1718, il fut promu directeur du département des finances (Cải-Bộ 該部) du Tướng-Thần-Lại-Ti 將臣吏司).

Chiêm portait en outre le titre de Phó-Đoàn-Sự (sorte de Vice-Président du Conseil seigneurial) (1).

En giáp-thìn 甲辰, 1724, Chiêm fut nommé Tham-Chánh 參政, sorte d'Administrateur adjoint de la province principale, succéda à son beau-père dans les fonctions de Gouverneur civil et militaire de la ville capitale et de Président du Conseil seigneurial (Chánh-Đoàn-Sự, Quan-Binh-Dân-Bộ-Tịch, Gia-Tham-Tân 正斷事管兵民簿籍加參贊).

Sous Ninh-Vương 明王 (Túc-Tồn Hiếu-Minh Hoàng-Đê 肅尊孝明皇帝, 1725-1738), il prit sa retraite pour cause de vieillesse. Un jour, sentant sans doute sa fin prochaine, il revêtit ses habits de cour, puis se tournant dans la direction du palais du roi il se prosterna par deux fois et se retira dans son lit. La mort l'y cueillit sans qu'il eût souffert d'une maladie caractérisée.

Son titre posthume est : Stratégiste, serviteur méritant de la catégorie des Đồng-Đức, élevé par mesure exceptionnelle, soutien du royaume, avec bannière de couleur or et violet, portant le titre funéraire de Vinh-Lộc Đại-Phu, du rang de Marquis de Bàng-Trưng (Hiệu-Muru Đồng-Đức Công-Thần, Đặc-Tân, Khai-Phủ Thượng-Trụ-Quốc, Kim-Tư, Vinh-Lộc Đại-Phu, Bàng-Trung-Hầu. 協謀同德功臣, 特進開府上柱國金紫榮祿大夫榜中侯).

Il est l'auteur des *Mémoires et Commentaires des actions d'éclat de la Cour des Seigneurs du Sud* (Nam-Triều Công-Nghiệp Diễn-Chí 南朝功業演志) parus en la 28^e année (kỷ-hợi 己亥) de Minh-Vương.

5^e Génération : NGUYỄN-KHOA-ĐĂNG 阮科登

Né en tân-vị 辛未, 1691, Nguyễn-Khoa-Đặng, second fils de Chiêm, mourut en ất-lí 乙子 (1725), à l'âge de trente-cinq ans.

(1) Nous n'avons pu savoir si le Cải-lộ était forcément Phó-Đoàn-Sự. Pourtant ces deux titres sont souvent accolés l'un à l'autre.

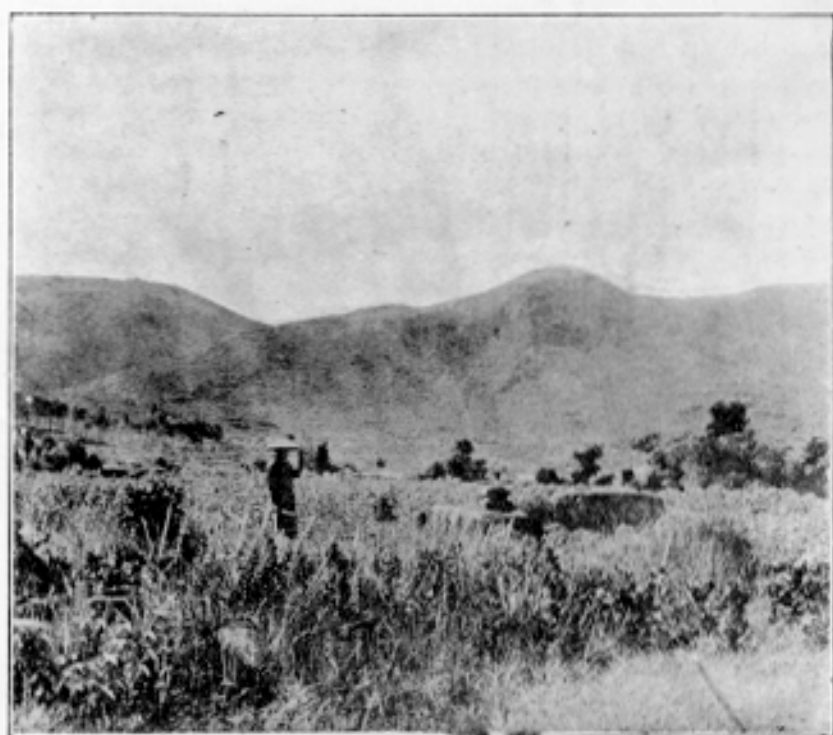
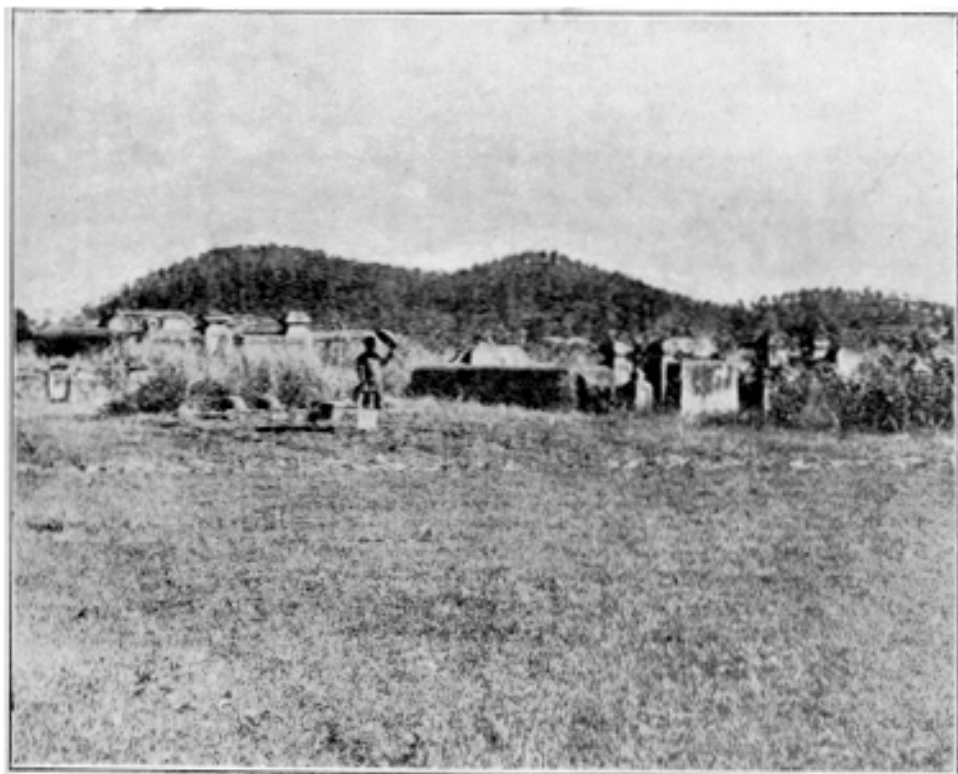


Planche XL. — Vue générale du cimetière intérieur des Nguyễn -Khoa.
 (En haut : vue sur le mont Tam -Thai ; en bas :
 vue sur le mont Ngũ -Phong.)

Minh-Vương 明王 (1691-1725), ayant eu l'occasion d'apprécier les nombreux services rendus par Chiêm, nomma le second fils de ce dernier membre de l'Académie **Văn-Chức-Viện 文職院** (Hàn-Lâm actuel).

En **canh-ti 庚子** (1720), sur un ordre du Seigneur, il alla établir le cadastre du **Quảng-Nam 廣南** et du **Phủ-Yên 富安** qui relevaient des Nguyễn depuis 1570.

En récompense, en **nhâm-dần 壬寅**, 1722, il fut promu Conseiller privé, Directeur général des troupes, chargé des affaires militaires importantes du royaume, dans la province capitale (**Chánh-Dinh-Nội-Tân, Thông-Tri Quân-Quốc Trọng-Sự 正營內贊統知軍國重事**).

A la même époque il rédigea une explication des lois pour rendre leur application plus aisée.

Sceptique, railleur, au caractère enjoué, juste, sévère, ne craignant personne en dehors du Seigneur, se sentant très fort de la faveur royale qu'il devait, d'une part à son père Chiêm, d'autre part à son intelligence très vive, **Đặng** se créa des ennemis. On le jaloua et sitôt après la mort de Minh-Vương (1725), il fut tué par des émissaires de Nguyễn-Cửu-Thê 阮久世. Celui-ci craignait fort **Đặng**, trop intègre et trop juste, mais il ne put mettre à exécution son projet de meurtre qu'après la mort du Seigneur Minh. En l'été de **ất-tị 乙巳**, 1725, Thê insinua près de Túc-Tôn que **Đặng** avait conçu le dessein de faire dérober le cachet royal par les concubines du défunt afin de pouvoir placer sur le trône le successeur de son choix. Ainsi Ninh-Vương pourrait très bien ne pas remplacer son père, et pour sauvegarder ses droits au trône, il fallait faire disparaître **Đặng**. Thê fit donc prévenir **Đặng** que le jeune héritier le mandait près de lui. En même temps il chargeait ses gens d'aller guetter son ennemi sur sa route et de l'assassiner.

Túc-Tôn, à la nouvelle de la mort du distingué collaborateur de son père, fit nommer immédiatement son fils aîné Trung 忠 Baron de **Khuông-Chánh 匡正伯**. Y eut-il ici complicité tacite de la part de Túc-Tôn, l'histoire ne le dit pas.

Des nombreuses anecdotes intéressantes dont la vie laborieuse et digne de **Đặng** fut semée, nous extrayons les suivantes :

1° Le **Quảng-Binh** était infesté de pirates. **Đặng** y envoya des indicateurs qui pistèrent les malfaiteurs et réussirent à en connaître les noms. Un jour, une femme vint se plaindre à notre homme de ce qu'elle était tombée, à hauteur du Génie de pierre de la route, et avait ainsi renversé toute son huile. Elle avait cependant fait une offrande au Génie de pierre en s'en allant, et ne comprenait point pourquoi elle avait pu être victime d'un pareil malheur à son retour.

Đặng, ayant écouté ce récit, renvoya simplement la demanderesse, lui déclarant sa plainte nulle, puisque non étayée de témoignage. Aussi ne prit-il aucune sanction.

Quelques jours après, il dit à ses secrétaires : « Notre province est victime de nombreux actes de piraterie. Le Génie de pierre, dont nous a saisi la plaideuse de l'autre jour, est certes puissant. Comment peut-il permettre que des mésaventures arrivent à nos administrés, après avoir reçu, jusqu'à ce jour, les nombreuses offrandes qu'on lui a portées ? »

Immédiatement ordre fut donné de lui apporter sans retard le Génie de pierre, à fin d'interrogatoire.

Le Génie comparaisant, Đấng commanda de lui faire des offrandes, puis il l'apostropha en ces termes : « Génie, qui dévores les nombreuses offrandes qu'on t'apporte, aujourd'hui que tu comparais devant moi, il faut me révéler les noms de ceux qui nous pillent, pour me permettre de rendre la paix au peuple terrorisé. Secrétaires, munissez-vous de papier et attendez : quand la bouche du Génie déposera, vous prendrez sa déclaration. A la fin de cette journée, la liste des noms des malfaiteurs doit être complète, sinon, je poursuivrai l'enquête demain ».

A-t-on vu jamais les pierres parler ? La nuit vint qu'on n'avait pu obtenir un seul caractère de déposition.

Dans la nuit, Đấng ordonna à des gens de confiance de creuser, au milieu de la cour, une fosse qui communiquât avec la maison. Au-dessus de la fosse on déposa des planches qui furent recouvertes de terre, exactement comme si rien de nouveau ne s'était passé.

Le lendemain matin on transporta dehors le Génie de pierre pour continuer l'enquête. Alors quelqu'un s'étant préalablement installé au fond de la fosse pour révéler les noms des malfaiteurs, tous les noms furent proclamés.

L'après-midi le peuple bavarda de cette chose extraordinaire et vint en grand nombre voir la Pierre-Génie. Đấng fit verser à chacun une sapèque de zinc pour lui permettre de satisfaire sa curiosité. La somme ainsi recueillie fut assez élevée pour payer à la vendeuse l'huile qu'elle avait perdue.

Quant aux malfaiteurs, on retint leurs noms pour pouvoir les arrêter : ils furent alors tous pris et reconnus coupables. Les autres gens de corde de la province abandonnèrent leur trop dangereux métier, ou s'enfuirent vers des lieux plus cléments.

2° A l'endroit où la route mandarine traverse un endroit sablonneux, dans le fourré de Hố-Xá胡舍 (vulgairement Nhà-Hố), il se commettait des actes de brigandage. Les voleurs attaquaient les voyageurs étrangers et s'emparaient de leurs bagages, puis se cachaient si bien dans le fourré qu'on ne savait où les retrouver. Đấng fit porter une vingtaine de grandes caisses fermées contenant des hommes, de façon à simuler une colonie de marchands qui devaient traverser le fourré. La troupe de malfaiteurs aux aguets aperçut le groupe nombreux des faux commerçants.

Escomptant une riche et abondante curée, elle se rua tout entière sur la marchandise qu'elle s'empressa de transporter dans les broussailles pour y effectuer le partage. Cependant la dernière caisse avait sa partie inférieure percée d'un petit trou. Ceci permit à la personne qui y était enfermé de semer la route où elle était conduite de morceaux de papier qui servirent aux soldats qui suivaient derrière de piste pour la retrouver. Les pirates s'étant rassemblés pour se partager leur butin, les gens cachés dans les coffres en surgirent, cependant que les soldats avaient cerné l'endroit. Bientôt tous les malfaiteurs furent arrêtés au grand complet.

Plus tard pour faire disparaître le trop célèbre fourré de triste mémoire, Đăng donna l'ordre à chaque voyageur qui le traversait de couper des branches sur son passage. Il leur fournissait les coupe-coupe qui étaient placés aux deux extrémités de la route. Ainsi celle-ci se trouva si bien entretenue et si entièrement débroussaillée que personne ne put plus s'y cacher.

3° Le fleuve, à la hauteur de la lagune de Tam-Giang 三江, dans la région appelée Bàu-Ngưc, sous-préfecture de Quảng-Điền, villages de Vinh-Xương et de Kê-Môn, était profond et présentait un passage courbe et dangereux. Les sampans y faisaient souvent naufrage, surtout à l'automne et à l'hiver, et l'on attribuait ces désastres à l'influence néfaste de trois trombes Génies (Sóng-thần). Đăng chercha à remédier à cet état de choses. Un jour il annonça qu'il allait canonner ces trois trombes dangereuses pour rendre la sécurité aux voyageurs. Il se fit construire un bateau bien couvert qu'il arma d'un canon.

En présence du roi, il prit le large et tira deux coups de canon qui coupèrent et abattirent deux trombes. Le troisième coup manqua son but et la troisième trombe put se sauver.

Cependant à la nuit Đăng fit creuser le canal tout droit et disparaître ainsi toute cause de naufrage.

Comme la terre que l'on avait creusée était rougeâtre, l'eau à cet endroit parut être tâchée de sang. Les gens purent donc croire que les trois trombes étaient mortes et canonnées.

La renommée de Đăng, à la suite de ces exploits, fut grande.

Une chansonnette fut composée qui dit :

Thương anh, em cũng muốn vô ;

Sợ truông Nhà-Hổ, sợ phá Tam-Giang.

« Je vous aime, mon frère aîné, je voudrais bien me rendre auprès de vous, mais je redoute le fourré de Nhà-Hổ ainsi que la lagune de Tam-Giang » .

On répond :

Phá Tam-Giang nay rày đã cạn ;

Trương Nhà-Hổ, Nội-Tán cầm nghiêm.

« La lagune de Tam-Giang est maintenant guéable ; le passage de Nhà-Hổ a été formellement interdit aux brigands par le Conseiller privé ».

4° Đãng avait interdit de vendre de la viande dans les marchés. Tout consommateur de beaucoup de viande devait être puni. Les familles influentes trouvèrent cette mesure arbitraire et en gardèrent rancune à leur auteur.

Un jour, le Duc (Quốc-Công) Luàn invita Đãng à venir le voir dans son palais et, au moment de le servir, ne, lui fit, offrir que du sel. Sur le refus de son hôte, l'amphitryon lui dit ironiquement :

« Seigneur, vous ne pouvez manger du sel ; pourquoi donc défendez-vous aux gens de manger de la viande ? »

Cette histoire est une preuve de la haine que Đãng avait suscité contre lui dans le monde des grands.

5° Un cultivateur avait l'un de ses champs planté en concombres. Une nuit, un de ses ennemis envoya saccager à coups de coupe-coupe les fruits et plantes du dit champ. Le propriétaire lésé se plaignit à Đãng qui ordonna immédiatement aux habitants du village de lui apporter leurs coupe-coupe, chaque outil devant porter le nom de celui à qui il appartenait. Les gens du juge se mirent à goûter les coupe-coupe et en distinguèrent enfin un qui leur avait laissé un goût d'amertume à la bouche. Le propriétaire de l'arme révélatrice finit par avouer à Đãng qu'il était l'auteur du méfait dont on se plaignait.

6° Un devin avait volé des sapèques à une vendeuse d'huile qui s'en plaignit à Đãng. Le devin interrogé prétextait sa cécité. Un aveugle vraiment ne peut voler. Mais, tout aveugle qu'il se disait, on le fouilla et les sapèques qu'on trouva sur lui furent jetées dans un vase plein d'eau claire. Elles laissèrent surnager un peu d'huile. Le voleur fut confondu et avoua.

7° Dans le village de Hổ-Xá, des fabricants de papier étaient victimes de vols répétés et fréquents. Ils s'en plaignirent à Đãng qui ordonna aux habitants de l'endroit de lui faire chacun la déclaration de son nom et de son domicile. Aussitôt le papier, très demandé, augmenta de prix. Les voleurs s'empressèrent de saisir l'occasion pour écouler le produit de leurs rapines. Les victimes, sur le conseil de Đãng, purent ainsi reconnaître le papier qu'ils avaient perdu et bientôt les voleurs furent découverts.



Planche XLI. — Temple funéraire des Nguyễn (**K**houche), et porte d'entrée du temple (à droite). (Village de Dương - Nỗ, hameau de Tây - Thượng.)

8° Les frères, fils et parents maternels du Seigneur menaient une vie fort luxueuse, par conséquent dispendieuse. Pour satisfaire leurs passions, ils trouvaient commode d'emprunter à intérêt au Trésor les sommes dont ils avaient besoin et qu'ils ne songeaient plus à restituer. **Đặng**, mis au courant de ces faits, sollicita de **Minh-Vương** l'autorisation de poursuivre les débiteurs indécents. « Sire, dit-il, appliquez la loi même à vos parents et les affaires du royaume prospéreront ». Le Seigneur goûta cet avis.

Or la sœur aînée du roi avait emprunté des sommes considérables qu'elle se gardait de restituer et que personne n'osait lui réclamer. **Đặng** envoya quatre ou cinq de ses servantes attendre la princesse à sa sortie pour la promenade, lui saisir son palanquin (1) et lui réclamer le paiement de ses dettes. Celle-ci irritée, rentra au palais en pleurant se plaindre à son frère. « Sire, comment ne pouvez-vous défendre votre sœur contre les agissements insolents du Conseiller privé ? » Le Seigneur la consola et lui dit : « La loi doit être appliquée à tout le monde et tout d'abord à ma famille. Le Conseiller privé est chargé d'en assurer l'exécution et l'application, et s'il vous a fait arrêter il n'a fait que remplir son devoir. Que puis-je faire ? »

Il lui donna enfin une somme importante, qu'il préleva sur sa propre cassette, pour lui permettre de rembourser ce qu'elle devait. Depuis lors, toutes les fois que le **Nội-Tán** 內贊 réclamait des dettes, on s'exécutait.

Le frère aîné de **Đặng** s'appelait **Hỷ** 喜, **Chánh-Dinh Văn-Chức-Viện**, Comte de **Tài-Thạnh** 正營文職院材盛子, et ses cadets furent : **Hiệp** 合, **Chánh-Dinh-Tri-Bộ**, Baron de **Chiêu-Tài** 正營知簿昭才伯 ; **Đài** 臺, **Chánh-Dinh Văn-Chức-Viện**, Comte de **Triên-An**, 正營文職院霑恩子 ; et **Đệ**, **Chánh-Dinh Văn-Chức-Viện**, Comte de **Kiêm-Long**, 正營文職院兼隆子.

Ses enfants furent : **Trung** 忠, **Nho-Học**, Vicomte de **Khuông-Chánh**, 儒學匡正男 ; **Hiệu** 孝, **Khâm-Sai**, **Tham-Tán**, Marquis de **Hiệu-Thuận**, 欽差參贊孝順侯 ; et **Trực** 直, **Khâm-sai**, **Tuấn-Vũ**, Marquis de **Trực-Lượng**, 欽差巡撫直諒侯.

6° Génération : **NGUYỄN-KHOA-THUYỀN** 阮科睦

Né en *giáp-thìn* 甲辰 (1724), **Nguyễn-Khoa-Thuyền** mourut en *kỷ-dậu* 己酉 (1789), à l'âge de 66 ans.

(1) C'est ce que l'on appelle *nằm vạ*, « se coucher pour [protester contre] une injustice ».

Sous le règne de Võ-Vương 武王 (Thê-Tôn-Hiền-Võ Hoàng-Dê, 世尊孝武皇帝 1738-1765), il parvint au grade de Cai-Bộ dans la province de Long-Hồ 龍湖該部, dans la basse Cochinchine.

Sous le règne de Huệ-Vương 惠王 (Duệ-Tôn-Hiền-Định-Hoàng-Dê, 睿尊孝定皇帝 1765-1777), en *giáp-ngọ* 甲午 (1774), lors de la révolte des Tây-Sơn, il commanda, avec Tông-Phước-Hiệp, les soldats de cinq provinces : Binh-Khương, Binh-Thuận, Trần-Biên, Phiên-Trần, Long-Hồ, 平康, 平順, 鎮邊, 藩鎮, 龍湖, détruisit l'armée des usurpateurs et put ainsi reprendre les trois préfectures de Binh-Thuận, Diên-Khánh, Binh-Khương. 平順. 延慶, 平康. Puis il rassembla ses soldats à Văn-Phong et Hòn-Khói et suivit Nguyễn-Anh 阮瑛 (plus tard Gia-Long) et Duệ-Tôn qu'il alla retrouver à Binh-Khương 平康, après que ceux-ci y eurent abordé, fuyant dans une barque vers le Sud. Venu pour rendre ses hommages à son souverain, celui-ci le retint, le nommant Tham-Chánh 參政 et lui donnant l'ordre de l'accompagner à Gia-Định 嘉定.

En *bính-lân* (1776), Thuyền fut nommé Khâm-Sai (Délégué impérial), Tham-Chánh, placé à la tête des deux ministères des Finances et de la Guerre, et chargé spécialement du soin de la batellerie, Marquis d e Hiên-Chương, (Khâm-Sai, Tham-Chánh, Kiêm Hộ-Binh nhị bộ, cai Tào-Vụ, Hiên-Chương-Hầu, 欽差參政兼戶兵二部該艘務憲章侯).

Lorsque Nguyễn-Anh, complètement défait, se vit contraint de fuir, Thuyền, ne sachant où le retrouver se mêla au peuple et vécut parmi les paysans.

Plus tard il revint à Hué.

Son titre posthume est : Đặc-Tân, Tá-Quốc, Kim-Tử, Vinh-Lộc-Đại-Phu, Hiên-Chương-Hầu, 特進佐國金紫榮祿大夫憲章侯.

Thuyền est le 5^e fils de Nguyễn-Khoa-Hạp, 阮科合, troisième fils de Chiêm 占. Il eut quatre aînés et quatre cadets qui furent tous fonctionnaires.

Ses oncles paternels eurent de nombreux enfants qui tous ont reçu des titres et dont quelques-uns ont occupé de hautes fonctions administratives.

7^e Génération : 1 ° NGUYỄN-KHOA-KIÊN 阮科堅

Né en *giáp-luất* 甲戌 (1754), Kiên mourut en *ất-vị* 乙未 (1775), à l'âge de vingt-deux ans. Il est le premier né des 14 enfants de Nguyễn-Khoa-Thuyền.

Sous Huệ-Vương, 惠王 (1765-1777), Kiên, à 20 ans, fut Cai-Đội, Commandant de compagnie, puis Envoyé impérial, Inspecteur des

armées au combat, Chef de régiment, Marquis de Triệu-Thành (Khâm-Sai, Đốc-Chiên, Chương-Cơ, Triệu-Thành-Hầu). 欽差, 督戰, 掌奇, 肇成侯). Il était attaché aux troupes de Tòng-Phước-Hiệp 宋福洽.

D'une force extraordinaire qui se laissait révéler à sa taille de géant, Kiên eut à combattre les Tây-Sơn. Bien qu'il disposât de peu de soldats, il fut heureux dans toutes ses attaques, contre un ennemi plus nombreux. Aussi mérita-t-il le surnom de Triệu-Tử-Long 趙子龍 (1).

Les rebelles, ayant expérimenté son audace et sa bravoure, se re-commandèrent de l'éviter et s'avertirent que l'on devait compter avec lui, en dépit de sa jeunesse.

Dans un combat contre les Tây-Sơn, au large du Phú-Yên, le vent jeta Kiên et sa troupe sur l'île de Tam-Sơn. Ils y furent pris.

A cette époque Tòn-Thất-Quyền 尊室髡 et Tòn-Thất-Xuân 尊室春 dirigeaient au Quảng-Nam 廣南 la résistance contre les usurpateurs qu'ils tenaient en échec. Les Tây-Sơn désespéraient de réduire les deux braves généraux et ils eussent été heureux de voir Kiên se mettre à leur tête comme général d'armée pour marcher contre les Nguyễn.

Pressenti dans ce but, Kiên, dont le cœur était aussi loyal que son corps était robuste, injuria les peu scrupuleux ambassadeurs et refusa violemment, de devenir transfuge. Puis saisissant son épée, il s'en transperça la gorge et mourut, âgé seulement de 22 ans.

Son titre posthume fut : Serviteur méritant qui défendit le royaume, de la classe des héros fidèles, Général intelligent et vigoureux, Chef d'Etat-major des troupes royales, Marquis de Triệu-Thành. (Dực-Vận Kiệt-Tiết Công-Thần, Chiêu-Dống Tướng-Quân, Cầm-Y-Vệ Chương-Vệ-Sư. 翊運竭節功臣昭勇將軍錦衣衛掌衛事肇成侯.)

(1) Triệu-Vân 趙雲 fut un des plus illustres officiers qui servit la dynastie des Hán, 漢, pendant l'époque des trois Royaume (Tam-Quốc) en Chine. Le roi Lưu-Bị 劉備 lui confia un jour ses deux femmes et son enfant (Lưu-Thiên 劉禪) pour les mettre en sûreté. Cerné par les troupes de Tào-Tháo, 曹操, Triệu-Vân l'enfant âgé de 2 mois contre son ventre, dissimulant le rejeton royal sous ses habits militaires. Puis, sautant sur un cheval, il combattit les soldats de Tào-Tháo et réussit à s'échapper. Mais, pendant la lutte, le fils du roi avait glissé jusque dans le dos de notre héros. Celui-ci, tout entier au souci de s'échapper, ne s'en aperçut nullement, et quand il se vit hors de danger, il s'imagina que son précieux fardeau s'était égaré dans le camp durant sa folle équipée. Sans plus réfléchir, il retourna où il croyait que son devoir l'appelait. Le voilà donc se démenant pour rentrer au camp d'où il avait eu tant de peine à fuir. Enfin, de guerre lasse, après de longues et vaines recherches, l'idée vint à notre Triệu de se tâter à nouveau et consciencieusement. En quelques secondes il eut reconnu sa méprise et aussitôt il réédita sa téméraire escapade.

Depuis cette époque, on le surnomme avec raison Triệu-Tử-Long, et cette appellation est quelquefois appliquée à des gens d'une bravoure sans égale.

Le roi Lưu-Bị le félicita disant : « Triệu-Tử-Long est le courage personnifié ».

Le Gouvernement de Minh-Mạng élogia Kiên en ces termes : « Ce fut un mandarin qui se consacra entièrement à la défense du royaume. » Aussi la tablette du dévoué chevalier fut-elle placée dans le temple des « Loyaux et dévoués serviteurs ». Un gardien fut désigné pour assurer la garde et l'entretien du tombeau du terrible général.

20 NGUYỄN-KHOA-MINH

Sixième cadet de Kiên et treizième enfant de Thuyền, Minh naquit en *mậu-luất* 戊戌 (1778), et mourut en *đinh dậu* 丁酉 (1837).

Il s'adonna de bonne heure à l'étude des caractères chinois et fut mandarin dès la 3^e année de Gia-Long (1804). Pendant la révolte des Tây-Son, il alla trouver le roi dans la province de Gia-Định pour lui faire connaître ce dont il était capable.

Nommé Thị-Thơ 侍書 de l'Académie (3^e année), Minh ne tarda pas à être promu (8^e année, 2^e mois, 1809) Thiềm-Sự 僉事 du Ministère des Finances dans la province de Quảng-Đức 廣德營 (Huê). En la 12^e année (1813), nommé Ký-Lục 記錄, le roi l'appela, en la 15^e année (1816), comme Tham-Tri du Ministère des Travaux publics, chargé des Services administratifs (Quản-Lý Quốc-Gia Sự-Vụ. 管理國家事務).

En la 2^e année (1821) de Minh-Mạng, il fut nommé Tham-Tri titulaire du Ministère de la Guerre, faisant fonctions de Tá-Tu-Thất-Lục 纂修寔錄.

En la 6^e année de Minh-Mạng (1825), il fit fonctions de Thanh-Tra 清查 (Contrôleur) au Ministère des Finances. A cette époque, le rôle des troupes et, celui des inscrits n'étaient pas encore organisés sur des bases solides. Minh songea à y remédier et dans ce but soumit des réformes au roi qui les accepta et en obtint d'excellents résultats.

En la 6^e année, Minh-Mạng alla à Quảng-Trị et confia à Minh le gouvernement de la citadelle pendant son absence.

Au retour du roi, Minh (7^e mois, 6^e année) devint Ministre *p. i.* de la Justice ; 2^e mois 7^e année, Ministre titulaire, chargé des services du Ministère de la Guerre.

En la 7^e année, 5^e mois, il demanda au roi l'autorisation de créer une école militaire pour les fils des mandarins militaires pour former des officiers. Les élèves devaient suivre une série de cours trois ans durant et être reçus au service de l'Etat après un examen de sortie. Le roi approuva ce projet et une école fut ouverte qui fut appelée Anh-Danh-Giáo-Dưỡng, près de Đòng-Ba dans la citadelle.

Au 5^e mois, 7^e année, il est nommé Ministre de la Guerre ; au 7^e mois, 7^e année, il fut dénoncé par son successeur et on reconnut

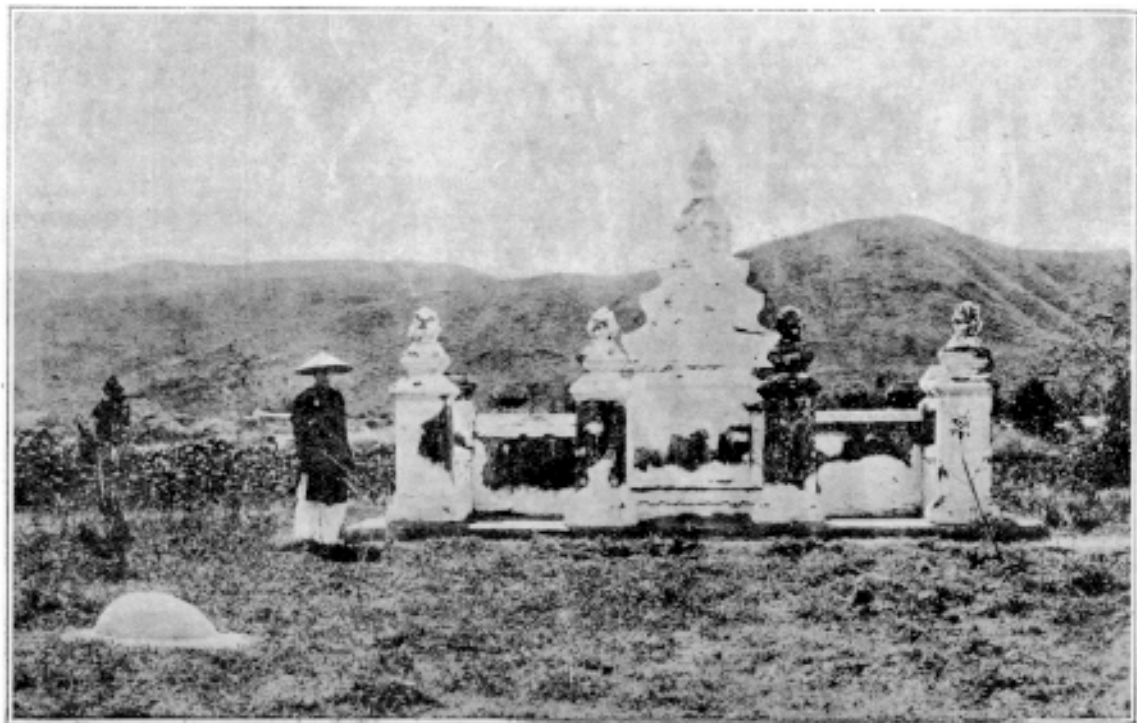


Planche XLII. — Tombeau du père de M. Nguyễn -Khoa -Tấn.
(Cimetière extérieur des Nguyễn -Khoa).

qu'il s'était trompé un jour et avait rendu une sentence bénigne contre le voleur, **Phạm-Thê-Dien** 范世典. De par le roi, il fut rétrogradé et redevint **Tu-Soan** 修撰.

Bientôt après il fait fonctions de **Thiêm-Sự** du Trésor royal, puis est nommé **Thị-Lang** 侍郎 au Ministère des Finances et est envoyé en tournée dans la province de Hà-Nội comme contrôleur financier, **Hộ-Tào**.

En la 8^e année de **Minh-Mạng** (1827), il fut rapplé par le roi pour faire fonctions de **Biện-Lý Hộ-Bộ Sự-Vụ** 辦理戶部事務 (Secrétaire général du Ministère des Finances), chargé des services du Trésor Royal (**Nội-Vụ** 內務).

Revenant de Hanoi, il dut faire au roi un exposé de la situation politique du Tonkin et lui assura que la paix était revenue à **Bắc-Thành** 北城. Depuis la révolte on n'avait eu à enregistrer que des vols peu conséquents de grains.

En la 9^e année (1828), il passa Conseiller de ministère (**Tham-Tri** 參知) aux Finances et alla dans la province de **Gia-Định** comme chef des services des Finances et des Travaux publics. (**嘉定戶曹兼管工曹** **Gia Định Hộ-Tào Kiểm Quản Công-Tào**).

En la 10^e année (1829), il retourna à Hué comme Ministre *p. i.* des Rites, faisant fonction de Directeur de l'Observatoire d'astronomie 兼管欽天監. La même année, il s'occupa, d'après un ordre du roi, de reconstituer les livres de la famille royale (**Ngọc-Điệp** 玉牒), faisant fonction de Sous-Directeur des Annales (**Phó-Tổng-Tài** 副總裁).

Plus tard il fut Ministre de l'Intérieur, chargé de l'Académie 兼管翰木院.

En la 13^e année (1832), il fut examinateur en chef des examens du doctorat 會試正主考, et promu assesseur des Grands Chanceliers, faisant fonction de Ministre de l'Intérieur. 協辦大學士領吏部尙書.

A partir de la 14^e année (1833), il prend les fonctions de Ministre de la Guerre.

Minh fut encore Ministre des Finances et, en la 17^e année (1836), devint enfin Ministre des Rites, chargé de présider le Conseil Secret 機密院大臣 et en même temps chef des services de la marine dans lesquels il réalisa des progrès notables.

Malade, il sollicita l'autorisation de se retirer (18^e année). Le roi envoyait souvent prendre de ses nouvelles, lui faisait porter des médicaments royaux et fut très affecté par la nouvelle de la mort de son brillant collaborateur. Pour couvrir les frais de l'enterrement, **Minh-Mạng** fit don de trois pièces de broderies pour la confection de l'habit mortuaire, de 400 ligatures, de diverses pièces d'étoffe et de soie, de cire jaune, etc. Il chargea un grand mandarin de le représenter au cortège funèbre et d'y porter les offrandes.

En dehors des fonctions importantes que remplit Minh, il dirigea aussi la construction du tombeau du père de Gia-Long, Cơ-Thánh 基聖, du temple de Thè-Miêu 世廟, et du belvédère de Điện-Hải-Đài 奠海臺.

Quand eut lieu la rebellion de Lê-Văn-Khôi 黎文魁 à Gia-Định (14^e année de Minh-Mạng (1833), le peuple, qui était alors maltraité, avait consenti à grossir l'armée du rebelle. Minh sollicita du roi l'autorisation de châtier les chefs de l'insurrection. Quant aux soldats et au peuple qui avaient mis leur confiance dans les révoltés, il leur pardonna leur crédulité et n'intenta aucune poursuite contre eux. Par la suite, le calme revint dans les affaires du gouvernement.

Minh-Mạng a fait l'éloge de Minh après avoir su le récompenser noblement de son vivant.

La famille de Minh est renommée dans la province de Hué.

3^o NGUYỄN-KHOA-Hào 阮科豪

Huitième fils de Thuyên, dont il fut le quatorzième et dernier enfant, Hào naquit en *kỷ-hợi* 己亥 (1779) et mourut en *kỷ-dậu* 己酉 (1849), à l'âge de 71 ans.

De par son instruction il fut nommé Thị-Thơ 侍書 sans examen (2^e année de Gia-Long, 1803).

En la 9^e année, 6^e mois, de Gia-Long (1810), il fut nommé Tri-Phủ 知府 à Quảng-Đức 廣德 d'où il fut rappelé et promu Biện-Lý 辦理 Secrétaire général au Ministère de l'Intérieur (14^e année de Gia-Long, 1816).

La 5^e année de Minh-Mạng (1824), Hào fut promu Tham-Tri p. i. 參知, Conseiller intérimaire au Ministère de l'intérieur et en la 7^e année (1826), il alla au Nghệ-An 乂安 comme Hiệp-Trấn 協鎮 Gouverneur, après avoir reçu les recommandations du roi sur les relations diplomatiques qu'il devait y poursuivre avec le Laos. Par mesure exceptionnelle, en raison de sa pauvreté et du nombre des membres de sa famille, il reçut 100 taëls de gratification (le taël ou lượng valait environ 2 piastres.)

Trương-Văn-Minh, ex-Gouverneur du Nghệ-An, revint donc à Hué et eut une entrevue avec Minh-Mạng qui lui déclara : « J'ai eu l'occasion d'apprécier Hào comme un fonctionnaire discret et zélé et j'ai jugé bon de lui confier une direction provinciale aussi importante que celle que vous venez de quitter. Faut-il le faire revenir à la capitale pour lui confier une charge plus considérable dont il sera digne ? » Trần-Văn-Minh 陳文銘 répondit : « Sire, la direction de la province du Nghệ-An ne saurait être placée en des mains plus compétentes. Je

solliciterai de votre haute bienveillance de vouloir bien l'y laisser encore une année. »

Quelques mois plus tard, le roi du Laos (Vua Vạn-Tượng : 萬象, le roi des 10.000 éléphants), assailli par des sujets révoltés, se réfugia près de Hào. Ce dernier prit l'offensive et réussit à replacer le prince sur le trône d'où on l'avait chassé (1828).

En la 9^e année de Minh-Mạng, Hào fut nommé Tham-Tán Kinh-Lược Đại-Thần 參贊經略大臣, et on lui confia la direction de la politique extérieure du pays. Il fut récompensé de l'habileté diplomatique qu'il déploya, par des dons royaux comprenant des pièces d'or, des broderies, etc.

La même année (1828), il remplit les fonctions de Ministre aux Rites puis à la Guerre. Ainsi les deux frères Minh et Hào avaient servi comme ministres sous le même empereur annamite.

Au printemps de la 2^e année de Tự-Đức (1849), Hào mourut en fonctions. Le roi fut très affecté par la mort de ce royal serviteur et pour témoigner la peine qu'il éprouvait de perdre celui qui avait rendu tant de services signalés, il fit don de pièces de soie et d'argent pour couvrir les frais de l'inhumation.

Hào n'eut pas de petit-fils. Aussi a-t-on chargé son petit neveu, M. Nguyễn-Khoa-Kỷ, Tự-Vụ au Ministère de la Justice, de lui rendre le culte familial.

40 AUTRES ENFANTS DE THUYỀN

La fille aînée (2^e enfant), Nguyễn-Thị-Thu 阮氏秋, fut la 4^e femme de Võ-Vương et possède son tombeau au village de Tứ-Tây 四邑 (Thừa-Thiên).

Le 2^e fils (3^e enfant), Trình 禎, fut Marquis de Trình-Tường 禎祥侯.

Le 3^e fils (4^e enfant), Trường 祥, mourut jeune ainsi que Huyền 暄 (4^e fils, 6^e enfant).

La 4^e fille (9^e enfant), Chu 珠, fut mariée à Đào-Văn-Sơn, Marquis de Sơn-Nhạc 陶文山, 山岳侯.

Le 5^e fils (8^e enfant), Thụy 睡, fut Comte de Thụy-Đức 睡德侯.

Le 6^e fils (10^e enfant), Chanh 畚, fut Marquis de Trì-Tài 持才侯.

La 5^e fille (11^e enfant), Cúc 菊, se maria à Đoàn-Trường 段長, Marquis de Trường-Lộc 長祿侯. Elle eut pour fils Đoàn-Sách, plus tard général des Trí-Đống 智勇將軍, et Đoàn-Thọ 段壽, qui fut grand général au Tonkin (Trung-Quân Đô-Thống-Phủ Bắc-Kì Bình-Khâu Đại-Tướng-Quân 中軍都統府北圻平寇大將軍).

Les noms de ces deux généraux sont inscrits dans le temple de Thè-Miêu.

Enfin, la 6^e fille, Xuyền 鈞, (12^e enfant), fut mariée à Hồ-Văn-Lân 胡文麟, Marquis de Lâm-Tường 麟祥侯.

8^e Génération : NGUYỄN-KHOA-DỤC 阮科昱

Né en *mậu-thìn* 戊辰 (1808), il mourut en *canh-thân* 庚申 (1860), à l'âge de 52 ans.

Les débuts de sa carrière administrative remontent à la 12^e année de Minh-Mạng (1831), époque à laquelle il entra au service de l'Empire avec le grade réservé aux fils des ministres.

La 1^{re} année de Thiệu-Trị (1841), il fut nommé Ân-Sát-Sứ de la province de Hưng-Hóa 興化 (Tonkin).

La 1^{re} année de Tự-Đức (1848), il fut Bô-Chánh-Sứ 布政使 au Quảng-Yên 廣安. A cette époque, la province était le siège de troubles continuels. Des révoltés chinois (Tàu-Ô, pirates chinois de la mer), manquant de vivres, venaient la piller, et un jour Dục, dans une de ses sorties, put surprendre leur chef ainsi que 164 de ses partisans. Le Tuân-Vũ annamite pria son souverain de vouloir bien remettre les prisonniers à l'Empereur de Chine. A cet effet le Gouverneur de la province de Quỳnh-Châu 瓊州 (île de Hải-Nam 海南) envoya des jonques sur la rivière Bạc-Đăng-Giang 白藤江, sous la direction d'un Tri-Phủ nommé Huỳnh-Bân 黃彬, qui devait, remettre à Dục du thé, des éventails et des fruits de premier choix, et, aux soldats valeureux qui avaient opéré la capture, de l'argent français, le tout en récompense du service qu'il avait rendu à la Chine. Dục n'accepta point ces présents : « J'ai, dit-il, déjà été récompensé par mon Souverain et vos dons comprennent des objets trop précieux pour que je les accepte ». Ce refus de Dục provenait surtout de ce qu'il ne frayait pas volontiers avec les Chinois. Quoiqu'il en soit, le roi apprenant la conduite de Dục félicita son mandataire de sa délicate déférence envers la Chine.

Devant les preuves irréfutables de la compétence de Dục dans les affaires délicates, Tự-Đức le nomma Tuân-Vũ titulaire et à titre exceptionnel pour les services rendus dans les opérations militaires.

Au printemps de la 7^e année de Tự-Đức (1854), les pirates revinrent en nombre troubler la paix de Quảng-Yên. Dục demanda au roi l'autorisation qui lui fut accordée de construire trois postes, ceux d'An-Lương, 安良, de Bình-Liệu, 平遼 et de Kiền-Bôn 堅本, pour abriter ses troupes et empêcher par leur situation l'arrivée des pirates, tout en facilitant la détermination des positions de ces derniers. Vers cette même époque le chef des pirates, Hoàng-Cơ-Long 黃機龍, devenait de plus en plus dangereux. Dục pressa le roi de lui remettre de l'argent du trésor royal afin d'arriver plus vite à capturer le redoutable bandit.



Planche XLIII. — Tombeau de la mère de M. Nguyễn -Khoa -Kỳ.
(Cimetière extérieur des Nguyễn -Khoa.)

Sur les observations du Ministre des Finances, Dục fut rétrogradé et attaché au ministère pour racheter sa peine.

Cette version des Annales semble assez bizarre, voire grotesque. Je donne ci-dessous une autre version qui a été conservée par la tradition orale, et dont les Annales se sont bien bardées de faire mention, par peur de la vengeance de la Chine, dit-on.

Les Tày-Son s'étaient attachés des brigands chinois qui écumaient les mers de Chine, leur avaient confié des navires, attribué des grades, et les avaient envoyés piller les côtes des provinces du Phúc-Kiên 福建 (Fou-Kiên), du Quảng-Đông 廣東 (Kouang-Tông), du Tò-Giang 蘇江 (Sou-Kiang), et du Tách-Giang 浙江 (Tcho-Kiang). Or, les pirates subventionnés par Nguyễn-Văn-Huệ, 阮文惠 (au Tonkin depuis 1787, proclamé Empereur de sa propre autorité le 22 décembre 1788, mort la 5^e année de Quang-Trung 光中, 1792), avaient violenté les membres de la famille des Nguyễn résidant encore au Tonkin, parce que ceux-ci étaient restés fidèles à Nguyễn-Anh; ou bien parce qu'ils auraient pris ce nom de Nguyễn-Đình, comme celui appartenant à la dynastie des Nguyễn.

Dục exerçant les fonctions de Tuân-Vũ au Quảng-An, mit à profit ses loisirs et se rendit très souvent au village de Trăm-Bạc. Il fit réparer les tombeaux de ses ancêtres, construire un temple en briques au Génie du village, élever des digues pour protéger les rizières. Une stèle fut érigée qui conserve le souvenir de ces actes.

Au Quảng-Yên même, se souvenant de l'impiété coupable des Chinois qui s'étaient montrés impolis envers les tombeaux de ses ancêtres, Dục engloba toute la race chinoise dans sa vengeance et lui voua une haine sauvage. Aussi se montra-t-il impitoyable envers elle et ne distingua-t-il plus les véritables révoltés contre la Chine des Chinois paisibles établis au Tonkin. Bien plus il conçut le hardi projet de conquérir la Chine. Un ordre du Fils du Ciel parvint à TỰ-ĐỨC, le sommant de déclarer les motifs pour lesquels ce dernier faisait envahir la Chine, et de remettre immédiatement le téméraire agresseur à son ambassadeur, dans le cas où TỰ-ĐỨC serait étranger à l'affaire. Tout retard à donner satisfaction à cet ultimatum pourrait aboutir à une déclaration de guerre.

TỰ-ĐỨC songea peut-être aux services nombreux que les Nguyễn-Khoa avaient rendus à sa famille, et, pour éviter à Dục un châtimement trop rude, accusa l'un des employés de celui-ci, le nommé Phạm, d'avoir envahi la Chine. Dục, pour sa part, fut dégradé, rappelé à la Cour, alors que Phạm fut remis à la Chine.

Lorsque Dục fut de retour à la Cour d'Annam, TỰ-ĐỨC lui adressa de sa propre main la semonce suivante : « J'ai entendu dire que tu

as la mauvaise habitude d'absorber beaucoup d'alcool. Cela pourrait te porter préjudice dans ta carrière. Sois assez énergique pour le défaire de ton funeste penchant ; prouve ainsi que tu mérites la faveur royale envers laquelle il ne faut pas te montrer ingrat, et ne flétris pas, n'obscurcis pas la réputation de ta noble famille. Tâche de trouver un remède à ton mal. Respecte ceci ! »

Le roi chargea le Ministère de l'Intérieur de délivrer à l'intéressé un duplicata de cette semonce avec ordre pour ce dernier de la conserver pieusement dans sa famille.

La 11^e année de Tự-Đức (1858), Dục fut réintégré Chũ-Sự 主事, puis Vièn-Ngoại-Lang 員外郎, et enfin An-Sát au Quảng-Yên.

La 13^e année de Tự-Đức (1860), les pirates Chinois revinrent nombreux assaillir le Quảng-Yên, débordant du Hải-Ninh 海寧. Dục alla au-devant d'eux pour les refouler et périt dans un combat.

Dục fut promu An-Sát-Sứ titulaire en la 33^e année de Tự-Đức (1880).

Sa tablette a été déposée au temple des Trung-Ngãi 忠義 (Sujets fidèles).

L'aîné, de même que les cadets de Dục, furent tous fonctionnaires.



LA PAGODE QUAC-AN

LES DIVERS SUPERIEURS (1)

Par L. CADIÈRE

des Missions Etrangères de Paris.

Nous avons laissé l'histoire de la pagode Quac-An au moment de la mort de son fondateur. Le bonze Tà-Nguyễn-Thiếu, né dans la province de Canton en 1648, était venu en Annam en 1677 et avait fondé, dans la province du Bình-Định, la pagode d'Amitâbha aux dix Tours. Il vint ensuite à Hué et y fonda, dans les environs de l'année 1683, la pagode Quac-An. Il mourut le 20 novembre 1728, âgé de 81 ans.

Après un voyage en Chine qu'il avait accompli vers 1687-1690, il avait été nommé Trù-Trì, c'est-à-dire Supérieur de la pagode de Hà-Trung, dans le Sud-Est du Thừa-Thiên. Nous nous étions étonnés de cette nomination, et nous l'avions même considérée comme une disgrâce. C'était une erreur. Le nouveau titre conféré à Nguyễn-Thiếu ne prouve nullement qu'il ait dû s'éloigner de Hué, et qu'il ait été privé des droits qu'il avait sur la pagode Quac-An en tant que fondateur. Le cumul de supériorat est très fréquent dans les pagodes de Hué de l'époque actuelle. Tel supérieur de pagode gouverne deux, trois et jusqu'à quatre pagodes : il est Trù-Trì 住持 ici, et en même temps Tăng-Cang 僧剛 ailleurs, et il fixe sa résidence où bon lui semble. Il en était de même dans le courant du XIX^e siècle, les documents et l'histoire de la pagode Quac-An le prouvent. Il devait en être de même au commencement du XVIII^e siècle. Nguyễn-Thiếu, bien que nommé Supérieur de Hà-Trung, n'avait pas quitté la pagode Quac-An, qu'il continuait à administrer et à diriger.

Deux raisons le prouvent : le tombeau du bonze est situé non loin de la pagode Quac-An ; c'est donc dans cette pagode qu'il a dû mourir. S'il avait terminé ses jours à la pagode de Hà-Trung, à une bonne demi-journée de marche de Hué, c'est là qu'il aurait été enterré, et l'on

(1) Communication lue à la réunion du 28 juillet 1915. — Cette étude fait suite au travail paru dans le B. A. V. H, I (1914), pp. 147 et suivantes : *La pagode Quac-An : le fondateur*. Elle est basée sur des documents manuscrits conservés à la pagode même, que j'appelle Annales ou Chroniques.

n'aurait pas transporté son corps à Hué. Une deuxième raison, de plus grande valeur, c'est que le premier Supérieur que nous voyons mentionné à la pagode Quắc-An n'apparaît qu'après la mort, de Nguyễn-Thiểu. C'est donc que le fondateur de Quắc-An continua à administrer la pagode jusqu'à la fin de ses jours.

Le successeur de Nguyễn-Thiểu avait nom Định-Nhiên 定然. Il avait le titre de Trù-Trì, Supérieur. Il vécut jusqu'en l'année *qui-sửu* 1793, et gouverna la pagode, par conséquent, pendant 64 ans. Nous savons fort peu de chose sur cette longue période. Sous le règne de Lê-Hiến-Tôn (1740-1786), la superficie des terrains et rizières de la pagode fut portée à dix *mẫu*, et le nom de la pagode, qui était pagode Vĩnh-Ân 永恩, de « la Grâce perpétuelle », fut changé en celui de pagode Quắc-An 國恩, de « la Faveur nationale ». Định-Nhiên se serait occupé avec zèle, d'après les documents, des intérêts de la pagode et aurait géré consciencieusement les biens du culte. Malheureusement ses derniers jours furent remplis d'amertume. Les circonstances n'étaient pas propices pour les religieux quels qu'ils fussent. Les Tây-Sơn s'étaient insurgés contre le gouvernement des Nguyễn. Les Tonkinois, appelés par un parti de la Cour de Huế-Vương, s'étaient emparé de Hué en 1775. En 1786, Nguyễn-Văn-Huệ, l'un des frères Tây-Sơn, les chassait, s'emparait de tout le Nord de la Cochinchine, ainsi que du Tonkin, et se faisait proclamer empereur, avec le titre de Quang-Trung (1788-1792). Les usurpateurs se montrèrent très durs à l'égard de la religion chrétienne, mais ils n'épargnèrent pas non plus le bouddhisme. Un missionnaire français, M. La Bartette, qui se trouvait dans la province de Quảng-Trị à cette époque, écrit le 23 juin 1786, quelques jours à peine après l'arrivée de Nguyễn-Văn-Huệ : « Les rebelles ont déjà détruit ici toutes nos plus belles églises. Ils détruisent toutes les pagodes et obligent tous les bonzes à porter les armes et aller à la guerre (1) ». Et M. Doussain, autre missionnaire résidant dans la même région, écrit, le 8 juillet 1787 : « On a aussi détruit les temples et enlevé les idoles pour fondre des canons, des marmites (2) ». La tradition rapporte que toutes les pagodes bouddhiques des environs de Hué furent détruites de fond en comble, à l'exception de la pagode Thuyền-Lâm, sise sur les hauteurs qui dominent la gare, laquelle servit de dépôt à charbon.

La pagode Quắc-An subit le sort commun. Elle fut détruite complètement, et le vieux Supérieur, Định-Nhiên, mourut, en 1793, sans

(1) *Documents relatifs à l'époque de Gia-Long*, par L. Cadière, dans « Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient », 1912, XII, n° 7, p. 14.

(2) Id. p. 20, note 3.

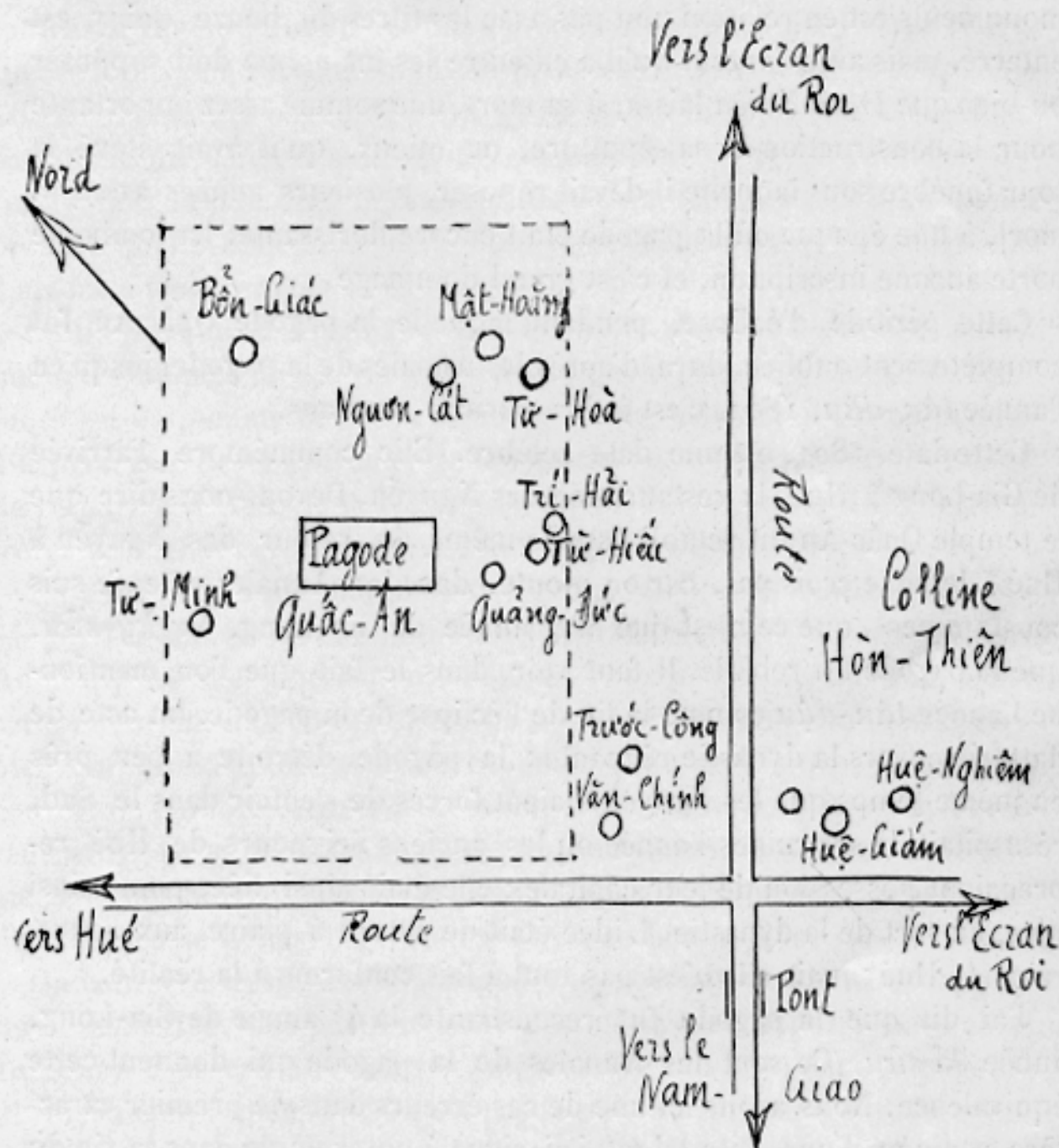


Fig. 60. — Plan schématique du cimetière des Supérieurs de Quốc-An
(par L. CADIÈRE)

avoir rien pu faire pour la relever de ses ruines. Il fut enterré à côté de son maître, Nguyễn-Thiếu, dans le quartier Cù-ra-Hoá. Le stûpa élevé sur sa tombe est de grandes dimensions. Comme la hauteur de ces monuments est en relation non pas avec les titres du bonze qui y est enterré, mais avec l'argent qu'il a eu entre les mains, on doit supposer ou bien que Định-Nhiên laissa, à sa mort, une somme assez importante pour la construction de sa sépulture, ou mieux, qu'il avait élevé la tour funèbre sous laquelle il devait reposer, plusieurs années avant sa mort, à une époque où la pagode était encore florissante. La tombe ne porte aucune inscription, et c'est grand dommage.

Cette période d'éclipse, pendant laquelle la pagode Quắc-Ân fut complètement oubliée, dura, d'après les Annales de la pagode, jusqu'en l'année *tân-dậu*, 1801, c'est-à-dire environ neuf ans.

Cette date, 1801, est une date célèbre. Elle commémore l'arrivée de Gia-Long à Hué, la restauration des Nguyễn. Devons-nous dire que le temple Quắc-Ân fut rétabli l'année même du retour des Nguyễn à Hué ? Je ne le crois pas, car on ajoute, dans les Annales que je suis constamment, que ce n'est que la 4^e année de Gia-Long, en *kỷ-sửu*, que la pagode fut rebâtie. Il faut voir, dans le fait que l'on mentionne l'année *tân-dậu* comme la fin de l'éclipse de la pagode, un acte de flatterie envers la dynastie régnante : la pagode, détruite à peu près en même temps que les Nguyễn étaient forcés de s'enfuir dans le Sud, résuscitait de ses ruines l'année où les anciens Seigneurs de Hué reprenaient possession de leur capitale ; elle était ainsi liée, pour ainsi dire, au sort de la dynastie. L'idée était de nature à plaire aux souverains de Hué ; mais elle n'est pas tout à fait conforme à la réalité.

J'ai dit que la pagode fut reconstruite la 4^e année de Gia-Long, année *kỷ-sửu*. Ce sont les Annales de la pagode qui donnent cette équivalence. Nous avons ici une de ces erreurs dans le premier caractère cyclique d'une date, dont j'ai signalé un exemple dans la vie du fondateur de la pagode Quắc-Ân (1). La quatrième année de Gia-Long est l'année 1805. C'est bien une année *sửu*, mais c'est l'année *ất-sửu*, ce n'est pas l'année *kỷ-sửu*. L'erreur a dû être causée par la ressemblance des caractères *ất* 乙 et *kỷ* 己.

La restauration de la pagode Quắc-Ân est liée au nom d'une princesse de la Cour des Nguyễn, la sœur aînée de Gia-Long, fille de la même mère, la princesse Ngọc-Tú, 玉琚, ou Long-Thành-Công-Chúa 隆城公主 (2). Elle avait suivi sa mère et toute la Cour dans la

(1) Voir B. A. V. H. 1914. pp. 151-152.

(2) Sur cette princesse, outre les Annales de la pagode, voir *Chính-biên-liệt-truyện sơ-tập*, III. folios 2 et suivants.

Basse-Cochinchine lors de l'arrivée des Tonkinois à Hué. Là, elle avait été mariée à un **Cai-Cơ**, Commandant de régiment, nommé **Lê-Phúc-Điền** 黎福暎 lequel accomplit vaillamment son devoir dans les luttes contre les **Tây-Sơn**, fut pris et mis à mort par les ennemis. Restée veuve encore toute jeune et sans enfant, la princesse ne voulut pas se remarier. Elle fréquentait la pagode **Từ-Ân** 慈恩寺, où le Supérieur **Liên-Hoa**, autrement dit **Thiệt-Thành** 寔誠, ou **Liễu-Đạt** 了達, la persuada de l'obligation où elle était d'observer les « cinq défenses » et lui fit comprendre quelle était la sécurité dont jouissaient ceux qui se retiraient dans les « trois refuges » (1).

Ce bonze était-il originaire des environs de Hué ? Avait-il passé quelques années de sa vie religieuse dans la pagode **Quắc-Ân** ? Toujours est-il que, au dire des Annales de la pagode, il recommanda à la princesse de se souvenir, quand les circonstances lui permettraient de retourner à Hué, de la pagode **Quắc-Ân**. Elle revint à Hué avec son frère, vers 1801, et mourut en 1823, âgée de 65 ans.

En 1805, elle avait chargé deux bonzes, les Grands Maîtres (**Bại-Sư** 大師) **Tri-Hải** 智海 et **Chính-Văn** 正聞, de réédifier la pagode **Quắc-Ân** et d'y installer une communauté de bonzes. Elle fit un don, dans cette intention, de 300 ligatures. La nouvelle construction devait être bien simple. La tradition orale rapporte que c'était un petit oratoire couvert en paillotte, *am-tranh*. S'importe : l'œuvre de **Nguyễn-Thiếu** renaissait. Aussi, dans les registres où sont inscrits les noms des religieux et des bienfaiteurs de la pagode, ceux du Supérieur **Liễu-Đạt** et de la princesse **Long-Thành** sont inscrits en bonne place.

On conserve aussi, dans la pagode, le portrait de **Liễu-Đạt**, appelé aussi **Liên-Hoa**. Ces portraits sont destinés à être exposés sur l'autel funéraire consacré aux bonzes célèbres qui ont vécu dans la pagode. Il y en a cinq à **Quắc-Ân**. On n'a pas le portrait du fondateur, **Nguyễn-Thiếu**, mais on a, par contre, le portrait de **Mộc-Trần** 木陳, le fondateur de la pagode chinoise d'où était sorti **Nguyễn-Thiếu**, ou peut-être son maître en religion, en tout cas, celui qui assurait aux religieux de **Quắc-Ân** la filiation bouddhique, le témoin qu'ils étaient bien dans la tradition léguée par les anciens, par les vénérables fondateurs du bouddhisme chinois, et que, par eux, ils se rattachaient aux saints religieux qui virent le Bouddha. Il y a quelque chose de touchant

(1) Les « cinq défenses » *ngũ giới* 五戒, à savoir : *sát sanh*, « tuer ce qui a vie » ; *âm tửu* « boire du vin » ; *lã dâm*, « les œuvres de la chair » ; *giã đạo*, « la fourberie et la perversité » ; *khê trá*, « le mensonge ». — Les « trois refuges », *tam qui* 三皈 : *qui y Phật*, « se réfugier en Bouddha » ; *qui y pháp*, « se réfugier dans la foi bouddhique » ; *qui y tăng*, « se réfugier dans l'état religieux ».

dans ce culte du souvenir entretenu aujourd'hui encore, chez les disciples, envers celui qui fut le père en religion de leur fondateur, il y a plus de deux siècles.

Le second portrait est celui de Liễu-Đạt, ou Liễn-Hoa, qui contribua, ainsi que nous l'avons vu, à la restauration de la pagode.

Tous ces portraits sont traités comme les anciennes peintures bouddhiques en général, en teintes plates. Ils n'offrent guère d'intérêt artistique. Les bonzes y sont représentés, dans des poses parfois guindées, vêtus de la grande tunique *bá-nạp*, « cent fois rapiécée », formée de carrés d'étoffe de différentes nuances, gris foncé et gris clair, consus régulièrement en forme de damier, ou d'une autre tunique de couleur grise unie, *thiên-sam-y*. Sur l'épaule est agraffé le grand manteau *ca-sa*, kasâya, de couleur rouge. A la main ils tiennent régulièrement un émochoir ou chasse-poussière en crin, *phủ-phất*, symbole de leur autorité et de leurs devoirs : c'est le Supérieur qui chasse de la communauté les poussières morales, les dérèglements, les écarts de doctrine. Quand, sur le point de mourir, il transmet à ses disciples réunis les intérêts la pagode et de la communauté, il prend en main l'émochoir.

Ces portraits sont-ils authentiques ? Il ne faudrait pas se prononcer trop vite pour la négative. Aujourd'hui les bonzes connaissent l'art du photographe et y ont recours : on peut voir, sur un autel, le portrait d'un des derniers Supérieurs de Quắc-Ấn, Nguyễn-Cát. Mais l'art du peintre a existé de tout temps. Nous pouvons donc croire que les peintures originales nous donnent, plus ou moins exactement, suivant le talent du peintre, les traits du personnage dont on veut commémorer le souvenir. Même lorsqu'il s'agit de copies, comme pour le portrait du Chinois Mộc-Trần, on doit encore leur accorder quelque ressemblance avec le modèle.

Revenons à l'histoire de Quắc-Ấn. A l'époque où nous sommes, dans les premières années du XIX^e siècle, les rizières et terres sèches dépendant de la pagode avaient une superficie de 9 *mẫu*, 1 *sào*, 2 *thước*, et étaient sises sur le territoire de Thần-Phù.

Trí-Hải mourut l'année même de la restauration de la pagode. Il est enterré à l'Est du temple, dans le jardin. Son tombeau, d'un seul étage, sans inscription et penchant d'un côté, fait peine à voir, à côté d'autres stûpas consacrés à des supérieurs qui n'eurent peut-être pas autant de mérites que lui, mais qui eurent le bonheur de vivre dans des temps plus prospères. C'est ce que m'expliquait le Supérieur actuel : « La hauteur de nos tombes, me disait-il, ne dépend ni de nos mérites, ni du rang que nous occupons dans la hiérarchie ; elle dépend des ressources dont nous disposons. Si je meurs sans avoir eu l'argent



Planche XLIV. — Tombeau de Trí -Hãi, à Quác -Ân. (Crosquis de M. Durier.)

nécessaire pour édifier un tombeau, je serai enterré sous un simple tumulus en terre. »

D'ailleurs Chính-Văn n'est pas mieux partagé que son collègue. Sa tombe s'élève, humble et ruinée par le temps, en dehors du jardin, tout près de la haie. Derrière, est une autre tombe, de mêmes dimensions, recouvrant les restes d'un certain Trưóc-Công 竺公, au sujet duquel je n'ai pu avoir aucun renseignement. L'étude des stûpas présente, on le voit, un certain intérêt : la hauteur de ces monuments nous renseigne sur l'état de prospérité de la pagode.

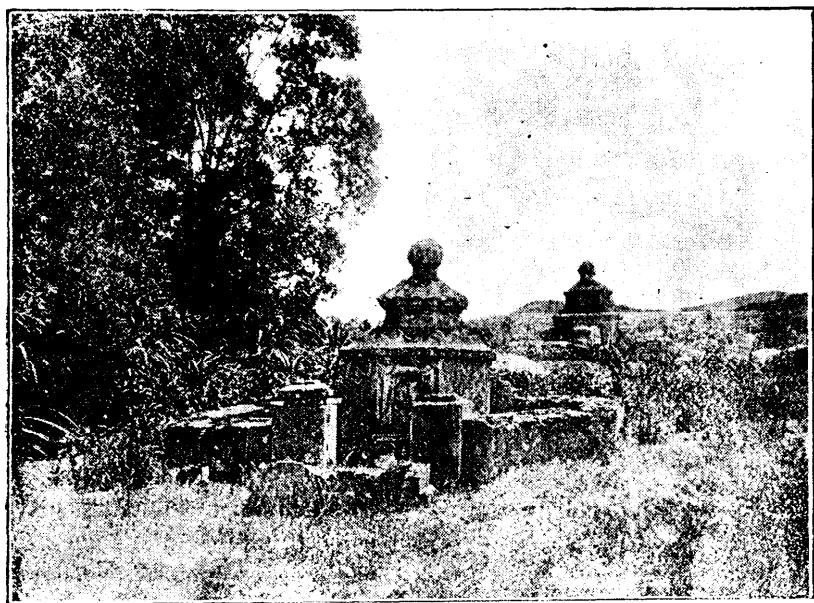


Fig. 61. — Tombeau de Chính-Văn, à Quốc-Ấn. (Cliché KHOÁ.)

La direction de la pagode aurait dû passer au compagnon de Tri-Hải, Chính-Văn. Mais celui-ci ne se sentit pas de force à gérer la succession, dans les circonstances difficiles où l'on se trouvait. Il préféra se placer sous la protection d'un religieux qui avait à cette époque une grande réputation et une grande autorité, le bonze Mật-Hoàng 密弘, Trù-Tri de la pagode Thiên-Mộ.

On nous a raconté ce qu'on sait de ce bonze (1). L'auteur de la notice historique sur la pagode Thiên-Mộ me pardonnera si j'attaque

(1) A. Bonhomme : *La pagode Thiên-Mẫu ; historique*, dans B. A. V. H. 1915. n° 2.

ici le document dont il s'est servi. La Géographie de Duy-Tân (1) fait mourir **Mật-Hoảng** en 1835, seizième année de **Minh-Mạng**, à l'âge de 101 ans, ce qui placerait sa naissance en l'année **ất-mão** 1735 ; les Chroniques de la pagode **Quắc-An** de leur côté placent sa naissance en **giáp-tuất**, 1754, le font vivre 73 ans, et le font mourir en **ất-dậu**, 10^e lune, 1^{er} jour, 10 novembre 1825. Quelle est la version exacte ? Une première raison semble prouver que la Géographie de Duy-Tân pourrait bien se tromper. Il est à remarquer en effet que l'année 1825, donnée par les Chroniques de la pagode comme date de la mort de **Mật-Hoảng**, est la sixième année de **Minh-Mạng**. Or la Géographie de Duy-Tân donne pour cet événement la seizième année de **Minh-Mạng**. L'auteur de cet ouvrage n'aurait-il pas ajouté le caractère **dis** devant le caractère **six**, et n'aurions-nous pas à la cause, ou plutôt une des causes, de l'erreur ? Les faits de ce genre se rencontrent assez souvent dans les documents annamites. Mais nous avons une preuve irréfutable que les Chroniques nous donnent la version exacte. Le tombeau de **Mật-Hoảng** est daté de l'année **bính-tuất**, 1826 : c'est l'année où « les disciples aimants de **Mật-Hoảng** en commun l'édifièrent. » Ils ont pu édifier le stûpa avant la mort du bonze, cela arrive souvent, mais ils ne l'ont certainement pas daté d'une date antérieure à la mort de leur maître. **Mật-Hoảng** est donc bien mort en 1825, comme l'indiquent les Chroniques, et non la 16^e année de **Minh-Mạng**, 1835, comme porte la Géographie de Duy-Tân.

Quant à l'âge donné au bonze par cet ouvrage, 101 ans, au lieu de 73, chiffre donné par les Chroniques, on peut dire qu'il ne manque pas de vieillards, en Annam, qui, en l'absence de tout état civil, ajoutent, vers les dernières années de leur vie, une ou même deux périodes de dix ans, ou davantage, à leur âge. Ils agissent ainsi soit parce qu'ils ont oublié dans quelle période décennale ils sont nés, soit pour se donner inconsciemment une plus grande autorité. De leur côté, les parents, les amis sont enclins à admettre cette pieuse exagération, soit pour faire plaisir à celui qui se vieillit ainsi, soit parce qu'une partie de la considération qui s'attache au vénérable vieillard rejaillit sur eux en renom et en honneur. La légende se forme peu à peu, tout le monde étant intéressé à ce qu'elle passe pour l'expression exacte de la vérité, et personne ne pouvant en prouver l'erreur. C'est ainsi sans doute que **Mật-Hoảng** passa pour avoir 101 ans à sa mort, alors qu'il n'avait que 73 ans.

On pourrait dire que les Chroniques font erreur lorsqu'elles indiquent et son âge et l'année cyclique de sa naissance. Mais cette supposition

(1) *Đại-Nam nhứt-thống-chí*, III, folio 41.



Planche XLV. — Tombeaux de Mât -Hoàng (au second plan) et de Nguon -Cát (au premier plan), à Quác -Ân.
(Crosquis de M. Durier.)

serait gratuite. Puisqu'elles ne se trompent pas lorsqu'elles mentionnent la date de la mort, elles doivent dire la vérité lorsqu'elles nous donnent l'âge et la date de la naissance.

Enfin, écartons la supposition que l'on pourrait faire de deux **Mật-Hoàng**, l'un à **Quắc-Ân**, l'autre à **Thiên-Mộ**, l'un ayant vécu 73 ans, l'autre 101. Tous les documents prouvent qu'il n'y a eu qu'un seul personnage de ce nom.

Le tombeau de **Mật-Hoàng** s'élève dans le jardin de la pagode, en arrière, un peu à droite. Les dimensions, la hauteur du stûpa, l'élégance du portique d'entrée et des deux écrans, l'écran antérieur et l'écran postérieur, façonnés en forme de catafalque ou de baldaquin, l'épaisseur des murs qui entourent les deux enceintes du tombeau, une en avant et l'autre autour de la tour, tout dénote que la communauté n'était plus dans l'état de gêne où elle se trouvait à la mort de **Tri-Hải**. Les Chroniques disent en effet que **Mật-Hoàng** s'occupa avec zèle de la pagode et qu'il y fit de nombreuses réparations.

En la 3^e année de **Minh-Mạng**, 1822, il obtint du roi 300 ligatures, avec de la chaux, des briques, des tuiles, pour restaurer le temple.

Il fit fondre, dit-on, une cloche, mais ou bien le renseignement est erroné, ou bien il ne s'agit pas de la grosse cloche de la pagode que l'on voit aujourd'hui, laquelle date du successeur de **Mật-Hoàng**. En tout cas, si **Mật-Hoàng** fit fondre une cloche, elle est aujourd'hui perdue.

Il fit faire, dit-on aussi, le gros tambour, aujourd'hui bien disloqué, qui fait le pendant de la cloche. La statue en bronze d'Amitâbha, **Di-Đà**, qui trône au centre de la pagode daterait de cette époque, ainsi que le socle en bois en forme de fleur de lotus. Enfin, comme gage de reconnaissance envers les **Nguyễn** qui avaient toujours protégé la pagode, le Supérieur fit placer au pied des Bouddhas la tablette du roi régnant : « Dix mille années, dix mille fois dix mille années durera la sainte longévité de l'Empereur régnant ! ».

Outre cela le prudent Supérieur prit des dispositions pour assurer des revenus à la pagode dans l'avenir. Il acheta à cet effet une rizière de 2 *mẫu*, sise sur le territoire de **Thanh-Thủy**. On était en l'année *giáp-thân*, le 26^e jour du 5^e mois, 24 juin 1824, à peu près un an avant la mort de **Mật-Hoàng**, si l'on prend la date des Chroniques.

Lorsque **Mật-Hoàng**, sentant sa fin prochaine, passa tous les papiers, les livres et les archives de la pagode à ses disciples assemblés autour de son lit de mort, il pouvait se dire qu'il avait rétabli sur une base solide l'œuvre de **Nguyễn-Thiều**. Les Chroniques font de lui un éloge qui paraît mérité. La pagode conserve son portrait. Il nous fait voir un homme encore jeune, ce qui est une nouvelle preuve contre l'âge

avancé que lui donne la Géographie de Duy-Tân, à la face un peu vulgaire, mais dénotant une grande puissance de volonté et une grande énergie, aux yeux petits, vifs et pleins d'intelligence pratique.



Fig. 62. — Portrait de Mạt-Hoàng, à Quắc-Ân (Cliché KHOA.)

Après la mort de Mạt-Hoàng, la pagode Quắc-Ân continua à être sous la tutelle de la pagode Thiên-Mộ. Jusqu'où s'étendaient exactement les droits des supérieurs de Thiên-Mộ, en ce qui concernait Quắc-Ân ? Je ne suis pas parvenu à le savoir. Il semble bien qu'il y avait souvent deux Supérieurs, deux Trù-Tri, le Supérieur de Thiên-Mộ, sorte de Supérieur honoraire, lequel parfois avait la haute direction effective, et un Supérieur résidant à Quắc-Ân même. Cet état de choses amène une certaine complication dans les listes des Supérieurs de la pagode. C'est ainsi que Mạt-Hoàng, malgré son intervention dans les affaires de Quắc-Ân, l'autorité effective dont il a jouï pendant de longues années, ne porte sur sa stèle funéraire, que le titre de Trù-Tri de Thiên-Mộ et n'a pas celui de Trù-Tri de Quắc-Ân, bien que, au dire des

bonzes actuels, il eut aussi ce titre. Par ailleurs, un certain **Quang-Đức**, dont la tombe se trouve dans le jardin de la pagode, porte, dans la liste des bonzes, ce titre de **Trù-Tri**, et, par sa place, paraît avoir exercé sa charge peut-être avant **Trì-Hải**, peut-être après celui-ci, et en même temps que **Mật-Hoàng**. Sa stèle funéraire est malheureusement endommagée et n'est pas déchiffrable (1).

En tout cas, après la mort de **Mật-Hoàng**, on remarque cette dualité d'autorité. Le successeur de **Mật-Hoàng** est **Bồn-Giác** 本覺, qui porte, sur sa stèle funéraire, le titre de **Tăng-Cang** 僧綱 de **Thiên-Mộ** et que les chroniques de **Quốc-Ann** appellent **Trù-Tri** de cette pagode **Thiên-Mộ**, et aussi **Trù-Tri** de **Quốc-Ann**.

En l'année **mậu-ti**, 1828, ou bien le 5^e jour du 10^e mois de la 10^e année de **Minh-Mạng**, 1^{er} novembre 1829 — les Chroniques établissent ici une concordance fautive qu'il est impossible de contrôler — donc, en 1828 ou 1829, **Bồn-Giác**, **Trù-Tri** de **Thiên-Mộ**, acheta une rizière de 7 **mẫu**, 4 **sào**, sise sur le territoire de **An-Nông**, et en fit don à la pagode **Quốc-Ann**, dont il était déjà, ou dont il devint par la suite **Trù-Tri**.

Quelques années après, l'année **đinh-dậu**, 18^e année de **Minh-Mạng**, **Bồn-Giác** réunit les bonzes et les engagea à reconstruire la pagode. Les travaux furent peut-être entrepris à ce moment. Mais ils paraissent avoir duré plusieurs années. Nous voyons en effet que l'année **tân-sửu**, première année de **Thiệu-Tri**, à la 11^e lune, 13 décembre 1841 — 10 janvier 1842, **Bồn-Giác**, **Trù-Tri** à **Thiên-Mộ**, et **Huệ-Giám** 慧鑑, **Trù-Tri** à **Quốc-Ann**, demandèrent au roi un secours, car les ressources ordinaires de la pagode ne suffisaient pas à faire les réparations nécessaires. Le roi donna 500 ligatures.

D'après la tradition orale, la maison qui sert aujourd'hui de réfectoire pour les bonzes de la communauté et en même temps de salle de réception était alors le temple principal. Le temple principal actuel daterait de cette époque.

Les travaux furent achevés en **quý-mẹo**, à la 4^e lune, 30 avril — 28 mai 1843.

(1) Un exemple de cette dualité de supériorat nous est donné par **Huệ-Nghiêm**, dont la tombe s'élève au pied de la colline **Hòn-Thiên**, à côté de celle de **Huệ-Gám**. **Huệ-Nghiêm** est mort récemment. Il était **Tăng-Cang** de **Thiên-Mộ**. Mais il avait été condisciple de **Liễu-Chân**, ancien **Trù-Tri** de **Quốc-Ann**, et fils du même père spirituel. Il était donc oncle spirituel. **sư-thúc** (maître, oncle fils cadet du père), de **Nguyễn-Cát**, **Trù-Tri** de **Quốc-Ann**, lequel était fils spirituel de **Liễu-Chân**. Le neveu, par respect, le fit nommer **Trù-Tri** honoraire de la pagode dont il était Supérieur. C'est pour cela que, sur sa pierre tombale, on a mentionné son titre de **Trù-Tri** de **Quốc-Ann**.

Vers cette époque plusieurs dons furent faits à la pagode : au sixième mois de *canh-ti*, 29 juin — 28 juillet 1840, une femme, nommée *Huỳnh-Thị-Thiện*, donna 100 ligatures pour l'entretien de la pagode, une petite cloche, une statue en jacquier de *Đại-Tạng*, et un *mẫu* de rizières sises au village d'An-Nông.

Quoi qu'en disent les Chroniques de la pagode, c'est sous *Bổn-Giác* que fut fondue la grande cloche qui sert encore de nos jours à signaler les jours de fêtes bouddhiques : elle porte le nom du bonze sur ses flancs, ainsi que la date où elle fut fondue, 21^e année de *Minh-Mạng*, année *canh-ti*, 6^e lune, jour *đinh-sru*, c'est-à-dire le 17 juillet 1840. En ce moment, *Huệ-Giám* n'était pas encore mort, peut-être même n'était-il pas encore *Trù-Trì* de *Quắc-An*, ou bien, s'il l'était, le Supérieur de *Thiên-Mộ*, *Bổn-Giác*, faisait acte d'autorité sur la pagode *Quắc-An*. La cloche pèse 662 livres annamites. Au pied du beffroi, assez élégant, qui la supporte, sont suspendues les planchettes qui servent à compter les coups de cloche, les jours de fête.

Je ne saurais dire quelles furent au juste les relations de *Bổn-Giác* et de *Huệ-Giám*, s'ils furent Supérieurs successifs ou Supérieurs simultanés. Il est probable, comme je l'ai dit, que *Bổn-Giác* fut, jusqu'à sa mort, Supérieur honoraire.

Huệ-Giám mourut le premier, en *giáp-thìn*, le 26^e jour de la 2^e lune, 13 avril 1844. Son stûpa est en dehors du jardin de la pagode, au pied de la colline *Hòn-Thiên*.

Bổn-Giác vécut jusqu'au 16 janvier 1851, 15^e jour de la lune de l'année *canh-tuất*. Son stûpa se dresse dans le jardin de la pagode, non loin de celui de *Mật-Hoàng*, haut, massif comme celui-ci, mais construit avec moins d'élégance. On conserve aussi son portrait. C'est un vieillard madré, d'apparence même un peu sournoise.

Avec *Liêu-Kiên* 了見, autrement dit *Từ-Hòa*, 慈和, nous avons un vrai *Trù-Trì* de *Quắc-An*. C'est le titre qui est mentionné sur sa stèle funéraire. Mais *Thiên-Mộ* paraît quand même avoir encore une fois exercé son autorité sur la pagode *Quắc-An*. Les Chroniques nous disent en effet que *Bổn-Giác* avait laissé, en mourant, sa filiation bouddhique et son autorité à *Huệ-Cảnh* 慧鏡 ; mais celui-ci confia la pagode *Quắc-An* à *Từ-Hòa* qui en devint *Trù-Trì*. Le nouveau Supérieur fit élever, devant la pagode, à la porte du jardin, un portique à trois ouvertures qui fut démoli au typhon de 1904, et qui a été remplacé par les quatre hautes colonnes que l'on voit aujourd'hui, construites par le Supérieur *Nguyễn-Cát*.

Từ-Hòa construisit aussi, en avant de la pagode, deux petits pagodons qui existent encore, dédiés, celui de droite en entrant à *Thánh-Mẫu*, « la Sainte mère », et celui de gauche aux *Ngũ-Hành*, « les Cinq Eléments ».



Planche XLVI. — Portrait de Bôn -Giác, à la pagode Quác -Ân.
(Aquarelle de M. Durier.)

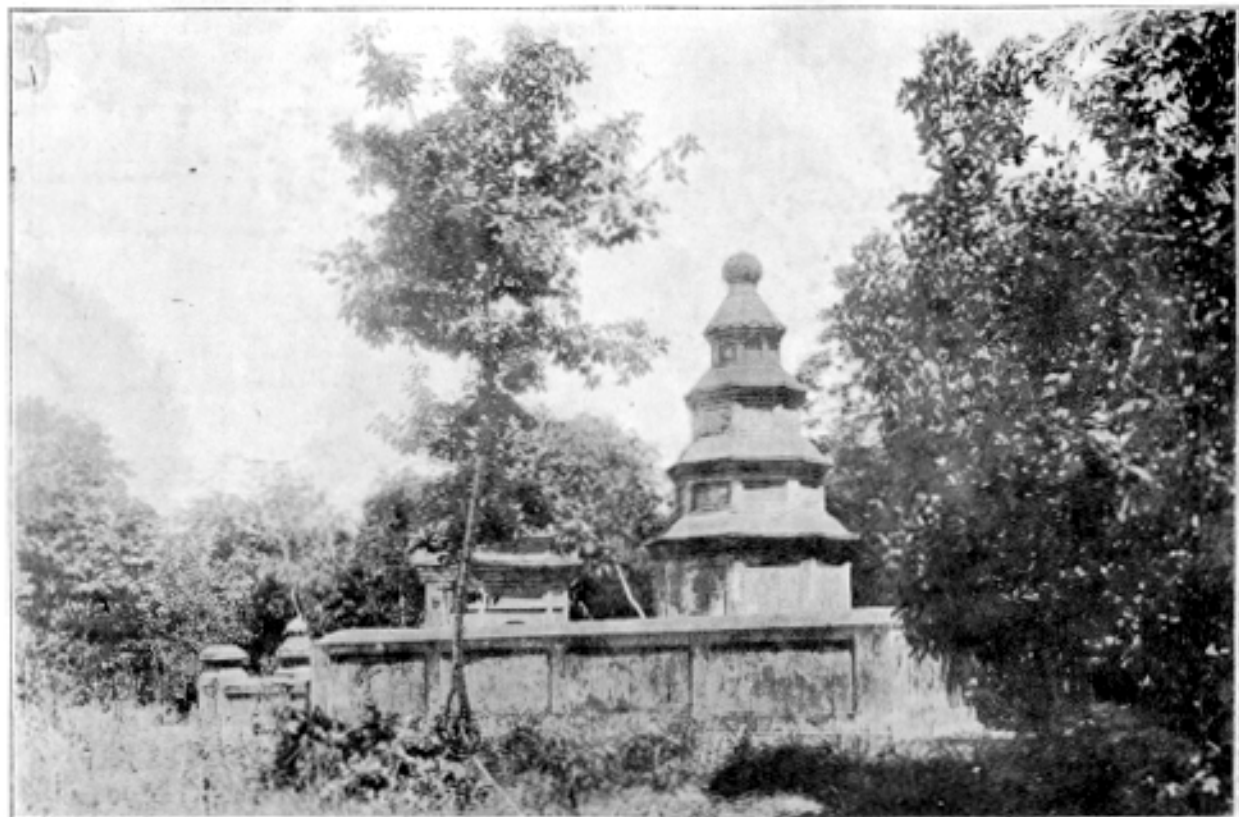


Planche XLVII. — Tombeau de Bốn -Giác, à Quốc -Ân. (Cliché Khóa.)

Cette ingérence d'éléments religieux taoïques dans une pagode bouddhique n'a rien qui doive nous surprendre. Nous la voyons dans tous les temples des environs de Hué, et il sera intéressant de faire un jour le relevé des divinités taoïques qui reçoivent ainsi l'hospitalité dans la demeure du Bouddha. Mais à Quâc-Ân l'invasion taoïque paraît très avancée. Elle se dissimule ordinairement soit dans des pagodons construits dans l'enceinte du jardin de la pagode, soit sur un autel latéral du temple principal. Ici nous avons tout cela, mais en plus on voit une statue de Ngọc-Hoàng, « l'Empereur de Jade », la grande divinité taoïque, qui trône au milieu même de la travée centrale, aux pieds des grands Bouddhas. Il me semble que dans les entretiens que ces saints personnages doivent avoir entre eux de temps en temps, Thích-Cà, le Bouddha actuel, mais mort depuis plusieurs milliers d'années, doit gémir du dérèglement de ses disciples et de son impuissance à les ramener à la vraie doctrine ; il doit prier son voisin Di-Lặc, Maitreya, le Bouddha futur, le Messie, de hâter son heure et de venir balayer ces immondices qui souillent le temple des très purs.

Từ-Hòa mourut le 28^e jour de la 7^e lune de l'année *quí-hợi*, 10 septembre 1863. Son tombeau est dans le jardin de la pagode.

Son successeur Liễu-Triệt 了徹, ou Từ-Minh 慈明, mourut en *nhâm-ngo*, le 26^e jour de la 6^e lune, 9 août 1882. Mais il y avait longtemps qu'il avait résigné son titre de Trù-Tri de Quâc-Ân. Il ne l'avait conservé que trois ans. La tradition orale dit que la toiture de l'appentis où il demeurait s'écroula un jour sur lui. Il considéra cet accident comme un événement de fâcheux augure et ne voulut plus habiter à Quâc-Ân. Il fonda la pagode Viên Quang, aujourd'hui Linh-Quang et devint Tăng-Cang de la pagode Giác-Hoàng, aujourd'hui disparue. Ce sont les deux titres que porte sa pierre tombale. Son stûpa s'élève dans le jardin, un peu à l'écart des autres. Ce bonze nous est dépeint par les Chroniques comme un piètre administrateur : il embrassait trop de choses à la fois pour que ses entreprises réussissent.

Liễu-Chơn 了真, ou Từ-Hiêu 慈孝, paraît avoir été un homme tout différent. Sous le règne de Thiệu-Trị, il était Tri-Sự 知事, sorte d'économe, à la pagode Thiên-Mộ. Il succéda à Liễu-Triệt comme Trù-Tri de Quâc-Ân. Il reçut des dons importants des princesses du palais. Les deux reines-mères, Từ-Du et Trang-Y lui donnèrent trois barres d'argent ; deux autres princesses, Lại-Đức Công-Chúa et Quí-Đức Công-Chúa firent un don de 400 ligatures. Il fit faire deux statues de Bouddha et acheta 5 *mẫu* de rizières au village de Thần-Phù. Il devint successivement, en 1877, Trù-Tri, de la pagode Long-Quang 降光, tout en conservant sa charge à Quâc-Ân, puis, en 1882, Tăng-Cang de la pagode Giác-Hoàng, enfin, en 1883, Tăng-Cang à Thiên-Mộ. C'est ce

titre qu'il porte sur sa stèle funéraire. Il mourut, âgé de 77 ans, le 9^e jour de la 5^e lune de l'an *canh-dần*, 25 juin 1890. Son tombeau est dans le jardin de la pagode.

J'ai salué en lui un bonze intelligent (1) : voyant que la stèle du fondateur de la pagode, Nguyễn-Thiếu, s'effritait de plus en plus, il en fit transcrire le texte sur une stèle de marbre qui se dresse aujourd'hui sous la vérandah arrière de la pagode. Tout en rendant hommage à son zèle pour la conservation des souvenirs du passé, regrettons qu'il n'ait pas indiqué, par quelques caractères, que la nouvelle stèle n'est qu'une copie. Plus tard les érudits pourraient être induits en erreur.

Son successeur, Nhựt-Hán 如漢 ou Nguyễn-Cát 元吉, était, à sa mort, survenue le 12 avril 1914, à la fois Trù-Tri de Quắc-Ân et Trù-Tri de Linh-Quang, ainsi que l'indique son inscription tombale. C'est lui qui m'initia à l'histoire de la pagode et me donna tous les renseignements dont j'avais besoin. C'était un homme obligeant et amène. Les portraits, photographie et peinture, conservés sur son autel, le présentent avec un aspect dur et brutal qu'il n'avait pas. Son successeur me disait que c'était un homme surnaturel : « Ceux qui le connaissaient bien, ajoutait-il, se rendaient compte qu'il ne resterait pas longtemps sur cette terre : il avait sur sa tête, comme une auréole qui le nimait. Il est bon, sans doute, d'être ainsi, mais il ne faut pas qu'il y ait excès : on en meurt ».

Un jour que j'allais l'interroger, je le trouvai, déjà atteint du mal qui devait l'emporter, en train de feuilleter un livre de divination. Je lui conseillai de consulter les médecins européens. Il préféra continuer à croire aux indications données par les astres. Décidément, comme disait son successeur, c'était un homme qui n'était pas fait pour cette terre.

Il avait, de son vivant, acheté une rizière de un *mẫu* au village de An-Nông. Il avait fait faire le grand baldaquin sculpté de la travée centrale que l'on voit aujourd'hui. Les dégâts causés par le typhon de 1904 furent considérables ; toutes les toitures furent enlevées ; le portique extérieur fut démoli, Nguyễn-Cát fit tout réparer. Son tombeau, qu'il fit construire de son vivant, est un des plus élégants du cimetière de Quắc-Ân. C'était un homme remarquable par sa spiritualité comme on l'a vu, mais cela ne l'empêcha pas de gérer avec soin les intérêts de la pagode.

(1) Voir B. A. V. H. *La pagode Quắc-Ân : le fondateur*, 1914, p. 148.

SOUVENIRS HISTORIQUES

EN AVAL DE BAO-VINH

I. LES BARRAGES. — II. L'ARSENAL DE THANH-PHUOC (1)

Par R. MORINEAU,
des Missions Etrangères de Paris.

I. — LES BARRAGES

Dans une étude précédente, j'ai énuméré les différentes défenses du port de Thuận-An et de la rivière de Huê avant le bombardement et la prise de Thuận-An, 19 et 20 août 1883. Parmi ces défenses, j'ai mentionné l'existence de plusieurs barrages dont l'importance est signalée par les articles 4 et 5 de la convention militaire signée par l'Amiral Courbet le 21 août 1883.

« Art. 4. — Les barrages de la rivière de Huê seront détruits par « les soins des Annamites, afin que l'*Alouette*, ou tout autre bâtiment « de guerre puisse porter Monsieur le Commissaire général jusqu'à la « légation de France. . . (2)

« Art. 5. — Les barrages de la passe de Thuận-An, des lagunes et « de la rivière de Huê seront détruits sous notre direction et par nos « soins, avec ou sans le concours des Annamites, mais ce concours « pourra être réclamé au besoin ».

Ces articles prouvent que les mandarins chargés des travaux de défense de la rivière de Huê avaient réussi à donner à ces barrages une importance et une solidité telles que l'Amiral Courbet lui-même leur accordait une réelle valeur défensive.

(1) Communication lue à la réunion du 25 mai 1915.

(2) Voir Picard Destelan, *Annam et Tonkin : notes de voyage d'un marin.* p. 145.

Ces barrages, en 1883, étaient au nombre de quatre, mais précédemment il n'y en avait que deux. D'après les dires des vieux lettrés que j'ai consultés, vers la 21^e année de **Tự-Đức** (1868), l'empereur ordonna la construction de deux barrages destinés à interdire aux canonnières franco-espagnoles de remonter jusqu'à Hué.

Ces deux barrages furent établis à environ un kilomètre l'un de l'autre. Le premier était construit entre les deux fortins de **Hi-Du** ; le second, plus en amont, s'élevait entre le fort de **Thuận-Hoà** et le fortin de **Haï-Trinh**. Ces deux barrages étaient construits en pieux de bois et de bambous peu élevés au-dessus des eaux moyennes. Ces pieux formaient plusieurs lignes assez rapprochées pour empêcher le passage de toute embarcation grande ou petite.

Vers la partie profonde de la rivière avait été ménagée une coupure assez large pour livrer passage aux sampans et aux jonques de commerce montant à Hué. Les corvettes de guerre ou les avisos royaux eux-mêmes pouvaient franchir cette passe pour remonter à **Thanh-Phước** et à **Bao-Vinh**.

En cas d'attaque par mer on devait fermer cette passe en y coulant des jonques.

En 1876, Dutreuil de Rhins, Commandant du *Scorpion* au service de l'empire d'Annam, parlant de sa première excursion à Hué, mentionne ces deux barrages en ces termes : « Le barrage n'est pas « loin, mais il est très bas. Nous l'apercevrons dès que nous aurons « contourné cette pointe basse. Encore un coude, et nous arrivons au barrage. Deux rectangles, présentant une double ligne de « cinq rangées de forts pilotis, s'avancent en formant un angle de 60 « degrés et ne laissent entre eux qu'un passage d'une vingtaine de « mètres. à un kilomètre de ce barrage, nous en trouvons « un second sur lequel deux fortins, dont nous apercevons les mâts de « pavillon à environ cinq cents mètres, croisent leurs feux » (1).

Vers la fin du règne de **Tự-Đức**, vers 1880, **Tôn-Thất-Thuyết** ayant assumé la charge d'organiser les défenses du royaume d'Annam contre les Français, détruisit le deuxième barrage et décida la reconstruction du premier de manière à le rendre infranchissable et indestructible aux canonnières de l'escadre française.

Pour ce travail, **Tôn-Thất-Thuyết** fit transporter du Nord-Annam à **Thuận-An** une grande quantité de très longues colonnes de *lim* et autres bois durs. Pour hâter le travail, il fit démonter deux grands greniers de la citadelle de **Quảng-Trị**. Chaque grenier avait dix-sept fermes.

(1) Dutreuil de Rhins. *Le Royaume d'Annam et les Annamites, journal de voyage*. pp. 71 et 72.

Tous ces bois de première qualité furent transportés et fixés dans les eaux de la rivière entre les fortins de Hi-Du.

Il reste trois colonnes aux extrémités du barrage pour témoigner de la solidité des bois employés. Depuis 1880, le temps, le courant des eaux, les tempêtes, les tarets, les Annamites eux-mêmes n'ont pu les faire disparaître.

Ce barrage, auquel Picard Destelan attribue une largeur d'une trentaine de mètres, avait une longueur de près de quatre cents mètres. Il était composé d'une double rangée d'une vingtaine de lignes de pieux espacés de cinquante centimètres en tous sens et reliés par des chaînes de fer. Les vides étaient remplis par des fascines prises dans le bois voisin de **Thuận-Hoà**. Entre ces deux rangées de pieux et de fascines, on avait comblé le vide avec des caisses en bois dur et à claire-voie remplies de pierres. La partie supérieure de tout le barrage était terminée par une quantité innombrable de paniers de bambous remplis de terre.

Au centre de ce barrage on avait réservé une large ouverture suffisante pour laisser passer les plus grandes jonques, les corvettes de guerre ou même les avisos de la flotte royale.

Ce vaste pertuis, ouvert en temps ordinaire, pouvait être fermé par d'énormes chaînes de fer rejoignant les deux parties du barrage. Aux premiers bruits de la venue de la flotte française, **Tôn-Thất Thuyết** fit amarrer, en amont et en aval du pertuis et en travers, deux avisos remplis de pierres et les coula pour rendre le passage impossible aux canonnières. Malheureusement pour les organisateurs de la défense, une forte inondation survenue avant l'arrivée de l'Amiral Courbet provoqua un courant si violent dans le pertuis que les deux avisos, malgré leur chargement, furent déplacés et laissèrent le passage libre à condition que les chaînes de fer fixées aux deux extrémités du barrage fussent brisées ou enlevées.

La construction de ce barrage demanda deux longues années d'un travail excessivement périlleux et coûta de nombreuses vies humaines.

L'Amiral Courbet trouva le barrage en cet état, ainsi que le prouvent les lignes suivantes (1) de Picard Destelan, commandant la canonnière la *Vipère*.

« C'est **Tôn-Thất Thuyết** qui a fait exécuter tous les travaux de « défense au moment de l'arrivée de la division navale de l'Amiral « Courbet. Ils témoignent, il faut le reconnaître, d'une volonté, d'une « énergie puissantes, car c'est lui qui, au mépris de toutes les difficultés

(1) Picard Destelan : *Annam et Tonkin, notes d'un marin* pp. 192-193.

« imaginables, avec les moyens les plus primitifs, est arrivé à mettre
« en batterie les grosses pièces de bronze qui armaient les forts, et a
« fait exécuter les travaux du barrage à l'embouchure de la rivière.
« Ces derniers travaux ont duré plus de deux ans et l'on ne compte pas
« le nombre de malheureux qui sont morts en plongeant, emportés
« par le courant. On pensait que le barrage était fermé par des chaînes ;
« l'Amiral Courbet avait donné quarante-huit heures pour le détruire.
« La chaîne fut en effet coupée et le petit passage laissé libre s'ouvrit ;
« mais il restait une véritable digue à détruire pour dégager l'embou-
« chure du fleuve et permettre aux navires d'un certain tirant d'eau
« de remonter jusqu'à Hué. Cette digue a environ trente mètres de
« large et est formée par quatre lignes de forts pilotis allant d'un côté
« à l'autre de la rivière. » D'après les Annamites que j'ai consultés,
Picard Destelan ne parlerait que des lignes de pilotis plus importants
formant cadres aux rangées de pilotis de dimensions inférieures. . .
« Entre ces pilotis ont été coulées des pierres qu'il a fallu aller cher-
« cher très loin, à une carrière qui se trouve à environ dix milles
« de l'embouchure, à peu près en face du tombeau de Tỵ-Đức. Les
« Annamites ont eu tant de peine à construire ce barrage qu'on con-
« çoit la mauvaise volonté qu'ils mettent à le détruire. C'est pour Tồn-
« Thắt-Thuyết une pénible obligation que de faire sortir maintenant
« du lit du fleuve tous ces matériaux péniblement entassés ».

Effectivement, si les chaînes furent enlevées, le barrage lui-même restait et nos canonnières mirent près de six mois pour extraire les principales colonnes et rendre la navigation facile.

Certains ont voulu prétendre que ce barrage dont il reste trois colonnes, ainsi que je l'ai dit plus haut, fut seulement une digue contre l'eau salée. C'est là une erreur certaine ainsi que le prouve l'historique de sa construction. Ce ne fut qu'accidentellement qu'il a pu être un obstacle contre la marée.

Un deuxième barrage avait été construit en aval du premier à la hauteur du fort de Lô Châu. Ce barrage méritait peu ce titre, car il ne s'agissait que d'un semis de bambous et de petits pieux de pêcheries alignés perpendiculairement au chenal assez étroit en cet endroit. En travers du chenal on avait coulé un aviso. Cet aviso, dont on m'a montré jadis l'emplacement et quelques débris, fut sans effet pour la défense, car s'il fut pendant quelques jours un obstacle à la navigation, le courant creusa rapidement un nouveau chenal de chaque côté. Il fut par la suite l'origine d'un bas-fond formé par les sables qui s'agglomérèrent autour de cet obstacle : et c'est sur ce bas fond, actuellement face à la nouvelle passe, que la chaloupe de la Résidence Supérieure, le *Thuận-An*, s'échoua lors des essais faits en 1913.

Les défenseurs de Thuận-An avaient compté, pour interdire l'entrée du port, sur un troisième barrage construit rapidement, quelques jours avant l'arrivée de la division navale de l'Amiral Courbet, à l'entrée de la rivière, entre le fort du Nord et le fort du Sud.

Pour construire ce barrage on coula un aviso, une grande corvette et un nombre considérable de jonques de toutes dimensions, le tout relié par de grands bambous et de fortes chaînes de fer fixées à d'énormes colonnes en *kiền-kiền* plantées sur les deux rives du fleuve.

Ce barrage fut rompu facilement par quelques obus dont le courant de l'eau, très violent en cet endroit, compléta les effets destructifs. Vers la fin du bombardement des forts de Thuận-An, les canonnières la *Vipère*, le *Lynx*, purent forcer rapidement ce barrage et pénétrer dans le port pour prendre à revers les défenseurs de Thuận-An.

Enfin il existait un quatrième barrage construit sur le bras du fleuve passant entre Tân-Mỹ et Điện-Trường pour se jeter dans la lagune près de l'île des Cocotiers. Ce barrage, dit de Phở-Lởi, n'était formé que de quelques rangées de pieux de moyenne grosseur : il était construit non loin du barrage actuel sur lequel passe la route de Thuận-An.

Ces quatre barrages complétaient les forts qui les défendaient, et, avec ces derniers, formaient un groupement complet de défenses que l'Amiral Courbet estimait à juste titre comme la clef de Hué. On peut reprocher aux mandarins qui s'étaient chargés de créer ou de compléter les forts et les barrages de Thuận-An et de la rivière de Hué avec des moyens insuffisants, d'avoir sacrifié trop de vies humaines, mais on ne peut leur méconnaître d'avoir fait œuvre de patriotisme.

II. — L'ARSENAL DE THANH-PHƯỚC

Avant de terminer cette série d'études, je tiens à signaler, comme annexe aux défenses de la rivière de Hué, l'arsenal de Thanh-Phước.

En 1876, Dutreuil de Rhins parle de cet arsenal en ces termes :
 « Than s'arrêta un instant pour me montrer, derrière un petit tertre
 « de la rive gauche, quelques casesservant de magasins plutôt que de
 « chantiers de construction et des bassins. N'attachons pas à ce mot
 « l'idée d'une œuvre d'art. Le sol a été creusé suivant les dimensions
 « nécessaires pour recevoir les bâtiments et voilà tout. J'en compte
 « quatre. Un seul est à peu près en état ; les autres plus ou moins en-
 « vasés, sont utilisés comme rizières, mais il ne faudrait pas longtemps
 « pour les déblayer, vu le peu de consistance du terrain » (1).

(1) Dutreuil de Rhins. *Le royaume d'Annam*, p. 74

L'arsenal de Thanh-Phước se composait d'un long bâtiment bas, couvert en tuiles, qui servait à la fois de magasins et de caserne pour un régiment d'ouvriers militarisés et chargés de la construction et de la réparation des bâtiments de la flotte royale. Quelques misérables paillettes placées sur chaque côté du bâtiment principal servaient d'ateliers aux ouvriers, forgerons, charpentiers et autres. De ces diverses constructions il ne reste rien ; c'est à peine si dans le groupe de jardins qui ont remplacé l'arsenal on trouve ici et là les traces des terrassements sur lesquels étaient élevés jadis les maisons, magasins, ateliers et casernements.

A l'extrémité de ces jardins, vers la butte de tir, on retrouve encore un pagodon en ruines qui fut jadis entretenu par les soldats de l'arsenal.

Les soldats de l'arsenal furent très nombreux sous Minh-Mạng, Thiệu-Trị et au commencement de Tự-Đức. A la fin de ce règne ils étaient encore 500, inscrits sur les rôles ; mais un bon nombre étaient absents avec la permission des mandarins commandant l'arsenal, ou travaillaient à la construction des barrages.

Devant cet arsenal se trouvaient les bassins de radoub, creusés en perpendiculaire avec le fleuve.

De vieux lettrés prétendent que ces bassins étaient au nombre de six, mais, pas plus heureux que Dutreuil de Rhins, je n'ai pu en situer que quatre. Sur ces quatre, deux plus considérables sont faciles à reconnaître et sont creusés aux deux extrémités du groupe de jardins. Celui qui limite les jardins vers Thanh-Phước sert encore actuellement pour réparer les chaloupes chinoises et le *Thuận-An*. Pour situer les deux autres il faut avoir confiance aux Annamites qui indiquent comme bassins des rizières plus basses que les autres terrains : l'un serait au pied de la butte de tir.

D'après les renseignements des Annamites, confirmés par la vue du terrain, ces bassins étaient partagés par une diguette qui permettait d'avoir deux jonques ou corvettes en construction ou en réparation dans le même bassin. La partie la plus intérieure, complètement asséchée par des norias, faisait fonction de cale sèche, alors que la partie extérieure pouvait à volonté servir aux jonques en réparation ou à flot.

Ces bassins étaient de différentes grandeurs en rapport avec les besoins de la flotte royale composée d'avisos, de corvettes et de jonques de toutes dimensions. Il est difficile actuellement de fixer leur superficie car, de même que les terrains adjacents et la butte de tir, ils ne tarderont pas à disparaître dans le fleuve qui à cet endroit accentue chaque année ses ravages.

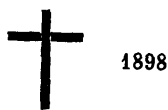
LES TOMBEAUX DE PHU-TU ET DE PHUOC-QUA ⁽¹⁾

Par G. NADAUD,

Garde principal des Forêts.

Près de la cathédrale de Hué, dans un jardin appartenant au Bât-Phạm Hổ-Văn-Tháp et situé sur le territoire du hameau de Phú-Tú, se trouvent élevés, côte à côte, un grand et un petit tombeau.

Le premier de ces monuments est tout en maçonnerie de briques et de chaux. Autour, règne un mur d'un mètre à un mètre vingt de hauteur, agrémenté de dessins en couleur représentant vraisemblablement des scènes vécues par l'un des officiers français qui ont séjourné dans ce pays à l'époque du roi Gia-Long. L'entrée est masquée par un écran en maçonnerie, également illustré. L'inscription gravée sur une stèle est la suivante :



CI-GIT
M. VANNIER
Officier français
Mort au service du
Roi
GIA- LONG

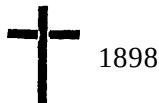
Le petit tombeau de forme rectangulaire élevé à côté du premier est également en maçonnerie. Il ne porte aucune inscription. Notre guide, Hổ-Văn-Khai, nous dit que c'est celui d'un des enfants de M. Vannier.

Nous expliquerons plus loin les doutes que nous éprouvons sur l'identité du personnage qui dort son dernier sommeil dans le grand tombeau.

(1) Communication lue à la réunion du 20 novembre 1915.

A cinq minutes de pousse-pousse de là, sur le territoire du **ấp** de **Phước-Quả**, tout contre le mur Sud du cimetière français, existe également un groupe composé d'un grand et de six petits tombeaux. Le premier, de mêmes dimensions et forme que le prétendu tombeau de M. Vannier, est aussi en maçonnerie. Le mur qui l'entoure ne paraît pas avoir été crépi et ne porte trace d'aucun dessin. Un écran maçonné en masque l'entrée.

L'inscription relevée sur la stèle porte :



1898

CI-GIT
M^{ME} CHAIGNEAU
six enfants
Morts au service du
Roi
GIA- LONG

En avant du monument et disposés de chaque côté de l'écran se trouvent deux groupes de trois petits tombeaux ovoïdes.

Les inscriptions en caractères indiquent, nous dit encore **Hồ-Văn-Khai**, que les tombeaux ont été réparés et les deux stèles élevées par le **Giám-Thủ Hồ-Văn-Tháp**, son père, un jour faste de l'été en l'an **mậu-tuất** (1898).

Les documents consultés indiquent comme étant encore en Cochinchine à la mort de M^{re} Pigneau de Béhaine, Evêque d'Adran (9 octobre 1799) :

M. M. J. B. Chaigneau, de son nom annamite **Nguyễn-Văn-Thắng**, commandant le **Long-Phi** ;

Philippe Vannier, d'Auray, ayant successivement commandé le **Bông-Thước**, le **Đồng-Nai**, et le **Phụng-Phi** ;

de Forçant, qui commanda pendant quelque temps le **Phụng-Phi**, puis le **Bằng-Phi** ;

Laurent Barizy, Lieutenant-colonel (selon **Trương-Vĩnh-Ký**) ;

Victor Ollivier, de Carpentras, officier du Génie, chargé d'organiser l'infanterie, l'artillerie et les fortifications ;

Despiaux, de Bazas (Gironde), médecin.

Ollivier, qui retourne en France entre 1801 et 1809 selon les uns, est mort, selon **Trương-Vĩnh-Ký** « le 22 mars 1799, à Malacca, où il avait été envoyé par Gia-Long, pour les besoins de sa santé. »

Barizy meurt vers 1801. Marié à une femme annamite, il eut plusieurs enfants dont un seul, une fille, a laissé des traces.

de Forçant est mort, d'après **Truong-Vinh-Ký** et Michel **Đức** Chaigneau, en 1809 ; tandis qu'une lettre du P. Clément Marie a Caprauna, missionnaire en Cochinchine, datée du 20 juin 1811, annonce sa mort comme étant survenue à Hué dans le début de l'année 1811 (1).

Il ne restait donc plus à Hué, vers cette époque, que M.M. Chaigneau, Vannier et Despiaux.

Dès l'installation du roi Gia-Long à Hué, en 1801, ce dernier avait régularisé la position des Français qui étaient encore à son service en leur faisant délivrer des brevets définitifs de mandarinat. Nos compatriotes s'installèrent alors à Hué.

Chaigneau fit l'acquisition « d'une habitation, dit Michel **Đức** Chaigneau, dans les environs de Hué, à un kilomètre de l'enceinte fortifiée où se trouve la résidence royale et à une égale distance du village chrétien de **Phủ-Cam** ».

« C'est à **Bao-Vinh**, nous dit le même auteur, que résidaient MM. Vannier et de Forçant dont les habitations étaient vis-à-vis l'une de l'autre ».

MM. Chaigneau et Vannier avaient épousé, dès leur arrivée à Hué, deux Annamites chrétiennes, les deux sœurs. Nous n'avons pu retrouver nulle part la date approximative de la mort de l'épouse de Chaigneau qui repose à **Phước-Quả** avec les six enfants. Nous n'avons pas été plus heureux pour connaître l'époque du second mariage de J. B Chaigneau. Ce dernier s'est en effet remarié avec une demoiselle Barizy, la fille de son ancien compagnon dont il a été question plus haut.

Michel **Đức** Chaigneau, fils aîné du premier lit, naquit vers 1803.

Nous savons que J. B. Chaigneau et sa famille partirent pour France en novembre 1819, laissant Vannier et Despiaux à Hué. Ils arrivèrent à destination en avril 1820.

Chaigneau revint en Cochinchine vers le commencement de mai 1821, et quitta définitivement ce pays, ainsi que Vannier, vers 1824. Vannier n'est donc pas mort en Cochinchine, et le tombeau qui est à **Phủ-Tú** ne peut être son tombeau. Il y a eu sans doute confusion entre de Forçant et Vannier au moment de la réfection des tombeaux, en 1898. **Hồ-Vân-Thập**, fonctionnaire chargé de leur entretien, nous dit en effet qu'ils étaient complètement tombés en ruines à cette époque.

La confusion s'explique très bien : de Forçant et Vannier ont commandé successivement tous les deux le bateau de la marine militaire

(1) Voir *Documents relatifs à l'époque de Gia-Long* par L. Cadière, p. 61, B. E. F. E-O. XII, n° 7.

de Gia-Long, le *Phụng-Phi* ; conformément à l'usage annamite qui veut que les fonctionnaires soient désignés, souvent jusqu'à leur mort, par des titres auxquels ils n'ont plus droit depuis longtemps, ces deux Français étaient connus sous le nom de *Chúa-tâu-Phụng*, « le Commandant du *Phénix* », noms qui sont encore usités de nos jours quand on parle de ces événements. Le tombeau de *Phủ-Tú* était le tombeau du « Commandant du *Phénix* ». Ceux qui ont présidé à la réfection du tombeau, ignorant qu'il y avait eu deux « Commandants du *Phénix*, de Forçant et Vannier, ont cru qu'il s'agissait de Vannier, alors qu'en réalité, du moins tout porte à le croire, c'est le tombeau de Forçant que nous avons.

Cette identification que nous proposons n'est qu'une hypothèse. Notre conclusion est, pour ce qui concerne le tombeau de *Phủ-Tú*, que c'est le tombeau d'un Européen certainement — les Annamites ne commettent pas d'erreur sous ce rapport, et la tradition rapporte que l'ancien tombeau était, tout comme celui d'aujourd'hui, décoré de scènes de la vie ordinaire avec personnages et motifs ornementaux. Ce n'est certainement pas, malgré l'inscription que l'on voit actuellement, le tombeau de M. Vannier. Il y a des raisons de croire que l'Européen qui est enterré là est M. Forçant (1).

Quant aux tombeaux de *Phước-Quả*, leur attribution nous paraît exacte. En effet, Chaigneau chargé par le roi Louis XVIII d'une mission politique s'embarqua pour l'Annam avec les siens en 1821, amenant son neveu, Eugène Chaigneau, qu'il avait choisi comme Chancelier. Ils retrouvent M. Vannier à Hué. Aucun document ne mentionne la présence de M. Despiaux dans cette ville au retour de Chaigneau.

En novembre 1824, MM. Chaigneau et Vannier quittent Hué avec leurs familles, dit Michel Đức Chaigneau, pour retourner définitivement en France où ils arrivent vers septembre 1825.

Le 13 octobre de la même année, M. Eugène Chaigneau, écrit de Manille à M. baroudel, procureur des Missions étrangères à Macao, qu'il retourne à Hué pour y remplacer son oncle, en qualité de consul.

J. B. Chaigneau dit Nguyễn-Văn-Thắng, meurt à Lorient, vers 1831. Il est enterré dans le cimetière de cette ville, avec sa seconde femme. Rien ne s'oppose à ce que le tombeau de *Phước-Quả* soit bien le tombeau de la première femme de Chaigneau, mère de Michel Đức Chaigneau, laquelle mourut à Hué et dut être enterrée dans les environs de la demeure de son mari.

(1) Nous avons consulté : les *Souvenirs de Huè*, par Michel Đức Chaigneau ; les *Documents relatifs à l'époque de Gia-Long*, par L. Cadière ; *l'Histoire annamite de Trương-Vĩnh-Kỷ*, Le Giám-Thủ Hồ-Văn-Tháp, parent de Đức Chaigneau par la mère de ce dernier, et gardien des tombeaux, nous a donné aussi quelques renseignements.

SUR UN DISQUE SCULPTÉ

AVEC INSCRIPTION DE MINH-MANG (1)

Par R. ORBAND,

Administrateur des Services civils.

Le lapidaire s'est toujours plus particulièrement attaché, en ce qui concerne l'artiste chinois, à produire des objets sculptés dans le jade ; ces objets tiennent une place importante dans les collections des amateurs. Parmi ceux de grande taille, dit S. W. Bushell (2), qui fui-même traduit un écrivain chinois, nous avons toutes sortes de vases d'ornement et de pots pour fleurs, de grands compotiers pour fruits, des vases à large orifice et des bassins ; parmi les objets plus petits, des pendeloques de ceinture, des épingles à cheveux et des bagues. Pour les tables de banquet, il existe des bols, des coupes et des flacons à vin ; comme cadeaux de courtoisie, une variété de médaillons ronds et de talismans oblongs ornés d'inscriptions. Pour les réunions à boire ce sont des vases et des gobelets, et, pour les cérémonies nuptiales, un vase à vin avec son service obligatoire de trois coupes. Notons encore les statuettes du Bouddha de longévitité, et les écrans qui portent, sculptés, les huit immortels du culte taoïste. Les sceptres et les supports à miroirs sont très recherché comme cadeaux de mariage ; les épingles à cheveux, les boucles d'oreilles, les boutons que l'on place sur le front et les bracelets, comme bijoux personnels. Pour le cabinet du savant, le service de trois objets, trépied, vase et boîte servant à brûler l'encens, sont toujours à portée de la main ; pour les pièces plus luxueuses, on dispose par couple, dans des vases de jade, des fleurs de saison sculptées dans la même matière.

« Citons encore les peignes de jade, les oreillers, l'appui-main du calligraphe et sa palette à encre ; de petits poids de jade destinés à être placés sur la langue des morts lorsqu'on les expose pour les funérailles ; les huit précieux emblèmes de la bonne fortune, la grenade

(1) Communication lue à la réunion du 29 juin 1915.

(2) *L'art. chinois*, par S. W. Bushell, traduction annotée par H. d'Ardenne de Tzac, Conservateur du musée Cernuschi.

éclatée, la pêche sacrée, le citron « main du Bouddha », des chaînes enlacées, des sceaux, des grains de chapelet, des presse-papiers, des glands pour éventail, des cadenas sans clef pour entourer le cou des enfants, des pilons, mortiers, bagues de pouce pour protéger la main des archers contre la détente de la corde de l'arc, des bouts de jade destinés aux pipes des fumeurs, des manches à côtelettes et tant d'autres objets qu'il serait fastidieux de vouloir énumérer. »

L'artiste chinois a cependant également fouillé, sculpté, dans les mêmes conditions, des pierres, des marbres qui, pour être moins appréciés que le jade ou la jadéite n'en offrent pas moins un travail des plus délicats.

La plaque de pierre sculptée que nous étudions aujourd'hui et qui fait partie de la riche collection de la Cour d'Annam présente la forme d'un disque-écran artistement décoré.

M. Rigaux, Ingénieur-chimiste, membre des Amis du Vieux Hué, a bien voulu me communiquer à son sujet les renseignements suivants : « Cette pierre, par sa composition, peut se ranger dans les « calcaires marbres » (marbres composés) du groupe secondaire de l'âge du lias, dont la plus grande partie passa par la vie organique ; toutefois il est certain que le réservoir primitif de cette substance se rencontre dans les profondeurs infragranitiques.

« La principale propriété de ce marbre est de se laisser tailler facilement, de plus d'avoir assez de ténacité pour résister à la pression et conserver les arêtes. Sa coloration est donnée par des oxydes de fer et de manganèse ; quant à sa résistance, elle varie de 700 à 900 kilos à l'écrasement par centimètre carré.

« Pour sa composition chimique, on y rencontre de la chaux et de l'acide carbonique en une très forte proportion, puis, sous un pourcentage très faible, les oxydes de fer et manganèse et enfin, accessoirement, les anhydrides phosphorique et sulfurique.

« On remarque sur ce disque des motifs en relief, d'une dissemblance marquée avec le fond, mais dont les principaux sont englobés dans la masse et font partie intégralement du bloc de marbre duquel fut tirée cette pièce artistique et dont la taille a été faite suivant la passe, c'est-à-dire d'après le plan de clivage ».

« Ces motifs furent donc fouillés dans les veinules qui, en réalité sont de la « dolomie » ou, suivant sa teneur en oxyde de fer, de l'ankérisse, à cassure saccharoïde ou lamelleuse. D'après certains géologues et chimistes, ce minéral fut produit par un métamorphisme du calcaire dû à l'influence de la chaleur, de la pression, du mouvement mécanique.

« En tenant compte du plan de clivage, l'artiste a certainement composé les divers sujets suivant la disposition des veinules de la dolomie



Planche XLVIII. — Disque en stéatite sculptée.
(Dessin de M. Tôn -Thất Sa).

et, avec beaucoup de patience et, de goût, est arrivé à produire une pièce très curieuse ».

Je n'entreprendrai pas de donner une description détaillée de ce disque au point de vue artistique, par incompétence d'abord et aussi par crainte de verser dans l'erreur. Le dessin qu'en donne M. **Tôn-Thât-Sa**, notre dévoué collaborateur, permettra d'ailleurs d'en avoir une idée exacte.

Je pense toutefois que l'artiste a voulu représenter une scène du paradis taoïste. N'y trouvons-nous pas, en effet, tout comme dans la description que donne Bushell, dans *l'Art chinois*, d'un écran rectangulaire (figure 100), également sculpté en stéatite, « l'océan cosmique entourant les îles bienheureuses, d'où la colonne de l'immortalité s'élance avec ses pavillons jusqu'aux nuages ; un couple de cigognes (emblèmes de longévité) volant par dessus, l'une d'elles portant dans son bec la baguette enchantée ». ?

En l'année **kỷ-sửu** (1829), Sa Majesté **Minh-Mạng** a fait très finement graver sur ce disque la poésie suivante :

« Les couleurs rouge et verdâtre de cette pierre qui provient certainement de **Điền-Tri** 滇池 (1) sont des plus chatoyantes. Les sujets « sculptés représentent des chalets à étages que la pierre conservera « des milliers d'années (2) ; des arbres qui sont verts en toutes saisons ; « des routes sur lesquelles circulent paisiblement les passants ; des « embarcations qui, à la voile, s'avancent sur l'onde, en l'absence de « vent (3).

« Les arts du dessin et de la peinture sont beaux et agréables, ce- « pendant un jour vient où la toile se détériore ; au contraire les « œuvres sculptées, même médiocres, durent éternellement » (4).

Au dos du disque, on a gravé une inscription qui fut rédigée en 1825 (année **ất-dậu**, 6^e année de **Minh-Mạng**), probablement par des employés du **Nội-Các**, et qui ne présente pas grand intérêt ; on y vante

(1) **Điền-Tri** 滇池, en chinois **Tiên-Tch'eu**. C'est le nom d'un lac du **Yun-Nan** au Sud de **Yun-Nan-Fou**, d'après les dictionnaires **Couvreur** et **Giles**.

L. Richard : « *Géographie de l'Empire de Chine* », Cours supérieur, édition de 1905, page 178, donne : « Le **Tiên-hou** 滇湖 au Sud de **Yun-Yan-Fou**. Il a la forme d'un croissant et est situé à 1930 mètres d'altitude. De petits bateaux peuvent y naviguer, mais non au milieu du jour, le vent y est trop violent. Ses eaux s'écoulent dans le **Yang-Tse-Kiang** par le **P'ou-tou-ho** 普渡河 ».

(2) L'Empereur fait vraisemblablement allusion à la longue durée de la dynastie.

(3) Probablement pour exprimer qu'en temps de paix les transactions sont nombreuses et aisées.

(4) Cette poésie est reproduite dans le 5^e volume, p. 12, du **Minh-Mạng ngự chế thi sô tập** (Premier Recueil de poésies de **Minh-Mạng**).

l'érudition de l'Empereur, ses connaissances approfondies en littérature. Ses pensées, y est-il dit, sont plus brillantes que l'or et le jade ; elles sont semblables à celles des personnages qui ont composé les *Kinh* et les *Sĩ* (livres classiques) ; elles sont comparables à celles de Confucius et méritent de subsister, comme la mer et les montagnes, des milliers d'années.

L'inscription est complétée par les sceaux suivants :



Fig. 63 — Sceaux gravés sur un disque en stéatite.

Ce disque, qui a 53 centimètres de diamètre, est aujourd'hui exposé sous vitrine dans la salle du Tàn-Thơ-Viện.



ÉPHÉMÉRIDES ANNAMITES (1)

Par R. ORBAND,

Administrateur des Services civils.

5 et 6 avril 1915. — 21^e et 22^e jours du 2^e mois de la 9^e année de Duy-Tân. Cérémonie de Thanh-minh 清明 (Pure lumière) vulgairement appelée Fête du nettoyage des tombeaux.

Le 21^e jour (5 avril), de grand matin, Sa Majesté, vêtue de la robe noire à grandes manches, se rend au temple de Hòa-Khiêm-Điện 和謙殿 (Tự-Đức), puis aux tombeaux Khiêm-Lăng 謙陵 (Tự-Đức) et Khiêm-Thọ 謙壽 (2) (Reine Lê-Thiên-Anh, 儂天英 femme de premier rang de Tự-Đức) et y procède aux cérémonies du culte.

Le 22^e jour (6 avril), vêtue de noir comme la veille, Sa Majesté se rend au temple de Long-Ân 隆恩 (Dục-Đức) puis au tombeau de ce prince (An-Lăng 安陵). (3).

Les offrandes aux temples sont : un porc, un plateau de riz gluant, un plateau d'aliment (hào-soạn 餽饌) un plateau à dessert (ngọc-soạn 玉饌) ; (4) celles offertes aux tombeaux sont : papiers votifs, encens, cierges, bois d'aigle, thé, bétel.

Les cérémonies aux temples comportent la lecture d'une invocation ou prière (Chúc-văn 祝文) et trois libations ; aux tombeaux pas de Chúc-văn et seulement une libation.

Des cérémonies ont lieu également au temple de Minh-Thành-Điện 明成殿 (Gia-Long) et au tombeau Thiên-Thọ 天授 (Gia-Long et sa femme). L'Empereur désigne un prince pour y célébrer le culte en son nom.

8 mai 1915. — 25^e jour du 3^e mois de la 9^e année de Duy-Tân. Entrée au Camp des lettrés (d'où ils ne sortiront que le 13 juin) des mandarins chargés de la rédaction des sujets de compositions, de la police du camp, de la correction des compositions (concours régional littéraire dit thi-hương 詩鄉 pour l'obtention des titres universitaires de Cử-Nhơn 舉人 ou de Tú-Tài 秀才).

(1) Communications lues aux réunions du 28 avril, 25 mai, 29 juin et 28 juillet 1915.

(2) Ces temples et tombeaux sont situés au village de Nguyệt-Biểu 月瓢

(3) Au village de An-Cửu. 安舊

(4) Après les cérémonies, ces offrandes sont portées au Palais impérial.

Ces examinateurs sont :

un **Chủ-Khảo** 主考, Président de la Commission ;
un **Phó-Chủ-Khảo** 副主考, Vice-Président ;
des **Giám-Khảo** 監考, chargés de corriger et de noter les compositions ;
des **Đề-Tuyển** 提選 Surveillants (ils sont chargés de rapprocher les compositions des nom de leurs auteurs) ;
des **Giám-Sát** 監察, chargés de la police ;
des **Phân-Khảo** 分考, **Phúc-Khảo** 覆考 et **Sơ-Khảo** 初考, Examineurs.
(Les **Sơ-Khảo** procèdent à la première correction, les **Phúc-Khảo** à la seconde. Les **Phân-Khảo** assignent, après chaque épreuve, leur place pour l'épreuve suivante, aux candidats admis.)

Une fois entrés dans le camp, ces membres du jury doivent occuper les logements qui leur sont assignés (voir le plan ci-dessous.)

14 mai 1915. — 1^{er} jour du 4^e mois de la 9^e année de Duy-Tân. A trois heures du matin, entrée au camp des lettrés des 3.254 candidats au concours littéraire thi-hương 詩鄉. Chaque candidat est muni d'une tente en paillote sous laquelle il s'abritera pour travailler, d'une natte, d'un pupitre, d'encre et de pinceaux.

Il entre au camp par celle des portes devant laquelle se trouve le grand tableau portant son nom.

Le concours se compose de quatre épreuves, toutes éliminatoires.

Le nombre des lauréats est fixé, pour le concours de 1915, à 32 **Cử-Nhơn** et **gỗ Tú-Tài** (le nombre des **Tú-Tài** est obligatoirement le triple de celui des **Cử-Nhơn**.)

25 mai 1915. — 12^e jour, 4^e mois de la 9^e année de Duy-Tân. Ouverture du Musée économique installé dans l'un des bâtiments élevés des deux côtés du pavillon du **Cơ-Mật** (salle des délibérations du Conseil). Ce musée qui réunit dans ses salles toutes les matières premières animales et végétales de l'Annam est ouvert au public tous les jours, le dimanche et le lundi exceptés, de 14 heures 1/2 à 18 heures.

28 mai 1915. — 15^e jour, 4^e mois de la 9^e année de Duy-Tân. Arrivée à Hué de M. le Gouverneur général Roume qui échange sa première visite officielle avec Sa Majesté l'Empereur d'Annam le 31 mai.

13 juin 1915. — 1^{er} jour du 5^e mois de la 9^e année de Duy-Tân. Proclamation solennelle, au camp des lettrés, des noms des lauréats du concours littéraire thi-hương. Les **Cử-Nhơn** reçoivent un costume de cérémonie.

17 juin 1915. — 5^e jour du 5^e mois de 9^e année de Duy-Tân. Fête **Đoan-Dương** 端陽 (de midi juste).

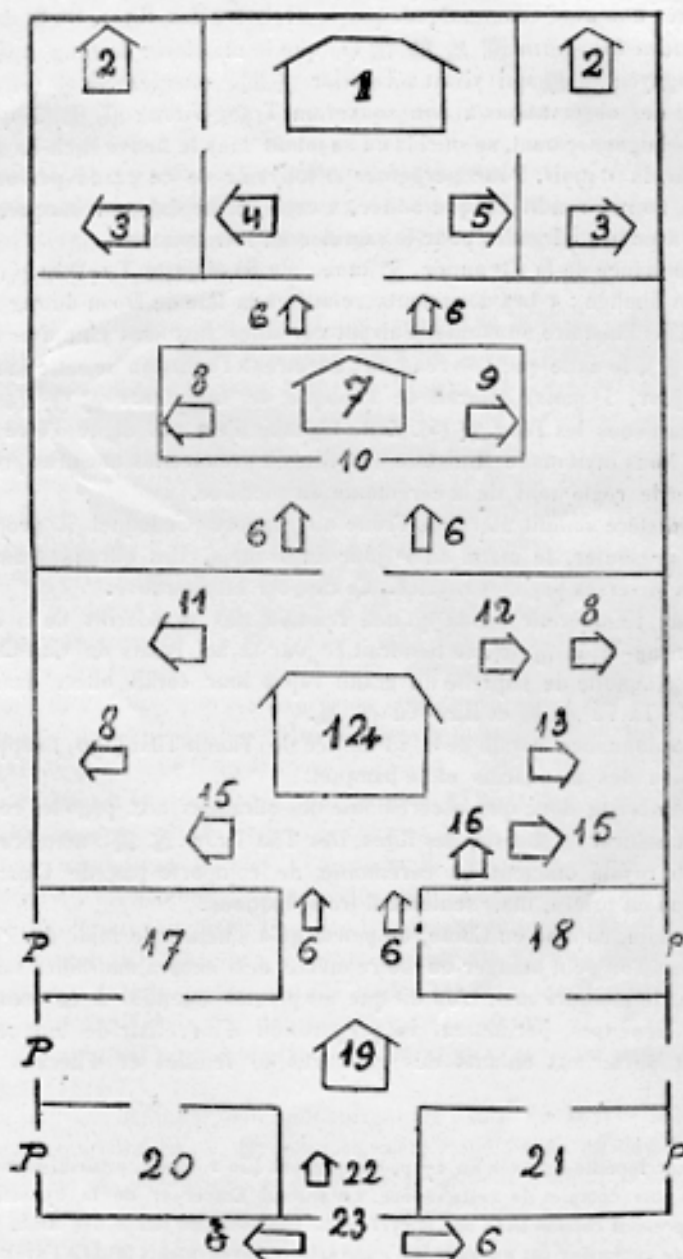


Fig. 64. – Plan du camp des lettrés (par R. ORBAND.)

Légende : 1 Giám -Khảo ; – 2 Sơ -Khảo ; – 3 Phân -Khảo ; – 4 Thố -Sát ;
 – 5 Giám -Sát ; – 6 Poste ; – 7 Bureau des Đề -Tuyên ; – 8 Secrétaires ;
 – 9 Đề -Tuyên ; 10 – Đề -Tuyên ; – 11 Phó -Chủ -Khảo ; – 12 Chánh -
 Chủ -Khảo ; – 13 Giám -Sát ; – 14 Conseil Thị -Viên ; – 15 Phân -Khảo
 -Viên ; – 16 Mirador ; – 17 Hữu -Vi ; – 18 Tả -Vi. – 19 Thập -Đạo -Viên ;
 20 Ất -Vi ; – 21 Giáp -Vi ; – 22 Mirador ; – 23 Porte principale.

D'après une note communiquée par le Ministère des Rites ; On lit dans le *Uyên-giám-loại-hàm* 淵鑑類函 (1) que le mandarin de rang supérieur Khuất-Nguyên 屈原 qui vivait à Tam-Lư 三閭, sous les Sở 楚 (2), ayant présenté des observations à son souverain Trang-Vương 莊王 (3) qui les refusa dédaigneusement, se suicida en se jetant dans le fleuve Mịch-La 汨羅 le 5^e jour du 5^e mois. Pour perpétuer le souvenir de ce grand personnage si fidèle, l'on se rendit chaque année, à cette même date, en barque, à la rivière, avec des offrandes pour le sacrifice en son honneur.

L'ordonnance de la 13^e année, 5^e mois, de Sa Majesté Tự-Đức (1860) est ainsi libellée : « Les documents relatifs à la fête de Đoàn-dương font défaut dans l'histoire annamite. Suivant certaines histoires chinoises (Bắc-Sử 北史), le culte que l'on rend aux ancêtres à l'occasion de cette journée (du 5^e jour, 5^e mois) daterait de l'époque de Liêu-Chúa 遼主 (4) qui gouvernait sous les Tống 宋 (5). Cette légende n'est pas digne d'être conservée. Nous invitons le Ministère des Rites à prendre les mesures propres à assurer le règlement de la cérémonie du sacrifice. »

Le Ministère soumit alors au Trône un rapport par lequel il proposait de faire présenter, le matin du 5^e jour du 5^e mois, des offrandes aux autels des diverses pagodes royales. Ce rapport fut approuvé.

De plus, l'Empereur décida qu'une réunion des mandarins de la Cour, dite Thường-Triều 常朝, se tiendrait ce jour-là au Palais de Càn-Chánh, réunion à la suite de laquelle un grand repas leur serait offert dans les salles de Tả-Vũ 左廡 et Hữu-Vũ 右廡.

Une ordonnance royale de la 13^e année de Thành-Thái (1901) supprima la réunion des mandarins et le banquet.

Il ne subsiste donc que la cérémonie des offrandes aux pagodes royales que doit assurer le Ministre des Rites. Des Tôn-Tước 尊爵, membres de la famille royale officient. La cérémonie ne comporte pas de Chúc-văn, invocation ou prière, mais seulement trois libations.

En Annam, comme en Chine, on pense qu'à l'heure de midi du 5^e jour du 5^e mois l'on peut manger ou boire même des choses malsaines sans en éprouver le moindre mal. L'on dit que les plantes cueillies à ce moment, même vénéneuses, permettent la préparation d'un élixir de longue vie. L'on fait porter aux enfants des ceintures de feuilles et d'herbes pour

(1) Encyclopédie achevée en 1710, comprenant 450 volumes, probablement l'ouvrage le plus complet de cette espèce. Le second Empereur de la dynastie des Thanh, prenant comme base une encyclopédie composée du temps des Minh, donna l'ordre de composer cet ouvrage qui embrasse les événements jusqu'à l'avènement des Thanh (*Notes ou Chinese literature*, par Wylie).

(2) Princes féodaux qui vécurent de 740 à 330 avant J. C. (d'après couvreur).

(3) Trang-Vương 莊王 (696 à 681 avant J. C. d'après Giles).

(4) Liêu-Chúa 遼主. La Chine du Nord fut gouvernée par les Tartares K'i-tan sous le nom de dynastie des Liêu 遼 (en chinois Liao) de 916 à 1119 après J.C.

(5) Tống 宋, 960 à 1127 après J. C.

combattre les maléfices. L'on fabrique ce jour là des talismans, des amulettes qui, dit-on, ont les plus grandes vertus. Enfin l'on dit encore que s'il pleut, à midi précis, il faut aller couper des bambous à nœuds pour en recueillir « l'eau des Esprits » qui guérira les maux d'yeux.

4 juillet 1915. — me jour, 5^e mois, 9^e année de Duy-Tân. Pose de la première pierre d'une nouvelle maison d'habitation pour Sa Majesté l'Empereur. Cette maison sera édifiée sur l'emplacement de l'ancien château **Minh-Viễn** 明遠.

Cet ancien château, qui reçut d'abord le nom de **Minh-Viễn-Lâu**, avait été construit le 7^e mois de la 8^e année de **Minh-Mạng** (1827). Les mandarins **Đông-Lý**, chargés des travaux, **Trần-Văn-Tánh** et **Nguyễn-Văn-Trọng** reçurent une récompense de l'Empereur, qui décida que le **Minh-Viễn** serait classé premier des vingt sites les plus pittoresques de Hué.

L'Empereur **Thiệu-Trị** changea le nom de ce palais en celui de **Trùng-Minh-Viễn-Chiêu** parce que, disait-il, le *Châu-dịch* (livre de magie) veut que le signe « lý » (feu) s'applique à ce brillant édifice.

Le **Minh-Viễn** se trouvait au Nord du grand palais de **Cao-Minh-Trung-Chánh** ; il comportait trois étages et mesurait 2 *trượng 7 thước* au-dessus du soubassement qui lui même avait 1 *trượng 1 tấc* de haut ; comme carrelage des briques à fleurs ; comme couverture des tuiles jaunes ; au sommet de l'édifice, une pierre précieuse dite « An-Bảo-Châu 安寶珠 (probablement du jade). Au Nord étaient dressés deux grands mâts de pavillon. La grande porte à l'Est du château s'appelait **Trường-Loan Môn** 翔鸞門 ; celle de l'Ouest était désignée sous le nom de **Nghi-Phụng-Môn** 儀鳳門. Le siège impérial se trouvait, dans ce château, à l'étage supérieur, face au Sud.

En de nombreuses poésies, l'Empereur **Minh-Mạng** a chanté les beautés du site ; il y dit notamment que le nom même de l'édifice signifie que l'Empereur seul peut voir jusqu'à 10.000 lý, puisque son palais est si haut qu'on peut affirmer qu'il n'est qu'à 5 *thước* du Ciel. On y peut, ajoute-t-il, contempler à la fois le mouvement des étoiles **Tất-Định** et **Cơ-Biến** (qui régissent la pluie et le vent) et la situation prospère du Royaume.

— Ce bâtiment fut démoli dans le courant du 9^e mois de la 29^e année de **Tự-Đức** (1876).

Le nouveau bâtiment, construit suivant les plans de M. l'architecte Auclair, membre de l' A. V. H, comportera un étage ; situé au Sud du jardin **Hậu-Bồ** 後埔, dans lequel se construisent actuellement de nouvelles écuries pour chevaux et pour éléphants, il contribuera à embellir la partie de la Cité royale que l'on aperçoit de la route passant devant l'Ecole Professionnelle.

6 juillet 1915. — 24^e jour, 5^e mois, 9^e année de Duy-Tân. Cérémonie anniversaire à la mémoire des U hồn 幽魂, (âmes abandonnées).

Après les combats qui eurent lieu à Hué, en la 1^{re} année de **Hàm-Nghị** (1885), les morts à la guerre devinrent, aux dires des habitants de la

citadelle qui s'en plainquirent ,des fantômes qu'ils accusaient d'allumer de nombreux incendies.

En juin 1894 (5^e mois, 6^e année de Thành-Thái), le Ministère des Rites demanda et obtint l'autorisation de faire construire, dans la citadelle, à proximité de la porte Quảng-Đức 廣德 et dans le voisinage du Lý-Thiện 理膳 (cuisine), une esplanade sur laquelle seraient disposés, chaque année, au jour anniversaire (24^e jour, 5^e mois, c'est-à-dire vers le 5 juillet) des autels destinés à recevoir les offrandes faites aux mânes des victimes de la guerre. Ces offrandes se composent d'un bœuf, d'un bouc, d'un porc, de riz gluant, d'aliments cuits, de thé, d'alcool de riz, de papiers votifs, de cierges, d'encens, etc...

Un mandarin militaire de rang supérieur est désigné, par ordonnance royale, pour diriger la cérémonie un Quân-Vệ et deux Đội officient.

La tablette de Thành-Hoàng 城塏 (Génie protecteur de la Citadelle) est disposée sur l'autel principal ; celle des Quan-viên thương vong 官員傷亡 (mandarins civils et militaires morts à la guerre) sur l'autel central (trung-celle des lại binh 吏兵 (fonctionnaires subalternes et soldats morts à la guerre) sur l'autel d egauche (tả-án) ; enfin la tablette des nam-phụ lão-ấu 男婦老幼 (hommes , femmes, vieillards et enfants morts à la guerre) est installée sur l'autel de droite (hữu-án).

La cérémonie comporte 3 libations et la lecture, par un tuyên tế văn 宣祭文 du grade de Bát-Phàm ou Thất-Phàm, de l'invocation suivante :

« Le 24^e jour , 5^e mois, 9^e année de Duy-Tân, conformément à l'ordre impérial, le Đê-Đốc du Hộ-Thành, Võ..., a l'honneur de présenter aux mânes des fonctionnaires, employés, soldats, vieillards, femmes et enfants tués à la guerre le 5^e mois de l'année ất-dậu (1885) ces sacrifices et offrandes (composés comme ci-dessus) qu'il les prie d'accepter avec réjouissance. »

14 juillet 1915. — 2^e jour , 6^e mois, 9^e année de Duy-Tân. Sa Majesté l'Empereur, reçoit au premier étage de la porte monumentale Ngọ-Môn 午門, M. le Résident supérieur en Annam, L. L. Excellences les Ministres, les mandarins et toute la population européenne, pour assister à la revue des troupes de la garnison. En raison de la guerre européenne, officiers et soldats sont en tenue de campagne. Le défilé a lieu devant M. le chef de Bataillon Chaptal, Commandant la subdivision militaire de l'Annam qui, après la cérémonie, monte à l'étage et vient saluer l'Empereur et le représentant de la France.

Des dames qui ont aimablement accepté de quêter ce jour là au profit des soldats qui, en Europe, défendent si héroïquement l'honneur des armes françaises, offrent à tous un joli insigne destiné à glorifier notre canon de campagne qui, depuis août 1914, a fait la bonne besogne que l'on sait. C'est la « Journée d'apothéose du 75 » qui commence.

NOTES, DISCUSSIONS, RENSEIGNEMENTS

LISTE DES REPRÉSENTANTS DE LA FRANCE A HUÉ (1). — La liste qui suit reproduit un tableau conservé à l'Hôtel de la Résidence Supérieure à Hué. Elle contient les noms de tous ceux qui, sous des titres divers, ont représenté la France, d'une façon permanente, auprès du Gouvernement annamite, depuis 1875 jusqu'à nos jours. C'est comme les grandes lignes de l'histoire de notre influence et de notre action en Annam. Il nous sera donné de faire peu à peu cette histoire dans tous ses détails. Les Amis du Vieux Hué sont reconnaissants dès maintenant envers les personnes qui ont fait dresser cette liste ou qui ont fait les recherches nécessaires pour l'établir.

Chargés d'affaires à Hué :

RHEINART, 28 juillet 1875 — 14 décembre 1876.

PHILASTRE, 14 décembre 1876 — 3 juillet 1879.

RHEINART, 3 juillet 1879 — 1^{er} octobre 1880.

PALASNE DE CHAMPEAUX, *p. i.* 1^{er} octobre 1880 — 15 août 1881.

RHEINART, 15 août 1881 — 30 mars 1883.

PALASNE DE CHAMPEAUX, 30 août 1883 — 29 janvier 1884.

LEJARD, *p. i.* 29 janvier 1884 — 7 février 1884.

PARREAU, *p. i.* 7 février 1884 — 6 juin 1884.

Résidents généraux :

RHEINART, *p. i.* 6 juin 1884 — 10 octobre 1884.

LEMAIRE, 10 octobre 1884 — 5 juin 1885.

PALASNE DE CHAMPEAUX, *p. i.* 5 juin 1885 — 3 octobre 1885.

HECTOR, *p. i.* 3 octobre 1885 — 19 avril 1886.

Résidents supérieurs :

DILLON, 19 avril 1886 — 18 mai 1886.

HECTOR, *p. i.* 18 mai 1886 — 14 novembre 1888.

Résident général :

RHEINART, 14 novembre 1888 — 3 mai 1889.

(1) Communiquée à la réunion du 29 juin 1915.

Résidents supérieurs :

CHAVASSIEUX, *p. i.* 3 mai 1889 — 12 juillet 1889.
HECTOR, 12 juillet 1889 — 1^{er} avril 1891.
BONNAL, expédition des affaires, 1^{er} avril 1891 — 26 octobre 1891.
BRIÈRE, 27 octobre 1891 — 20 avril 1894.
BOULLOCHE, *p. i.* 21 avril 1894 — 12 décembre 1894.
BAILLIS, *p. i.* 15 décembre 1894 — 28 mai 1895.
BRIÈRE, 28 mai 1895 — 1^{er} février 1898.
BOULLOCHE, 4 février 1898 — 23 mars 1900.
AUVERGNE, *p. i.* 23 mars 1900 ; — titulaire, 3 mai 1901 — 11 janv. 1902.
LUCE, *p. i.* 11 janvier 1902 — 11¹ février 1903.
AUVERGNE, 19 février 1903 — 10 juin 1904.
MOULIÉ (Ernest), *p. i.* 10 juin 1904 — 1^{er} mai 1906.
LEVEQUE, *p. i.* 1^{er} mai 1906 ; — titulaire, 26 janv. 1908 — 15 août 1908.
DUFRÉNIL *p. i.* 15 août — 25 août 1908.
GROULEAU *p. i.* 25 août 1908 ; titulaire, 11 janv. 1909 — 26 fév. 1911.
SESTIER, *p. i.* 26 février 1911 — 31 décembre 1911.
CHARLES, expédition des affaires, 31 déc. 1911 — 22 janv. 1912.
M A H É, 22 janvier 1912 — 22 avril 1913.
LABBÉ dit Labbez, expédition des affaires, 22 avril 1913 — 6 juin 1913.
CHARLES *p. i.* 6 juin 1913 ; — titulaire, mai 1914.

LA RUE RHEINART. — M. Sogny avait émis le vœu que le nom de M. Rheinart, qui fut le premier représentant de la France à Hué, fut donné à l'une des rues de la ville. La Société des Amis du Vieux Hué avait adopté cette proposition et notre Président avait fait une demande dans ce sens auprès du Résident de Thừa-Thiên, notre collègue M. Carlotti. Cette demande a été accueillie partout avec faveur, et voici la lettre qui nous annonçait la décision prise.

« Hué, le 29 avril 1915 »

« Le Résident de France à Thừa-Thiên à Monsieur le Président de la Société des « Amis du Vieux Hué », Hué.

« Monsieur le Président,

« J'ai l'honneur de vous informer que M. le Gouverneur Général a bien voulu accueillir la proposition que vous aviez présentée au nom de la Société des « Amis du Vieux Hué » de donner le nom de « Rheinart » à une des des de la ville.

« Par arrêté du 15 avril courant, ce nom a été donné à la grande rue qui, passant derrière l'hôpital, va du carrefour des rues Rivière, Bobillot et Chaigneau jusqu'à la rue Dominé et qui sera prolongée plus tard jusqu'à la rue de Phủ-Cam.

« Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments très distingués.

CARLOTTI.

SUR LES CACHETS ANNAMITES. — Notre collègue, M. Cosserat, signale qu'il a eu entre les mains, jadis, des titres de mandarins datant de Gia-Long. Il avait remarqué que les cachets apposés sur ces titres étaient ovales. Les cachets actuels sont ordinairement carrés. Il pense que l'étude des divers cachets annamites, leur histoire, leur évolution, serait très intéressante à faire, en partant des cachets royaux pour aboutir aux cachets des notables de village. Le travail serait facile à documenter par la photographie et le dessin.

LES PLANS DES CITADELLES PROVINCIALES. — Notre collègue propose encore de reproduire dans notre Bulletin les plans des citadelles annamites des diverses provinces qui sont conservés dans notre salle de réunion du **Tân-Thơ-Viện**. « On les reproduirait tels qu'ils sont, avec leurs inscriptions en caractères, et en leur laissant leur facture originale. Une légende au bas du plan donnerait la traduction de toutes les inscriptions en caractères qui y sont portées. A l'échelle réduite de deux plans pour une page de notre Bulletin, cela ne constituerait pas une grosse dépense. »

Ces plans ont été reproduits, grâce à notre Président, M. Orband, et les reproductions ont été envoyées à l'Ecole Française d'Extrême-Orient qui se propose de les éditer en leur consacrant une étude spéciale. Bien entendu, si l'Ecole renonçait à son projet, notre Bulletin serait heureux de donner asile à ces souvenirs du passé.

LA CITADELLE CHAME DES ARÈNES. — M. Cosserat suggérait au Rédacteur du Bulletin l'idée de faire, conformément à l'article 4 de nos statuts, une excursion au rempart cham situé près des Arènes et du **Long-Thọ**. « On visiterait en même temps la pagode de l'Eléphant qui barit et les tombes d'anciens missionnaires qui se trouvent près de là et datent du premier établissement des Jésuites à Hué. On pourrait profiter de cette visite pour déterminer s'il n'y aurait pas lieu de faire des fouilles méthodiques dans le rempart même, et son fossé, fouilles qui pourraient peut-être amener des découvertes intéressantes... Je suis persuadé que M. Masson ne refuserait pas de faire dresser un plan détaillé de l'endroit et d'en faire tirer quelques exemplaires pour nos besoins. »

Cette lettre était écrite le 29 janvier 1915.

Deux mois plus tard, M. Finot, Directeur, et M. Parmentier, Chef du Service archéologique de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, étaient de passage à Hué. Ils allaient visiter en détail le rempart cham, et, intéressés par ce qu'ils avaient vu, ils priaient M. Masson, Chef du Service des Travaux publics, de faire dresser un plan à grande échelle des ruines encore visibles. C'est ce qui a été fait, et le plan va être utilisé par M. Arousseau. Peut-être des fouilles seront-elles faites ultérieurement.

UNE COLLECTION DE SAPÈQUES ANCIENNES. — M. Loisy, Conducteur des Travaux publics, a trouvé, signale M. Cosserat, en exécutant des travaux près de Lý-Hoà, au Quảng-Bình, une jarre en terre contenant environ trois ou quatre mille sapèques. Il a déjà pu sérier plus de 148 sortes différentes, de toutes grandeur et de tous poids.

UN FRAGMENT DE STÈLE CHAME. — Il se trouve, dit M. Cosserat, dans la cheminée d'un des appartements des Bureaux des Travaux publics. « C'est un dé en pierre qui mesure environ 0 m. 60 sur 0 m. 60 et 0 m. 15 ou 0 m. 20 d'épaisseur. Il devait servir à soutenir une colonne dans une habitation... Il est couvert d'inscriptions en caractères... ? ? Ne serait-il pas intéressant de demander à M. Masson d'où vient cette pierre ? »

Ce fragment de stèle chame fut trouvé sur un des côtés de la rue de Gia-Hội. Il servait de marche d'escalier, après avoir servi certainement de sou-bassement de colonne dans une maison annamite. Il a été signalé pour la première fois dans L. Cadière : *Monuments et souvenirs chams du Quảng-Trị et du Thừa-Thiên* (B. E. F. E. O. Vol. V. 1905, p. 193, n° 10.) Il a été photographié et l'inscription a été traduite dans E. Huber : *Etudes indochinoises VIII. La stèle de Hué* (B. E. F. E. O. XI. 1911, p. 259-260).

BANQUET OFFERT A L'OCCASION DE LA FÊTE D'INAUGURATION DES NEUF URNES DYNASTIQUES (1). — Ordonnance de la 18^e année de Minh-Mạng (1837). « En donnant notre approbation à la proposition qui nous a été adressée par le Ministère compétent, nous avons décidé de nous rendre en personne au Temple des ancêtres (2), le 28^e jour du 1^{er} mois (4 mars), à l'effet de présider la fête d'inauguration des neuf urnes dynastiques, *Cửu-dĩnh*.

« A cette occasion, nous ordonnons que la fête d'inauguration soit suivie d'un grand banquet auquel seront invités tous les officiers de la Cour : les mandarins civils à partir du 5^e rang et au-dessus et les mandarins militaires du 4^e rang et au-dessus.

« Etant donné que cette cérémonie doit présenter un caractère exceptionnel de solennité, les fonctionnaires visés plus haut qui auraient encouru une peine disciplinaire par responsabilité, sont également autorisés à assister à ce banquet.

« En agissant ainsi, notre désir est de donner satisfaction à tous ».

L. SOGNY.

LES CUISINES ROYALES. — Notre collègue M. Sogny demande, aux membres annamites de notre Société de faire une étude sur l'organisation et le fonctionnement des services *Thượng-Thiện*, « cuisines royales », *Lý-Thiện* et *Tễ-Sanh*, « cuisines pour la préparation des offrandes rituelles. »

UN ANCÊTRE DES CANONS-GÉNIES AU PALAIS DU ROI DU TONKIN (3). — M. H. Le Bris nous a décrit (4) les Canons-Génies du Palais de Hué. Il nous en a raconté l'histoire et nous a dit, entre autres détails, qu'il existait des canons jouant un rôle analogue devant le Palais de *Võ-Vương*, vers le milieu du XVIII^e siècle.

(1) Communication lue à la réunion du 27 janvier 1910.

(2) Temple de *Thờ-Miếu*. Voir R. A. V. H. n° 1 de 1914.

(3) Communication lue à la réunion du 24 février 1915.

(4) B. A. V. H. 1914, pp. 101-110.

Un commerçant anglais, Dampier, qui passa au Tonkin vers la fin du XVII^e siècle, et qui nous a laissé une description pleine d'intérêt de ce pays, mentionne un canon qui jouait sans doute, à la porte du Palais de **Trịnh-Côn** (1682-1709), le même rôle que les Canons-Génies du Palais des **Nguyễn**.

Sur l'un des côtés de la grande place carrée qui précédait le Palais du Chúa, était rangée, dans un endroit couvert, l'artillerie du prince, « cinquante ou soixante canons de fer, depuis le fauconneau jusqu'à la demi-couleuvrine, deux ou trois couleuvrines ou demi-canons, et quelques vieux mortiers de fer », le tout en fort mauvais état, tant les pièces que les affûts. L'auteur ajoute : « Il y a un canon de fonte beaucoup plus gros que le reste, et qu'on suppose être de huit ou neuf mille livres pesant. Il est percé en cône, son calibre est d'un pied de diamètre, mais il est beaucoup plus étroit vers la culasse. Il est tout à fait mal bâti, mais on ne laisse pas de l'estimer beaucoup ici, sans doute parce qu'il y a été fondu, et qu'il est le plus gros qu'ils aient jamais fait. Il y a dix ou douze ans qu'il a été fondu, et à cause de sa pesanteur, ils ne pouvaient pas venir à bout de le monter, si bien qu'ils furent obligés d'avoir recours aux Anglais pour le faire monter sur son affût, où il est présentement plutôt pour servir de parade que pour être de quelque usage » (1).

Nous avons les mêmes caractéristiques que pour les canons de **Võ-Vương** : dimensions extraordinaires ; usage nul ; estime particulière dont jouit l'arme. La raison de cette estime, indiquée par notre auteur, est que ce canon était le plus gros de ceux qu'avaient fondu les Tonkinois. Mais c'est là une de ces raisons que donnent les voyageurs pressés qui visitent un pays en courant. Je crois plutôt que les Tonkinois avaient fondu ce canon avec de telles dimensions précisément à cause du rôle de protecteur surnaturel qu'ils voulaient lui faire jouer, tout comme aujourd'hui les Canons-Génies du Palais de Hué sont beaucoup plus gros que les canons que les Annamites utilisaient, tout comme les trois canons mentionnés par le P. Koffler au Palais de **Võ-Vương** étaient plus gros que les canons ordinaires. Seulement, alors que les Canons-Génies d'aujourd'hui sont des pièces remarquables à tous points de vue, les ouvriers de **Trịnh-Côn**, si l'on en croit Dampier, n'avaient produit qu'une pièce informe et monstrueuse.

L. CADIÈRE



(1) Dans *Revue indochinoise*, 1910, n^o 2 p. 134.

DEUXIÈME PARTIE

DOCUMENTS CONCERNANT LA SOCIÉTÉ

SOUVENIR DES ABSENTS

A la réunion du 25 mai, quelques-uns de nos collègues prenaient part à nos travaux pour la dernière fois avant leur départ pour le front. Notre Président s'est fait l'interprète de tous les membres de la Société et leur a exprimé nos sentiments en ces termes émus que son patriotisme lui a suggérés :

Adieux aux partants pour la France.

« Quelques-uns de nos adhérents, MM. Nadaud, Ricardoni, Fajolle, quittent Hué demain, allant rejoindre à Tourane les camarades Monier, Escalère, Rivière, sur le paquebot qui les conduira en France. Ils vont prendre leur place de combat dans les rangs de l'Armée, aux côtés de ces autres Amis du Vieux Hué, le caporal Dumoutier, le capitaine Albrecht, les docteurs Reboul, Sallet, Meslin, Tanvet, le lieutenant Descaves, les soldats Volny-Dupuy et Lacombe qui, plus heureux, ont déjà rejoint leur poste depuis longtemps.

« Au nom du Comité et au nom de tous les Amis du Vieux Hué, j'ai tenu à leur apporter, avant leur départ, l'hommage de nos souhaits les meilleurs, l'hommage de nos espoirs.

« Chers Camarades,

« Heureux de la belle sérénité dont vous avez fait preuve depuis le jour où vous fûtes rappelés sous les armes, fiers de vous avoir vus, en toutes circonstances, faire rayonner votre bel optimisme, fiers d'être de vos amis, nous avons l'assurance que vous vengerez glorieusement le Commandant Moreau, que vous contribuerez à délivrer au plus tôt notre camarade Jérusalémy, prisonnier en Allemagne ; que votre inébranlable énergie enfin, vaudra la délivrance aussi à tous ceux de nos frères qui, en France ou en Belgique, souffrent depuis si longtemps de la brutalité des envahisseurs.

« Au revoir, chers Amis, et à bientôt peut-être.

« Vive le Vieux Hué !

« Vive la France ! »

R. ORBAND.

* * *

Quelques jours auparavant, M. H. Le Bris, un des membres du Vieux Hué de la toute première heure, un des sept signataires des Statuts de la Société, dont on a pu apprécier la collaboration érudite et littéraire, mobilisé depuis plusieurs mois comme lieutenant au Tonkin, s'était embarqué lui aussi.

En passant à Tourane, il avait adressé à notre Président la dépêche suivante :

« 16 Mai 1915.

« Moment quitter vieille terre Annam, vous adresse adieux émus mais heureux ; vous prie transmettre Amis Vieux Hué amitiés sincères ; souhaite Société vigueur et force. »

M. Orband lui avait répondu :

« Amis Vieux Hué envoient salut fraternel au dévoué collaborateur, à l'excellent camarade, au vaillant officier Le Bris. Vœux succès gloire. Accolade du Président. »

* * *

Dans son allocution aux partants du 25 mai, notre Président mentionnait le caporal Dumoutier. Depuis longtemps nous étions sans nouvelle de notre ancien Président. Le Rédacteur du Bulletin vient de recevoir de lui une lettre qu'il a lue, à la réunion du 25 mai, et qu'il prend la liberté de reproduire ici. Il s'expose, il le sait, à froisser la délicatesse et la modestie de l'auteur, dont il connaît toute la sensibilité. Mais il pense qu'à une époque où l'héroïsme de tous les Français étonne le monde, il est bon de recueillir et de transmettre à la postérité les actes de dévouement, de renoncement, de sacrifice individuels dont l'ensemble fait la beauté de la nation et sa force de résistance. Or, la lettre de M. Dumoutier, par la noblesse et l'élévation des sentiments qu'elle manifeste, est un de ces actes dont il faut conserver le souvenir. Elle honore celui qui l'a écrite ; elle honore les Amis du Vieux Hué qui avaient choisi unanimement son auteur pour en faire leur Président.

« Lundi de Pâques (1915).

« Je m'en veux, Père, de ne pas vous avoir écrit plus tôt et je m'en veux d'autant plus que je sais bien que vous excuserez mon long silence. 52 jours de traversée, des démarches à n'en plus finir et enfin le 3 février signature de mon engagement pour la durée de la guerre au 3^e colonial où je suis actuellement et où je remplis les hautes fonctions de caporal en attendant ma nomination de sergent qui paraît-il ne doit pas tarder à sortir.

« Depuis 2 mois à la caserne on plutôt sous la tente car nous campons sur un cours de la ville, je commence à trouver le temps long et aspire au jour où je partirai au front. Mon changement d'existence, si complet et si brusque, ne m'a pas semblé trop dur à supporter, d'autant moins dur que mon âge... avancé me permet de me replier sur moi-même et de vivre,

ans trop les sentir, au milieu des contingences du rédiment. Je fais un peu comme vos confrères dont plusieurs sont mobilisés ici, je ne vois et entends que ce que je veux entendre et voir et pour le reste, la folle du logis trotte où bon lui semble. Cette nouvelle phase de mon existence ne sera-t-elle qu'un court entr'acte dans ma vie ? Je l'espère, mais je suis tout prêt aussi à ce qu'elle en soit la fin. J'ai choisi la coloniale parce que généralement plus exposée et ma foi le 3^e dans le bois Sabot, le bois de la Gruerie, les casernes de Chauvencourt et quelques autres lieux de même acabit a déjà laissé plus que son effectif. C'est vous dire qu'en partant j'attendrai bravement Madame la mort, si bravement qu'elle aura peut-être peur de moi ! Je suis veuf, je n'ai plus d'enfant, qui sait ? je tiens peut-être ici la place d'un père de famille, en dehors de toutes considérations patriotiques, cette seule idée aurait suffi pour me faire engager.

.
« Voulez-vous me rappeler au bon souvenir de ceux qui m'ont connu à Hué et plus particulièrement à tous les camarades de la Société. »

Encore une fois, le Rédacteur du Bulletin prie notre ancien Président de lui pardonner cette divulgation de sentiments intimes. Il a voulu que tous les « Amis » du Vieux Hué et de M. Dumoutier ressentissent le réconfort que lui a inspiré la lecture de cette lettre qui indique chez son auteur une conception de la vie si digne et si élevée.

Quelque temps après, arrivait à Hué une carte du Sous-Lieutenant Dumoutier, datée du 27 juin 1915, secteur postal 14.

« Vite, pendant un repos, mon meilleur et mon plus fidèle souvenir.

« Toujours en entier, même pas le moindre trou à ma vieille peau, seule ma jumelle a reçu un petit éclat d'obus . . . si petit . . . si petit.

« Mille choses aimables aux Amis du Vieux Hué ».

Les Amis du Vieux Hué font des vœux pour que les obus et les balles épargnent toujours notre ancien Président.



Monsieur le D^e Sallet nous avait envoyé, d'abord de Lyon, puis de Fréjus, des cartes où étaient reproduites de vieilles portes, sévères ou gracieuses, des arches ruinées datant des Romains, même des photographies de vieilles faïences bressanes. C'était nous dire qu'il n'oubliait pas la Société à la naissance de laquelle il avait présidé, et dont il avait été le premier Secrétaire. Il vient d'envoyer à notre Président deux longues lettres dont nous extrayons quelques passages :

11 juillet 1915.

« De Fréjus au camp de Mailly, du camp de Mailly au secteur 167. Et Mailly donnait déjà des maisons détruites, des églises blessées. Puis, la route indiquait l'activité passée : tombes fleuries par les champs, villages douloureux où vit surtout le militaire. Et malgré tout, la campagne est superbe. . . Femmes, enfants et vieillards de France ont été prodigieux.

« Je voudrais vous dire beaucoup de choses, mais on se limite pour être sûr d'arriver ; et je veux tant que vous et les chers Amis du Vieux Hué ayez mon bon souvenir.

.
« De tous mes vieux camarades de la Valbonne, combien ont disparu ! Les Dardanelles en ont pris beaucoup.

« Mais l'impression est admirable, les troupes ont de l'entrain, de la bonne humeur, de la confiance et de la bonne santé. Jamais, aux meilleurs jours de mon service de régiment en Annam, je n'ai vu si peu de consultations. C'est à peine, si sur 800 hommes et plus qui constituent mon bataillon, j'ai une moyenne de 12 indisponibles par jour sur une trentaine de consultants et moins. Vous voyez la bonne volonté et le bon état.

« Les occupations ? En dehors du travail ordinaire, on s'intéresse à la moindre manifestation de l'ambiance, les luttes des aéros, le tir contre aéros, les passages, les changements, etc. On profite des travaux pour les découvertes, et l'on continue, loin du Vieux Hué, l'archéologie et la préhistoire. On pêche aussi, et les truites et les anguilles améliorent l'ordinaire de campagne.

« J'ai eu les bonnes nouvelles du cher Vieux Hué par le bon Père Cadière... Si vous saviez comme je suis fier d'avoir contribué pour un peu à la formation de cette association qui travaille si bien, si heureusement, tout tranquillement, et comme j'attends impatiemment chaque bulletin !

.
Maintenant, vous allez être mon interprète auprès de chacun de nos collègues... »

« Secteur postal 167 — 6 août 1915.

« Je vous envoie ma communication. Vous la recevrez sous forme de « Revue du Front sur le Front ». Nos diables de types de soldats sont capables de tout et même, presque sous le feu, de faire de l'esprit et... de l'imprimer.

« La bonne soirée que nous avons eue ! Je voulais la noter pour vous, mais le temps emporte tout cela bribes par bribes, et l'on se retrouve sans plus rien que les impressions du moment de mille choses : un bombardement, quelques tués, quelques blessés, celles des nuits passées à la belle étoile, ou mieux sous les *moches* fusées éclairantes, dans la déflagration des coup de feu, des éclatements de tous genres...

.
« Ici, la vie c'est la vie, parce que proche de ce qui n'est plus elle, même le contraire d'elle. Si vous aviez entendu cette revue avec les moyens de fortune, l'orchestre improvisé, l'assistance ! Le canon ponctuait les applaudissements : et il se dégageait un de ces grands diables d'entrain qui font chaud, très chaud !

« Le P. Cadière excusera certaines libertés des auteurs : les bons artilleurs qui ont manifesté leur esprit par les bonnes gueules de sympathiques poilus sont de bons soldats, pas bien méchants, allez, bon Père !

« Donnez mes amitiés à tous les membres de ma chère Société

« J'ai lu votre n°5 du Bulletin. J'ai eu grand plaisir ; ça compte dans les distractions extraordinaires.... »

* * *

Monsieur le Capitaine Albrecht est peut-être non loin de là, dans le secteur postal 173. Il écrit au Rédacteur du Bulletin de « face à l'ennemi, le 17 juillet 1915 » :

« Excusez mon silence. Plusieurs fois je voulais vous écrire, mais ici on n'est pas maître de l'heure. Vous décrire notre vie ? impossible. Des tranchées profondes qui se coupent et se recoupent, des trous en terre, des fils de fer barbelés en avant. Au-dessus, le ciel sillonné de projectiles de tous calibres et de toute nature : obus, torpilles, bombes, balles. Hurlements, sifflements modulés sur tous les tons, crissements, foudre qui tombe, claquements secs, feux d'artifices de fusées. Voilà la bataille. Une bataille dans laquelle on ne voit rien. Une énergie folle, des efforts surhumains pour tenir sur le terrain ou gagner quelques mètres. Et cela nuit et jour. C'est sublime, et les Romains eux-mêmes n'ont jamais rien fait de pareil. Priez, mou Père, pour ceux qui luttent, priez pour ceux qui tombent obscurément, inconnus, pour défendre le sol de France. Priez aussi pour tous les malheureux qui, à l'abri des coups et loin de l'orage, trouvent que c'est long !! »

Aux Amis du Vieux Hué, nous trouvons que « c'est long ». Mais ce sentiment est fait d'affection pour ceux de nos collègues, si nombreux, qui luttent et qui souffrent ; c'est une plainte qui exprime le regret que nous avons de ne pouvoir hâter le moment de la délivrance ; ce n'est pas le moins du monde un cri de découragement. Puisse le souvenir constant que nous avons pour les Amis du Vieux Hué qui sont au front, adoucir leurs souffrances, entretenir leur courage, augmenter leur confiance dans la victoire finale !

* * *

M. Orband communiquait aux membres de la Société, lors de notre réunion du 25 mai, une lettre de Madame Moreau qui met encore une fois devant nos yeux une des gloires de notre Société, notre collègue M. le Commandant Moreau, mort au champ d'honneur.

25 Mars 1915.

« J'ai un peu tardé à répondre à votre lettre si touchante ; vous m'en excuserez, mais en dépit de l'énergie que je voudrais avoir, mes forces physiques m'ont trahie ces temps derniers — et cependant vous m'avez adressé les condoléances les plus précieuses ; aussi, je ne puis avoir d'interprète plus délicat et plus autorisé que vous pour remercier en mon nom et au nom de mes enfants tous les Membres de la Société : les Amis du Vieux Hué, qui se sont unis à vous pour rendre à la mémoire de mon regretté mari le plus bel hommage.

« Dans le très beau discours que vous avez bien voulu me faire parvenir, Monsieur, vous relatez les qualités militaires de notre cher disparu ; avec un très légitime orgueil je dis avec vous : C'était un beau et brave soldat. Comme il a dû souffrir à son retour en France, de trouver notre chère Patrie abîmée et envahie ! Je savais que ce spectacle décuplerait sa vaillance jusqu'à la témérité mais j'espérais pour lui et pour nous qu'il verrait la victoire.

« Je suis fière, malgré ma douleur, qu'il ait eu la suprême satisfaction de voir son action couronnée de succès. Il est mort glorieusement et avec la conviction que nous serions délivrés.

« Je voudrais vous dire, Monsieur, combien mes filles et moi sommes émues et reconnaissantes à la pensée que le nom du Commandant Moreau ne disparaîtra pas de Hué. Merci à vous tous de cette marque d'estime qui constitue à nos yeux le plus précieux réconfort. »



Monsieur Régnauld de la Susse ne faisait pas partie de notre Société. Il n'en faisait pas partie parce que, lors de la fondation des Amis du Vieux Hué, il était absent de la colonie. Mais il s'intéressait trop à l'Annam, surtout à sa vieille capitale, c'était un travailleur trop passionné, un chercheur trop infatigable, pour qu'il n'eût pas donné son nom à, notre œuvre, pour qu'il n'eût pas collaboré à nos travaux.

Sa destinée ne l'aura pas permis.

Pendant les quelques années qu'il a passées à Hué, il s'était fait des amis, soit parmi les Européens, soit parmi les mandarins de la Cour, qui ont tenu à ce que son souvenir soit commémoré dans une de nos réunions et dans notre Bulletin.

C'est le 24 février que M. Ung-Trinh nous lut l'hommage ému que nous reproduisons ci-dessous :

Hommage à M. REGNAULT DE LA SUSSE,

Administrateur des Services civils.

A notre dernière réunion, lorsque M. le Président nous annonçait la triste nouvelle de la mort du Commandant Moreau, l'on chuchotait déjà que la guerre avait fait, parmi ceux qui s'étaient tant intéressés aux choses d'Annam en général et de Hué en particulier, cette autre victime, M. Regnauld de la Susse.

Aucun renseignement certain ne nous était cependant parvenu et nous espérions tous qu'il y avait confusion de nom, qu'enfin la nouvelle ne serait jamais confirmée.

Hélas ! il est malheureusement exact que M. de la Susse a été tué à l'ennemi. Sa famille et les journaux de France nous ont appris qu'il était glorieusement tombé à Ypres, le 17 novembre 1914, d'une balle au front, en chargeant il la tête de la section qu'il commandait.

Notre malheureux ami, qui avait occupé à Hué l'emploi si délicat, et pour celle raison si recherché, de délégué du Résident Supérieur auprès du Conseil de Régence, se trouvait en France en congé de convalescence ; il s'était marié depuis peu et se préparait à revenir dans la Colonie. Brusquement il apprend que la France est odieusement attaquée.

Il connaît son devoir et court rejoindre le beau régiment auquel l'affect son bulletin de mobilisation. Il y prend sa place, dans le rang, avec les galons de sergent, et tout de suite il part combattre un ennemi dont il ne peut supporter la présence sur le sol sacré de son pays qu'il aime par dessus tout. Il reviendra en Indochine, pense-t-il, quand la France aura remporté la victoire. Ses chefs, dès les premiers engagements, remarquent ce beau soldat qui se distingue par sa vaillance, par son entrain, par sa bravoure. Il est fait sous-lieutenant. Il se bat dans l'Est, dans le Centre et finalement, alors que les armées allemandes font un effort formidable dans le but d'occuper le petit coin des Flandres belges dont ils n'ont pu encore s'emparer, le commandement ayant fait appel au 7^e chasseurs alpins, de la Susse est à Ypres. La bataille est furieuse, et il faut à tout prix non seulement que l'ennemi n'avance pas, mais encore qu'il recule. Il faut charger. Le Lieutenant de la Susse, à la tête de sa section, entraîne ses valeureux soldats, en poussant le cri fameux que n'aiment point les barbares : « En avant, à la baïonnette ! »

Les Alpains sont vainqueurs, mais le bel officier tout à coup tombe ; une balle l'a frappé en plein front.

Cette balle a brisé une carrière qui s'annonçait particulièrement brillante. Nous, qui avons vu à l'œuvre ce jeune administrateur qui, ainsi que le disait M. le Gouverneur Général au moment où il apprenait sa mort glorieuse, honorait le corps auquel il appartenait, conserverons toujours le souvenir de l'homme droit et loyal, du fonctionnaire dévoué à son pays et au nôtre, incapable d'une action dictée par un sentiment inférieur, et qui, en toutes circonstances, n'agissait qu'en envisageant le beau côté des choses, qu'en ambitionnant d'avoir toujours le beau rôle.

Je ne parlerai point ici de ses nombreux travaux, notamment de ceux concernant l'installation et le fonctionnement de l'Ecole des Hàu-Bồ, la réorganisation du Quốc-Tử-Giám, la réforme de l'enseignement en général. le statut du personnel de l'administration annamite, etc., car ces travaux donneront certainement lieu à des communications détaillées, par exemple au moment où s'ouvrira la session prochaine du Grand Concours littéraire.

J'ai simplement tenu à rendre hommage au fier soldat, à l'administrateur distingué, à celui qui n'eut pas manqué de devenir l'un des plus dévoués collaborateurs du Vieux Hué si le grand drame qui se déroule en Europe ne nous l'avait arraché pour toujours, à la mémoire sans une tâche de M. Robert Regnault de la Susse.

COMPTES-RENDUS DES RÉUNIONS DE L'ASSOCIATION DES “ AMIS DU VIEUX HUÉ ”

Séance du 26 février 1915

Présidence de M. Orband.

Etaient présents : S. E le Ministre de la Justice, MM. Bernard, Bonhomme, Cadière, Châtel, Gras, Délétie, Hồ-Đắc-Đệ, Le Bris, Levadoux, Leroy, Đào-Thái-Hành, Nguyễn-Đình-Hoè, Nguyễn-Duy-Tích, Nguyễn-Văn-Trình, Đặng-Ngọc-Ôánh, Ricardoni, Rivière, Sogny, Ưng-Trình, Võ-Liêm.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté après lecture.

Monsieur Ưng-Trình adresse un hommage ému à la mémoire de M. de la Susse, Administrateur des Services civils, tué sur les bords de l'Yser. M. de la Susse fut, on le sait, délégué au Ministère de l'intérieur et de l'Instruction publique.

Le Président lit ensuite la réponse du Résident de Thừa-Thiên au vœu formulé par les « Amis du Vieux Hué » de donner à une rue d'Hué le nom de M. Rheinart. Notre vœu a reçu satisfaction.

Fixant quelques éphémérides, M. Orband lit note politique relative à la fête des lạy ; M. Gras ajoute à ces renseignements une page délicieuse, pleine de vie et de couleur sur cette même cérémonie.

M. Sogny donne une étude sur les ossuaires des environs du Nam-Giao.

M. Ưng-Trình avec la collaboration de M. Bonhomme présente un travail sur un panneau en bronze portant une inscription de Thiệu-Trị. C'est par erreur que cette inscription a été attribuée sur le dernier ordre du jour à Minh-Mạng.

M. Cadière apporte une note intéressante sur un ancêtre des Canons-Génies au Palais du Roi du Tonkin.

Le Président donne connaissance d'une proposition de M. Cosserat au sujet de visites-promenades aux environs de Hué. M. Cosserat étant absent la question sera étudiée ultérieurement.

Les demandes d'admission formulées par :

MM. Picrel, Conducteur principal des Travaux publics à Hué ;

Rolland, Sous-Chef de bureau aux Travaux publics à Hué ;

Rouvet, Commis des Postes à Hué sont acceptées à l'unanimité.

Le Président avant de clore la séance, félicite M. Đào-Thái-Hành de sa récente nomination à la fonction de **Tuần-Phủ** de la province de **Quảng-Trị** (Applaudissements).

L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 heures.

La prochaine séance est fixée au mercredi 31 mars prochain.

Le Président,

R. ORBAND.

Le Secrétaire,

E. LE BRIS.

Séance du 29 mars 1915.

Présidence de M. Orband.

Etaient présents : M. Finot, Président d'Honneur ; S. E. le Ministre des Rites ; MM. Bogaert, Bonhomme, Cadière, Cosserat, Châtel, Délétie, Fortier, Gaide, Glénadel, Gras, Judet de Lacombe, Le Bris, E. Levadoux, Leroy, Millous, M^{me} Muraire, MM. Nguyễn-Duy-Tích, Nguyễn-Đình-Hoè, Orband, Ricardoni, Rivière, Ung-Trinh.

La séance est ouverte à 5 heures 1/2.

M. Orband remercie M. Finot, Directeur de l'Ecole Française d'Extrême-Orient, d'avoir bien voulu venir présider notre soirée. M. Finot, répondant, félicite le Président de la bonne marche de la Société et formule pour elle des vœux de prospérité.

Il est ensuite procédé à l'admission de 11 nouveaux membres. Ce sont :

M^{me} Muraire ;

MM. Bauche, Chef du Service vétérinaire à Hué ;

Brandela, Représentant de la Standart Oil C^o (Tourane) ;

Constantin, Inspecteur-conseil des Travaux publics, Hanoi ;

Fajolle, Commerçant à Hué ;

Judet de Lacombe, Médecin-Major, Tourane ;

Kerbrat, Administrateur des Services civils, Hué ;

Martin, Ingénieur des Travaux publics, Hué ;

Millous, Médecin-Major, Hué ;

Nguyễn-Khoa-Kỳ, Tư-Vụ au Ministère de la Justice ;

Nguyễn-Khoa-Tân, Bộ-Chánh au Nghệ-An.

Tous sont admis à l'unanimité des voix.

M. Bonhomme présente ensuite une étude très approfondie sur la Pagode de Thien-Mau dite de Confucius.

M. Cadière lit des documents concernant la cérémonie du Nam-Giao qui aura lieu le 31 mars prochain.

M. Orband, au sujet de la même cérémonie, apporte des traductions d'actes d'offrandes, de chants, de danses.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 7 heures 1/2. La prochaine réunion est fixée au 28 avril prochain.

Séance du 28 avril 1915.

Etaient présents : MM. Bonhomme, Cadière, **Đặng-Ngọc-Oánh**, Martin, Morineau, **Nguyễn-Duy-Tich**, **Nguyễn-Đình-Hoè**, **Nguyễn-Khoa-Kỳ**, **Nguyễn-Văn-Trinh**, Roux, **Võ-Liêm**.

Le Rédacteur du Bulletin s'excuse d'être obligé, par un ensemble de circonstances fortuites, de remplacer le Bureau tout entier.

Il lit l'article que M. Rivière a consacré à la famille **Nguyễn-Khoa**. La lecture achevée, tous les membres présents félicitent notre collègue, M. **Nguyễn-Khoa-Kỳ**, d'appartenir à une famille si illustre.

M. Cadière expose ensuite le plan d'après lequel a été conçu, soit comme texte, soit comme illustration, le numéro du Bulletin qui sera consacré au Nam-Giao. M. **Tôn-Thất-Sa** communique quelques-unes des planches en couleurs qui illustreront ce numéro et dont il est l'auteur.

Sont nommés membres adhérents de la Société après vote.

MM. Auclair, Architecte des Travaux publics à Hué ;

Lanneluc, Inspecteur de la Garde indigène, Hué ;

Giacomoni, Commis des Services civils à **Quảng-Ngãi**.

Le Président de l'Amicale artistique franco-annamite de Hanoi, M. Koch, ayant demandé à notre Président de vouloir bien considérer l'Amicale comme étant membre des Amis du Vieux Hué, sa demande est acceptée.

Le Président :

R. ORBAND.

*Le Rédacteur du Bulletin,
faisant fonctions de Secrétaire :*

L. CADIÈRE.

Séance du 25 mai 1915.

Présidence de M. Orband.

Etaient présents : MM. Bernard, Bogaert, Bonhomme, Cadière, Châtel, Délétie, **Đặng-Ngọc-Oánh**, Fortier, Fajolle, Gaide, Gras, Leroy, Levadoux, Le Bris, Morineau, Martin, Nadaud, **Nguyễn-Đình-Hoè**, Ricardoni, **Ưng-Trinh**.

La séance est ouverte à 5 heures 1/4.

Le Président lit une réponse de Madame Moreau à notre lettre du 26 janvier dernier. Cette réponse paraîtra dans le prochain Bulletin.

Le Docteur Sallet a écrit quelques mots du front à ses Amis du Vieux Hué ; lecture en est faite.

M. Dumoutier, notre premier Président, engagé volontaire dans un régiment d'Infanterie coloniale, a laissé trop d'amis à Hué pour que ses nouvelles n'intéressent pas la Société. M. Cadière ayant reçu une lettre de lui en lit quelques passages.

Le Président donne encore connaissance d'un télégramme de M. Le Bris (Henri), Sous-Lieutenant de réserve, rentrant en France faire campagne, et rend compte de la dépêche qu'au nom du Vieux Hué il lui a adressée.

Nos collègues Ricardoni, Fajolle et Nadaud, présents à la séance, partent dans deux jours pour France prendre part à la guerre ; M. Orband leur exprime les meilleurs vœux de tous et leur souhaite le retour le plus prompt parmi nous après la victoire libératrice.

M. Morineau expose quelques souvenirs historiques au sujet des barrages en aval de Bao-Vinh.

M. Cadière étudie le changement de costume des Annamites sous **Võ-Vương**.

Enfin M. Orband fixe quelques éphémérides annamites.

Les candidatures de :

MM. Delmas, Administrateur des Services civils, à Đòng-Hới ;

Friès, Administrateur des Services civils, à Qui-Nhơn ;

Guiraud, Administrateur des Services civils, à Hué ;

Cuénin, Négociant, à Tourane ;

Lecœur, Ingénieur des Travaux publics, à Hué ;

Tồn-Thất-Sa, Professeur à l'Ecole professionnelle, à Hué,

sont adoptées à l'unanimité.

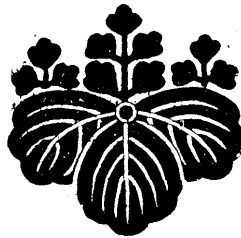
L'ordre du jour étant épuisé la séance est levée à 7 heures 1/2. La prochaine réunion est fixée au mercredi 28 juillet.

Le Président,

R. ORBAND.

Le Secrétaire,

E. LE BRIS.



Le Rédacteur Gérant du Bulletin :

L. CADIÈRE.

BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

II. — N° 3. — JUILLET-SEPTEMBRE 1915

SOMMAIRE

PREMIÈRE PARTIE

Communications faites par les membres de la Société.

Les Européens qui ont vu le Vieux Hué : le P. de Rhodes (L. CADIÈRE). .	231
La pagode Thiên-Mẫu : Description (A. BONHOMME).	251
Une lignée de loyaux serviteurs : les Nguyễn-Khoa (G. RIVIÈRE) . . .	287
La pagode Quàc-Ấn : les divers Supérieurs (L. CADIÈRE).	305
Souvenirs historiques en aval de Bao-Vinh : I. Les barrages ; — II. L'arsenal de Thanh-Phước (H. MORINEAU)	319
Les tombeaux de Phủ-Tú et de Phước-Quả (G. NADAUD).	325
Sur un disque sculpté avec inscription de Minh-Mạng (R. ORBAND) . . .	329
Ephémérides annamites (R. ORBAND)	333
Notes, discussions, renseignements : Liste des représentants de la France à Hué, p. 339 ; — La rue Rheinart, p. 340 ; — Sur les cachets annamites (H. COSSERAT), p. 341 ; — Les plans des citadelles provinciales (H. COSSERAT), p. 341 ; — La citadelle chame des Arènes (H. COSSERAT), p. 341 ; — Une collection de sapèques anciennes (H. COSSERAT), p. 341 ; — Un fragment de stèle chame (H. COSSERAT), p. 342 ; — Banquet offert à l'occasion de la fête d'inauguration des neuf urnes dynastiques (L. SOGNY), p. 342 ; — Un ancêtre des Canons-Génies au Palais du Roi du Tonkin (L. CADIÈRE) 342	

DEUXIÈME PARTIE

Documents concernant la Société,

Souvenir des absents.	345
Comptes-rendus des réunions	353

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D' ACCUEIL

